This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

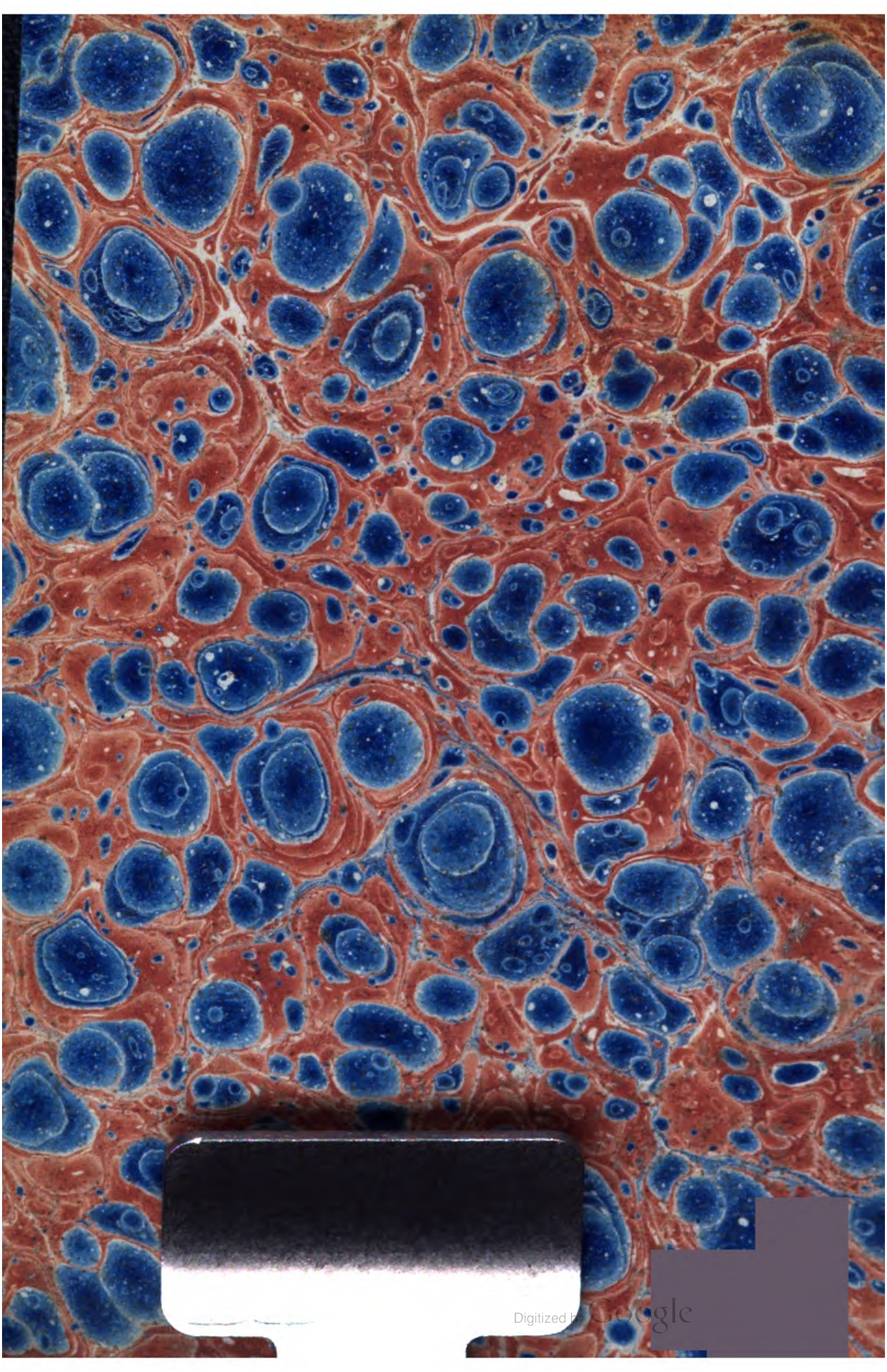
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

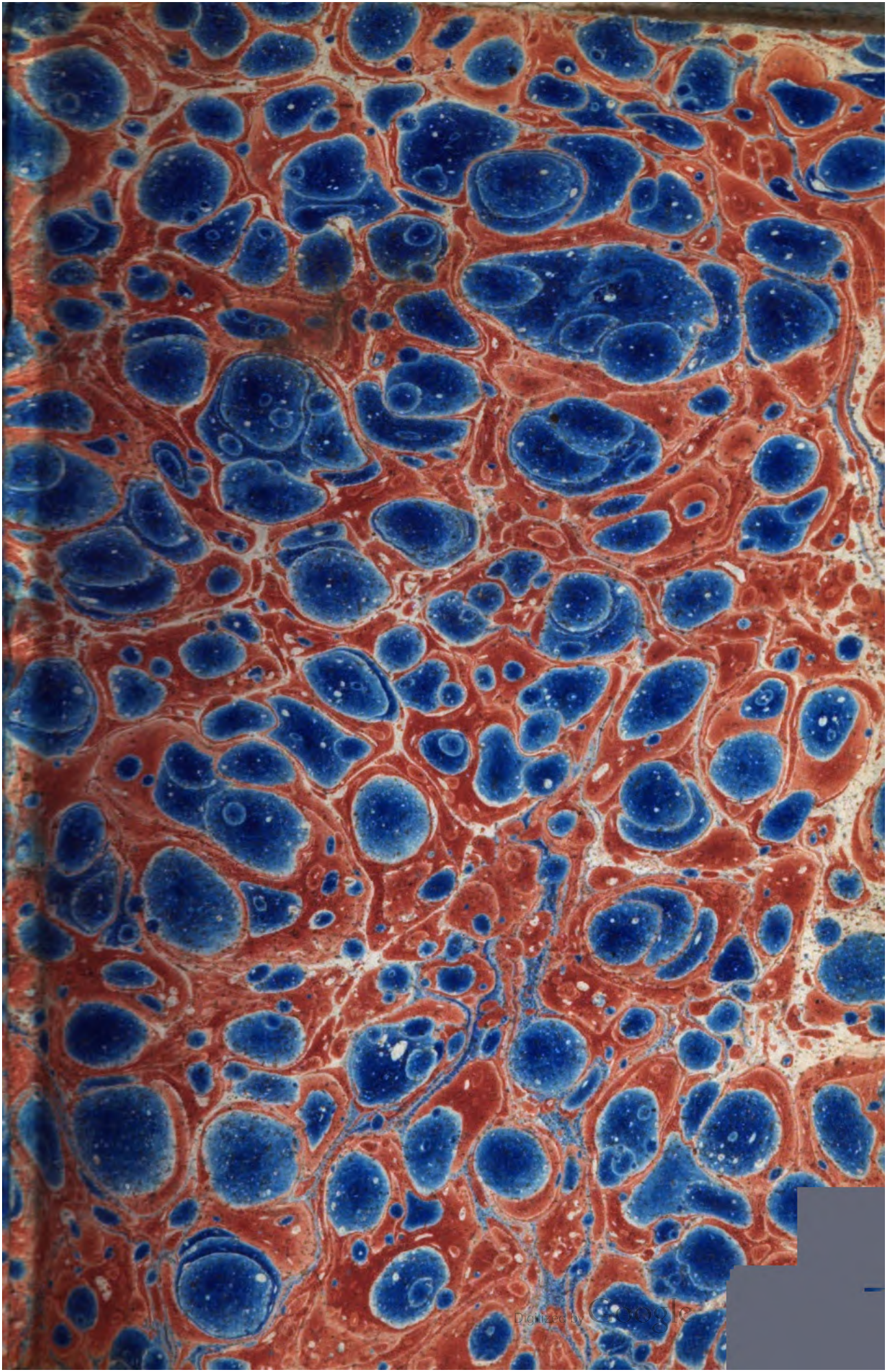
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`


Digitized by Google


Digitized by Google

D 23504

UNIVERSIDAD COMPLUTENSE

5319386795

$\frac{dy}{dx} = \frac{1}{2y}$

99-5-18

Digitized by Google

25504

MÉMORIAL

DE

SAINTE-HÉLÈNE.

Digitized by Google

9(44) « 18 »
92 (Napoléon)

SE TROUVE AUSSI

A GENÈVE,

Même maison de J. Barbezat.

PARIS, IMPRIMERIE DE GAULTIER-LAGUIONIE,
Rue de Grenelle-Saint-Honoré, 55.

Digitized by Google

9
(44)
« 18 »
L 48

MÉMORIAL

DE

SAINTE-HÉLÈNE

OU

JOURNAL OU SE TROUVE CONSIGNÉ, JOUR PAR JOUR, CE QU'A DIT ET FAIT NAPOLÉON DURANT DIX-HUIT MOIS;

PAR

Le comte de Las-Cases.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue et augmentée, ornée de gravures, planches, cartes et fac-simile.

TOME SEPTIÈME.

PARIS,

J. BARBEZAT, LIBRAIRE,

RUE DES BEAUX-ARTS, N° 6;

ET AU BUREAU DE LA BIBLIOTHÈQUE DES HISTORIENS,

Quai des Augustins, n° 25, à l'entresol.

1830.

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMORIAL

DE SAINTE-HÉLÈNE.

Jeudi 4 avril 1816.

J'ai été trouver l'Empereur, sur les cinq heures, dans le jardin; il avait pris un bain trop chaud, et il en souffrait. Nous avons été en calèche; le temps était magnifique : depuis plusieurs jours il est fort chaud et très sec. Napoléon a travaillé, avant le dîner, avec le Grand-Maréchal, dont la femme dînait chez l'Amiral. L'Empereur est rentré de suite, après le dîner, dans sa chambre.

Vendredi 5 *au Lundi* 8.

Traits caractéristiques.

Tous ces différens jours, l'Empereur

Digitized by Google

est monté à cheval sur les six à sept heures du matin, n'emmenant que moi et mon fils.

Je puis affirmer que je n'ai jamais surpris dans Napoléon ni préjugés ni passions, c'est-à-dire, jamais un jugement sur les personnes et sur les choses, que la raison ne l'eût dicté; et je n'ai jamais vu dans ce qu'on aurait pu appeler passions que de pures sensations, aussi je dis avec vérité que, dans l'habitude de dix-huit mois, je ne l'ai jamais trouvé n'ayant pas raison.

Un autre point dont j'ai pu me convaincre, et que je consigne ici parce qu'il me revient en ce moment, c'est que, soit nature, soit calcul, soit habitude de la dignité, il renfermait, la plupart du temps, et gardait en lui-même les impressions de la peine vive qu'on lui causait, et encore peut-être davantage

Digitized by Google

les émotions de bienveillance qu'il éprouvait. Je l'ai surpris souvent à réprimer des mouvemens de sensibilité, comme s'il s'en fût trouvé compromis : tôt ou tard j'en fournirai quelques preuves. En attendant voici un trait caractéristique qui va trop au but que je me propose dans ce Journal, celui de montrer l'homme à nu, de prendre la nature sur le fait, pour que j'aie dû me trouver arrêté par d'autres considérations.

Napoléon, depuis quelques jours, avait quelque chose sur le cœur ; il avait été extrêmement choqué d'une circonstance domestique ; il s'en trouvait vivement blessé. Durant ces trois jours, pendant lesquels nous nous sommes promenés chaque matin à l'aventure dans le parc, il y est revenu presque chaque fois avec chaleur, me faisant tenir très près à son côté et ayant ordonné à mon

Digitized by Google

fils de pousser en avant. Dans un certain moment il lui arriva de dire : « Je « sais bien que je suis déchu ; mais le « ressentir de l'un des miens ! Ah !.... »

Ces paroles, son geste, son accent, m'ont percé l'ame ; je me serais précipité à ses genoux, je les aurais embrassés si j'eusse pu.

« L'homme est exigeant, a-t-il conti- « nué, susceptible, il a souvent tort, je « le sais ; aussi, quand je me défie de « moi-même, je me demande : eût-on « agi de la sorte aux Tuileries ? C'est « toujours là ma grande épreuve. »

Il a ensuite beaucoup parlé de lui, de nous, de nos rapports réciproques, de notre situation dans l'île, de l'influence que notre attitude individuelle aurait pu exercer, etc., etc..... Et ses réflexions étaient nombreuses, vives, fortes ; elles étaient justes. Dans l'émotion qu'elles

Digitized by Google

me causaient je me suis écrié : « Sire, « permettez-moi de m'emparer de cette « affaire ; jamais elle n'a paru bien cer- « tainement sous de telles couleurs ; si « elle était vue de la sorte, je suis sûr « qu'elle navrerait de douleur, et vous « verriez quels repentirs ! Je ne vous de- « mande qu'à pouvoir dire un mot. » Sur quoi l'Empereur, revenant à lui, a dit avec dignité : « Non, monsieur, bien « plus, je vous le défends. L'épanche- « ment est fait, la nature a eu cours, je « ne m'en souviens plus, et vous, vous « ne devez jamais l'avoir su. »

En effet, au retour nous avons tous déjeuné dans le jardin, et il s'y est montré plus gai que de coutume. Le soir il a dîné dans son intérieur.

Digitized by Google

Mardi 9. — *Mercredi* 10.

Politique. — Etat de l'Europe. — Ascendant irrésistible des idées libérales.

Il est arrivé, le neuf, un bâtiment d'Angleterre portant les journaux jusqu'au vingt et un janvier. L'Empereur, dont les promenades à cheval ont continué tous les matins, a passé le reste du temps dans sa chambre à parcourir ces journaux.

Les derniers numéros que nous venions de recevoir, étaient aussi chauds qu'aucun de ceux que nous eussions vus. L'agitation en France allait croissant; le Roi de Prusse arrêtait chez lui les sociétés secrètes, il conservait la Landwer; la Russie faisait de nouvelles recrues; l'Autriche se querellait avec la Bavière; en Angleterre la persécution des protestans de France et la violence

Digitized by Google

du parti qui se rendait maître, remuaient l'esprit public et préparaient des armes à l'opposition : jamais l'Europe n'avait été plus en fermentation.

Au récit du déluge de maux et des événemens sanglans qui affligeaient tous les départemens, l'Empereur s'est élancé de son canapé, et frappant du pied avec chaleur, il s'est écrié : « Ah ! quel mal-« heur que je n'aie pu gagner l'Améri-« que ! De l'autre hémisphère même « j'eusse protégé la France contre les « réacteurs ! La crainte de mon appari-« tion eût tenu en bride leur violence « et leur déraison ; il eût suffi de mon « nom pour enchaîner les excès et frap-« per d'épouvante ! »

Puis continuant sur le même sujet, il a conclu avec une chaleur qui tenait de l'inspiration : « La contre-révolution, « même en la laissant aller, doit inévi-

Digitized by Google

« tablement se noyer d'elle-même dans
« la révolution. Il suffit à présent de l'at-
« mosphère des jeunes idées pour étouf-
« fer les vieux féodalistes; car rien ne
« saurait désormais détruire ou effacer
« les grands principes de notre révolu-
« tion; ces grandes et belles vérités doi-
« vent demeurer à jamais, tant nous les
« avons entrelacées de lustre, de monu-
« mens, de prodiges; nous en avons
« noyé les premières souillures dans des
« flots de gloire; elles sont désormais
« immortelles! Sorties de la tribune
« française, cimentées du sang des ba-
« tailles, décorées des lauriers de la vic-
« toire, saluées des acclamations des peu-
« ples, sanctionnées par les traités, les al-
« liances des souverains, devenues fami-
« lières aux oreilles comme à la bouche
« des Rois, elles ne sauraient plus ré-
« trograder!!!

Digitized by Google

« Elles vivent dans la Grande-Bretagne, elles éclairent l'Amérique, elles sont nationalisées en France : voilà le trépied d'où jaillira la lumière du monde!

« Elles le régiront; elles seront la foi, la religion, la morale de tous les peuples : et cette ère mémorable se rattachera, quoi qu'on ait voulu dire, à ma personne ; parce qu'après tout, j'ai fait briller le flambeau, consacré les principes, et qu'aujourd'hui la persécution achève de m'en rendre le Messie. Amis et ennemis, tous m'en diront le premier soldat, le grand représentant. Aussi, même quand je ne serai plus, je demeurerai encore pour les peuples l'étoile. . . . . .

. . . . . .

Digitized by Google

Jeudi 11. — *Vendredi* 12.

Opinions de l'Empereur sur plusieurs personnages connus. — Pozzo di Borgo. — Metternich. — Bassano. — Clarke. — Cambacérès. — Lebrun. — Fouché, etc.

L'Empereur a continué de profiter des matinées supportables pour monter à cheval; il déjeunait dans le jardin; la conversation se prolongeait ensuite avec un grand abandon et beaucoup d'intérêt sur sa vie privée, les événemens publics, les personnes qui l'ont entouré, celles qui ont joué un grand rôle chez les autres puissances, etc., etc.....

Il n'était plus question de leçon d'anglais : elles ne se prenaient plus qu'à cheval ou dans le cours de la journée lors de sa promenade; la régularité de la langue y perdait quelque chose, la

Digitized by Google

facilité de s'exprimer gagnait infiniment.

Aujourd'hui sur les cinq heures, nous avons fait notre tour de calèche accoutumé; le soir les conversations ont recommencé sur les anecdotes ministérielles et sur plusieurs personnages demeurés célèbres.

Napoléon nous a fait l'histoire de *M. Pozzo di Borgo*, son compatriote, qui avait été membre de la législative. C'est lui, à ce qu'on crut, qui a conseillé à l'Empereur Alexandre de marcher sur Paris, bien que Napoléon se fût jeté sur ses derrières. « Et en cela, « disait l'Empereur, il a par ce seul fait « décidé des destinées de la France, de « celles de la civilisation européenne, de « la face et du sort du monde. Il était de- « venu très influent sur le cabinet russe. « Au vingt mars, disait l'Empereur,.....

Digitized by Google

. . . . . .

. . . . . .

Il a fait aussi l'histoire de M. *Capo d'Istria.*

Il est passé de là à M. de *Metternich.* C'est lui, nous a-t-il dit, qui. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

L'Empereur est venu ensuite à ses propres ministres : *Bassano*, qu'il croyait, disait-il, lui avoir été sincèrement attaché; *Clarke*, dont le temps devait, selon lui, faire pleine justice; ***, qu'il avait fait successivement ambassadeur à Vienne, ministre de l'intérieur, ministre des relations extérieures, etc., et que Talleyrand, observait l'Empereur, avait jugé d'un mot, en disant de lui, avec son esprit et sa malice ordinaires, que c'était un homme propre à toutes les places la veille du jour qu'on l'y nommait.

Digitized by Google

Vint ensuite *Cambacérès*, que Napoléon disait être l'homme des abus, avec un penchant décidé pour l'ancien régime; tandis que *Lebrun*, au contraire, avait, assurait-il, une forte pente en sens opposé : c'était, disait-il, l'homme des idéalités, et voilà les deux contre-poids, ajoutait-il, entre lesquels s'était placé le Premier Consul, qu'on appela si plaisamment dans le temps *le tiers consolidé*.

M. de *** et *Fouché* eurent leur tour; il s'y arrêta long-temps, et partit de là pour faire une vigoureuse sortie sur l'immoralité des hauts administrateurs en France, et généralement de tous les fonctionnaires ou hommes à place; sur leur manque de religion politique, ou de sentiment national, qui les portait à administrer indifféremment, un jour pour l'un, un jour pour l'autre : « Cette

Digitized by Google

« légèreté, cette inconséquence, nous « venaient de loin, disait-il; nous de- « meurions toujours Gaulois : aussi nous « ne vaudrions tout notre prix que lors- « que nous substituerions les principes « à la turbulence, l'orgueil à la vanité, « et surtout l'amour des institutions à « l'amour des places. »

De tout cela, l'Empereur concluait que les souverains, à la suite de nos derniers événemens, devaient nécessairement avoir retenu une arrière-pensée de mépris et de dépit contre un grand peuple qui se jouait ainsi de la souveraineté. « Du reste, continuait-il, l'excuse « est peut-être dans la nature des choses, « dans la force des circonstances. La *dé-* « *mocratie* élève la souveraineté, l'*aris-* « *tocratie* seule la conserve. La mienne « n'avait point encore pris les racines ni « l'esprit qui devaient lui être propres;

Digitized by Google

« au moment de la crise, elle s'était « trouvée encore de la démocratie; elle « avait été se confondre dans la foule, « et céder à l'impulsion du moment, au « lieu de lui servir d'ancre de salut con- « tre la tempête, et de l'éclairer sur « son aveuglement. »

Voici ce qui s'est dit de neuf sur M. *** et M. Fouché qui reviennent si souvent : je cherche à me répéter le moins possible *.

---

* Je dois m'excuser ici de nouveau sur le peu d'ordre et le trop d'abandon que pourraient présenter mes récits. J'ai essayé d'abord de réunir en une seule masse plusieurs détails épars de la même nature et sur les mêmes objets : ils eussent présenté plus d'ensemble, de force et de couleur; mais cette opération même, quelque facile, quelque simple

Digitized by Google

« M. *** avait attendu, disait l'Empe-
« reur, deux fois vingt-quatre heures à
« Vienne des pleins pouvoirs pour trai-

---

qu'elle fût, s'est encore trouvée au-dessus de ma santé et de mes forces.

La même cause doit faire excuser aussi l'extrême négligence du style, ainsi que les incorrections de toutes espèces qu'on pourrait rencontrer. Ce dernier point, au demeurant, est celui qui m'a le moins inquiété, espérant que l'importance des choses ferait passer sur l'arrangement des mots.

Les seuls points sur lesquels j'ai pu me satisfaire à mon aise ont été les retranchemens; aussi sont-ils fort nombreux et de plus d'une espèce. C'est sur ce qui touche les personnes surtout, que j'ai élagué avec profusion; et je puis affirmer qu'il n'est aucun de ceux qui

Digitized by Google

« ter de la paix en mon nom. Mais j'au-
« rais eu honte de prostituer ainsi ma
« politique; et pourtant il m'en coûte

---

croiraient avoir à se plaindre, qui ne me doive au contraire quelque chose.

Une fois en train de retrancher et de supprimer, j'ai été sur le point de sabrer toute observation, toute réflexion, tous sentimens de ma part à l'égard de Napoléon, et de me réduire entièrement aux simples faits; car, me disais-je, si l'on venait à m'accuser d'une exagération partiale, ne suffirait-il pas, aux yeux de bien des gens, d'une telle imputation, si facile à porter, pour frapper de nullité mon ouvrage, et faire manquer son but? D'un autre côté, ma circonspection, ma réserve, me suis-je demandé, convaincront-elles bien davantage, ramèneront-elles beaucoup de

Digitized by Google

« peut-être l'exil de Sainte-Hélène; car « je ne disconviens pas qu'il ne soit d'un « rare talent, et ne puisse en tout temps

---

monde à mon opinion? Non. Et dès-lors à quoi bon gêner en moi des sentimens de si bonne foi? Pourquoi contraindre une expansion d'une si réelle, d'une si intime conviction? Car tout ce que j'ai exprimé je l'ai cru; et si j'ai pu me tromper en le croyant, bien certainement je ne trompe point en le disant. Enfin, et c'est ce qui m'a décidé, tant ont écrit avec passion dans un sens directement opposé, et se sont tellement évertués à faire ressortir le mal, que je puis bien à mon tour, si j'y trouve quelque satisfaction, m'évertuer aussi à faire ressortir le bien. Les gens froids, sages, raisonnables, de tous les temps et de tous les pays, me suis-je dit, s'ils aiment

Digitized by Google

« mettre un grand poids dans la balance.

« M. ***, continuait-il, était toujours « en état de trahison; mais c'était de « complicité avec la fortune. Sa circon- « spection était extrême; se conduisant « avec ses amis comme s'ils devaient être « ses ennemis; avec ses ennemis comme « s'ils pouvaient devenir ses amis. M. *** « avait toujours été contraire, dans mon « esprit, au faubourg St-Germain. Dans « l'affaire du divorce, il avait été pour « l'Impératrice Joséphine; c'était lui qui « avait poussé à la guerre d'Espagne, bien « que, dans le public, il eût eu l'art de

---

et recherchent la vérité, sauront bien dépouiller ces productions extrêmes de leurs excès adverses, et se mettre en présence des faits à nu, et j'ai conservé au manuscrit ce dont mes sentimens ont pu encombrer ces faits.

Digitized by Google

« s'y montrer contraire. » Aussi était-ce par une espèce de malice que Napoléon avait choisi Valencey pour y placer Ferdinand. « C'était lui enfin, disait « l'Empereur, qui avait été l'instrument « principal et la cause active de la mort « du duc d'Enghien. »

Une actrice célèbre (Mlle Raucourt) l'avait peint, assurait Napoléon, d'une manière fort vraie : « Si vous le ques- « tionnez, disait-elle, c'est une boîte de « fer-blanc dont vous ne tirez pas un « mot ; si vous ne lui demandez rien, « bientôt vous ne saurez comment l'ar- « rêter, ce sera une véritable com- « mère. »

C'est en effet une indiscrétion qui, dans le principe, heurta la confiance de l'Empereur en son ministre, et l'ébranla dans son esprit. « J'avais confié, disait « Napoléon, une chose fort importante

Digitized by Google

« à M. ***; peu d'heures après Joséphine « me la rendit mot pour mót. J'envoyai « chercher aussitôt ce ministre, pour lui « dire que je venais d'apprendre de l'Im- « pératrice une chose que je n'avais con- « fiée qu'à lui seul: or le cercle du rap- « port se composait déjà de quatre ou « cinq intermédiaires. »

« Le visage de M. *** est tellement « impassible, disait l'Empereur, qu'on « ne saurait jamais y rien lire; aussi « Lannes ou Murat disait-il plaisam- « ment de lui, que si, en vous parlant, « son derrière venait à recevoir un coup « de pied, sa figure ne vous en dirait « rien. »

M. *** avait un intérieur fort doux et même attachant, ses familiers et ses agens l'aimaient et lui étaient fort dévoués.

Dans son intimité on l'a entendu par-

Digitized by Google

ler volontiers et gaîment de sa profession ecclésiastique, qu'il n'avait d'ailleurs embrassée que par force, contraint par ses parens, bien que l'aîné de plusieurs frères. Il réprouvait un jour un air que l'on fredonnait autour de lui; il l'avait en horreur, disait-il; il lui rappelait le temps où il était obligé d'apprendre le plain-chant et de chanter au lutrin.

Une autre fois, un de ses habitués racontait pendant le souper; M. *** préoccupé semblait étranger à la conversation. Durant le récit, il échappe au conteur, qui se trouvait en verve, de dire de quelqu'un : *Celui-là est un vilain drôle, c'est un prêtre marié.* M. *** réveillé par ces paroles, saisit une cuiller, la plonge précipitamment dans le plat vis-à-vis de lui, et d'un geste menaçant lui crie : « Un tel, voulez-vous des épi-

Digitized by Google

« nards ? » Le narrateur de se confondre, et chacun de rire, M. *** comme les autres.

L'Empereur, lors du concordat, avait voulu faire M. *** cardinal, et le mettre à la tête des affaires religieuses : c'était son lot, lui disait-il, il rentrait dans le giron ; réhabilitait sa mémoire, fermait la bouche aux déclamateurs. M. *** ne le voulut jamais : son aversion pour l'état ecclésiastique était invincible.

Napoléon avait été sur le point de lui donner l'Ambassade de Varsovie, confiée depuis à l'abbé de Pradt; mais des affaires d'agiotage, des saletés, disait-il, sur lesquelles M. *** était incorrigible, le forcèrent à y renoncer. C'était par le même motif et sur la réclamation de plusieurs souverains d'Allemagne, qu'il s'était vu contraint de lui retirer le portefeuille des relations extérieures.

Digitized by Google

Fouché, disait l'Empereur, était le *** des clubs, et *** le Fouché des salons.

« L'intrigue, ajoutait-il, était aussi né-
« cessaire à Fouché que la nourriture : il
« intriguait en tout temps, en tous lieux,
« de toutes manières et avec tous. On
« ne découvrait jamais rien qu'on ne fût
« sûr de l'y rencontrer pour quelque
« chose; il n'était occupé que de courir
« après, sa manie était de vouloir être
« de tout!... Toujours dans les souliers
« de tout le monde. » C'était le mot souvent répété de l'Empereur.

Lors de la conspiration de Georges, quand on arrêta Moreau, Fouché n'était plus au ministère de la police, et cherchait fort à se faire regretter. « Quelle
« gaucherie! disait-il, ils ont arrêté Mo-
« reau quand il revenait de sa campagne
« à Paris, ce qui pouvait montrer en lui
« une innocente confiance; c'était quand

Digitized by Google

« il se rendait à Gros-Bois, au contraire, « qu'il fallait le saisir; car il devenait « évident alors qu'il fuyait. »

On connaît de lui le mot qu'il a dit, ou qu'on lui a prêté, sur l'affaire du duc d'Enghien : C'est plus qu'un crime, c'est une faute. De pareils traits peignent plus le caractère d'un homme que des volumes entiers.

L'Empereur connaissait bien Fouché, et n'en a jamais été la dupe.

On l'a beaucoup blâmé de s'en être servi en 1815, où en effet Fouché l'a indignement trahi. Napoléon n'ignorait pas ses dispositions; mais il savait aussi que le danger reposait plus sur les événemens que sur la personne. « Si j'eusse « été victorieux, disait-il, Fouché eût « été fidèle : il est vrai qu'il se donnait « de grands soins pour être prêt selon

Digitized by Google

« toutes les chances. Il me fallait vain-
« cre ! »

L'Empereur, du reste, eut connaissance de ses menées, et l'on va voir qu'il le ménageait peu.

Après le retour de l'Empereur en 1815, un des premiers banquiers de Paris se présente à l'Élysée, pour le prévenir que peu de jours auparavant quelqu'un arrivant de Vienne, s'était présenté chez lui avec des lettres de crédit, et s'était informé des moyens d'arriver à Fouché. Soit réflexion, soit pressentiment, ce banquier conçut quelques doutes sur cet individu, et vint les communiquer personnellement à l'Empereur, qui fut frappé que Fouché lui en eût fait mystère.

En peu d'heures Réal eut trouvé l'homme en question; il le conduisit aussitôt à l'Élysée, où il fut enfermé

Digitized by Google

dans un cabinet. L'Empereur se le fit amener au jardin. « Me connaissez-vous, » dit-il à cet homme. Ce début, les idées qu'inspirait la présence de l'Empereur, ébranlèrent fortement l'étranger. « Je sais toutes vos menées, continua Napoléon avec sévérité, si vous « le confessez à l'instant, je puis vous « faire grace, sinon vous ne sortez de ce « jardin que pour être fusillé. — Je vais « tout dire : Je suis envoyé ici par M. de « Metternich au duc d'Otrante, pour lui « proposer de faire partir un émissaire « pour Bâle : il y rencontrera celui que « M. de Metternich y a envoyé de Vien-« ne; ils doivent avoir des signes de re-« connaissance, et les voici, dit-il en « délivrant quelques papiers. — Avez-« vous rempli votre mission auprès de « Fouché? — Oui. — A-t-il envoyé son « émissaire? — Je n'en sais rien. »

Digitized by Google

L'homme fut remis sous la clé, et une heure après quelqu'un de confiance était en route pour Bâle ; il s'aboucha avec l'émissaire autrichien ; et eut même avec lui jusqu'à quatre conférences.

Cependant Fouché, inquiet de la disparition de son Viennois, se présente un soir chez l'Empereur, affectant une gaîté, une aisance, au travers de laquelle se réfugiait un extrême embarras. « Plu-
« sieurs glaces se trouvaient dans l'ap-
« partement où nous nous promenions,
« disait l'Empereur ; je me plaisais à l'é-
« tudier à la dérobée ; sa figure était
« hideuse ; il ne savait guère comment
« entamer ce qui l'intéressait si fort. —
« Sire, dit-il enfin, il y a quatre ou cinq
« jours qu'il m'est arrivé une circon-
« stance dont je crains de n'avoir pas fait
« part à Votre Majesté.... Mais j'ai tant
« d'affaires.... Je suis entouré de tant de

Digitized by Google

« rapports, de tant d'intrigues... Il m'est « venu un homme de Vienne, avec des « propositions si ridicules..... Et cet « homme je ne le trouve plus. »

« — M. Fouché, lui dit alors l'Empe- « reur, il pourrait être funeste pour vous « que vous me prissiez pour un sot. Je « tiens votre homme et toute son intri- « gue depuis plusieurs jours. Avez-vous « envoyé à Bâle?—Non, Sire.—Ce sera « heureux pour vous; s'il en était autre- « ment, et j'en aurai la preuve, vous « péririez. »

Les événemens ont montré que ce n'eût été que justice. Toutefois ici il paraît que Fouché n'y avait pas envoyé; aussi l'affaire en demeura là.

Samedi 13.

Papiers d'Europe.—Politique.

L'Empereur a déjeuné au jardin, et

Digitized by Google

nous y a tous fait appeler. Il a résumé les papiers-nouvelles que nous avions parcourus le matin, et s'est étendu sur la haute politique. Voici ce que j'en ai retenu de plus saillant.

« Paris au treize vendémiaire était « tout à fait dégoûté de son gouverne- « ment, disait l'Empereur; mais la tota- « lité des armées, la grande majorité des « départemens, la petite bourgeoisie, « les paysans, lui demeuraient attachés, « aussi la révolution triompha-t-elle de « cette grande attaque de la contre-ré- « volution, bien qu'il n'y eût encore que « quatre ou cinq ans que les nouveaux « principes eussent été proclamés; on « sortait des scènes les plus effroyables « et les plus calamiteuses; on cherchait « un meilleur avenir.

« Mais quelle différence aujourd'hui... « Un soldat, dans la longueur de la jour-

Digitized by Google

« née, dans l'ennui de ses casernes, a « besoin de parler de guerre; il ne peut « parler de Fontenoy ni de Prague, qu'il « ne connaît pas; il faudra qu'il parle « des victoires de Marengo, d'Austerlitz, « d'Iéna, de celui qui les a gagnées, de « moi enfin, qui remplis toutes les bou- « ches et suis dans toutes les imagina- « tions....

« Une telle situation est sans exemple « dans l'histoire; de quelque côté qu'on « la considère, on ne voit que malheurs! « Que résultera-t-il de tout cela? Deux « peuples sur un même sol, acharnés, « irréconciliables, qui se chamailleront « sans relâche, et s'extermineront peut- « être.

« Bientôt la même fureur gagnera toute « l'Europe. L'Europe ne formera bientôt « plus que deux partis ennemis: on ne « s'y divisera plus par peuples et par ter-

Digitized by Google

« ritoires; mais par couleur et par opi-
« nion. Et qui peut dire les crises, la
« durée, les détails de tant d'orages! car
« l'issue n'en saurait être douteuse, les
« lumières et le siècle ne rétrograderont
« pas!.... Quel malheur que ma chute!....
« J'avais renfermé l'outre des vents; les
« baïonnettes ennemis l'ont déchirée. Je
« pouvais marcher paisiblement à la ré-
« génération universelle : elle ne s'exé-
« cutera désormais qu'au travers des
« tempêtes! J'amalgamais, peut-être ex-
« tirpera-t-on! »

Dimanche 14.

Arrivée du Gouverneur.

Le temps était revenu à la pluie; depuis deux jours il était détestable. Des bâtimens étaient en vue; les signaux ont appris qu'ils portaient le nouveau gouverneur sir *Hudson Lowe*,

Digitized by Google

L'Empereur à dîner était silencieux et triste; il n'était pas bien; il s'est retiré de fort bonne heure.

Lundi 15.

Progrès de l'Empereur dans son anglais.

Vers midi, j'ai reçu quatre lettres d'Europe, qui m'ont donné tout le bonheur dont je pouvais jouir ici.

J'ai vu l'Empereur à cinq heures dans le jardin; il profitait d'un intervalle de beau temps; la pluie avait été battante toute la journée. Je lui ai fait part de mes lettres. Chacun de nous en avait reçu: elles nous arrivent ouvertes, partant point de nouvelles; mais elles nous montraient que nous avions des amis, et c'est sur un roc qu'il est doux d'en être assuré.

Pendant le dîner, l'Empereur nous a fait, en anglais, un récit des papiers

Digitized by Google

français, contenant, disait-il, la destinée de M. La Peyrouse; le lieu où il avait fait naufrage, ses divers événemens, sa mort et son journal, etc., etc.; le tout composait des détails curieux, piquans, romanesques, qui nous attachaient extrêmement; l'Empereur en a joui, et s'est mis à rire; car son récit n'était qu'une fable pour nous montrer ses progrès en anglais, disait-il.

Mardi 16.

Première visite du Gouverneur.—Déclaration exigée de nous.

Le nouveau Gouverneur est arrivé sur les dix heures, malgré le mauvais temps et la pluie qui continuait encore; il était accompagné de l'Amiral, chargé de le présenter, et qui lui avait dit, sans doute, que c'était l'heure la plus convenable.

Digitized by Google

L'Empereur ne l'a point reçu; il était malade, et se fût-il bien porté, il ne l'eût pas reçu davantage. Le Gouverneur en arrivant de la sorte manquait aux formes de la bienséance la plus commune; nous soupçonnâmes sans peine que c'était une espiéglerie de l'Amiral. Le Gouverneur, qui n'avait peut-être pas l'intention de se rendre aucunement désagréable, a paru fort déconcerté; nous en riions sous cape; pour l'Amiral, il en était triomphant.

Le Gouverneur, après avoir hésité long-temps, et donné des marques évidentes de mauvaise humeur, nous a quittés assez brusquement.

Nous n'avons pu douter que toute l'ordonnance de cette première entrevue n'eût été conduite dans l'intention secrète de nous indisposer, dès les premiers momens, les uns contre les autres.

Digitized by Google

Le Gouverneur s'y sera-t-il prêté? n'en aura-t-il eu aucun soupçon? C'est ce que le temps nous apprendra.

Sur les cinq heures et demie, l'Empereur m'a fait appeler dans le jardin; il était seul; il m'a dit qu'il se présentait une nouvelle circonstance personnelle à chacun de nous: on allait exiger notre déclaration individuelle d'unir notre destinée à la sienne, ou si nous le préférions, on devait nous sortir de Sainte-Hélène, et nous rendre à la liberté.

Nous ne devinions pas le motif de cette mesure: était-ce, de la part du ministère anglais, pour se ménager des pièces régulières? mais nous n'étions partis de Plymouth pour Sainte-Hélène qu'avec cette condition préalable; était-ce pour isoler l'Empereur? mais devait-on croire que nous l'abandonnerions?

Digitized by Google

Il me demanda quelle serait ma détermination à cet égard ; je répondis qu'elle ne pouvait être douteuse ; que si j'avais pu éprouver quelques déchiremens, c'eût été au moment de ma première détermination ; qu'à compter de cet instant, mon sort s'était trouvé irrévocablement fixé : qu'alors j'avais suivi la gloire et mon honneur ; que depuis, chaque jour davantage, je suivais mes affections et mes sentimens. La voix de l'Empereur devint plus douce ; ce furent là ses remercîmens : je le connaissais désormais, ils étaient grands.

J'ajoutai que d'ailleurs ma détermination aurait peu de mérite ; elle ne changerait rien, disais-je, à notre situation ; nous demeurerions le lendemain de cette signature ce que nous étions la veille. Notre destinée ne dépendait point du calcul des hommes, mais de

Digitized by Google

la force des choses. Il serait peu sage à nous de compliquer nos peines par des prévoyances ou des combinaisons hors des facultés humaines; nous devions nous abandonner avec tranquillité au cours mystérieux des événemens; trouver quelques jouissances dans l'excès de nos maux, en nous nourrissant de cette satisfaction intérieure, récompense précieuse qu'il était hors du pouvoir des hommes de balancer et de détruire.

Mercredi 17.

Conversation caractéristique. — Retour de l'île d'Elbe prévu dès Fontainebleau. — Introduction du Gouverneur. — Mortification de l'Amiral. — Nos griefs contre lui. — Signalement de sir Hudson Lowe.

L'Empereur m'a fait venir à neuf heures chez lui; il a lu avec moi un article du Courrier de Portsmouth, où l'on pei-

Digitized by Google

gnait fort au long son séjour à Briars. La peinture était fidèle.

Il m'a fait rappeler dans le milieu du jour pour causer. Une partie de la conversation fournit des développemens trop précieux du caractère de l'interlocuteur, pour que je n'en transcrive pas ici quelques traits.

Il se trouvait parfois entre nous des contrariétés, des piquasseries, des bouderies, qui gênaient l'Empereur et le rendaient malheureux : il est tombé sur ce sujet ; il analysait notre situation avec sa logique ordinaire, appréciait les peines et les ennuis de notre exil, en indiquait les meilleurs soulagemens. Nous devions faire, disait-il, des sacrifices mutuels, nous passer bien des choses : l'homme ne marquait dans la vie qu'en dominant le caractère que lui avait donné la nature, ou en s'en créant un

Digitized by Google

par l'éducation et sachant le modifier suivant les obstacles qu'il rencontrait.

« Vous devez tâcher de ne faire ici « qu'une famille, disait-il; vous m'avez « suivi pour adoucir mes peines; com- « ment ce sentiment ne suffirait-il pas « pour tout maîtriser? Si la sympathie « ne peut faire ici tous les frais, il faut « être conduit du moins par le raisonne- « ment et le calcul; il faut savoir comp- « ter ses peines, ses sacrifices, ses jouis- « sances, pour arriver à un résultat, de « même qu'on additionne ou qu'on sous- « trait tout ce qui se calcule. Tous les « détails de la vie ne doivent-ils pas être « soumis à cette règle? Il faut savoir « vaincre sa mauvaise humeur. Il est as- « sez simple que vous ayez ici des diffé- « rends, des querelles; mais il faut une « explication et non pas une bouderie: « l'une amène des résultats, l'autre ne

Digitized by Google

« fait que compliquer les choses : la rai-
« son, la logique, un résultat surtout,
« doivent être le guide et le but constant
« de tout ici-bas. » Et alors il se citait lui-même, ou pour avoir suivi ces principes, ou pour s'en être éloigné. Il ajoutait qu'il fallait savoir pardonner, et ne pas demeurer dans une hostile et acariâtre attitude, qui blesse le voisin et empêche de jouir soi-même ; qu'il fallait reconnaître les faiblesses humaines, et se plier à elles plutôt que de les combattre.

« Que serais-je devenu, disait-il, si je
« n'eusse suivi ces maximes ! On m'a dit
« souvent que j'étais trop bon, pas assez
« défiant. C'eût été bien pis si j'eusse été
« le contraire ! J'ai été trahi deux fois ;
« eh bien ! je le serais peut-être encore
« une troisième ; et c'est par cette grande
« connaissance du caractère des hom-

Digitized by Google

« mes, cette indulgence raisonnée que « je m'étais créée, que j'ai pu gouverner « la France, et que je suis le plus propre « peut-être, dans l'état où elle se trouve, « à la gouverner encore. En quittant « Fontainebleau, n'avais-je pas dit à tous « ceux qui me demandaient leur ligne « de conduite : Allez au Roi, servez-le... « J'avais voulu leur rendre légitime ce « que beaucoup n'eussent pas manqué « de faire d'eux-mêmes; je n'avais pas « voulu laisser écraser ceux qui eussent « été obstinément fidèles; enfin je n'a- « vais pas voulu surtout avoir à blâmer « personne au retour. »

Ici, contre ma constante coutume, il m'est échappé d'oser questionner, en quelque sorte, l'Empereur : « Comment, « Sire, me suis-je écrié, dès Fontaine- « bleau, Votre Majesté a songé au retour? « —Oui, sans doute, et par le raisonne-

Digitized by Google

« ment le plus simple. Si les Bourbons,
« me suis-je dit, veulent commencer une
« cinquième dynastie, je n'ai plus rien à
« faire ici, mon rôle est fini; mais s'ils
« s'obstinaient, par hasard, à vouloir
« recontinuer la troisième, je ne tarde-
« rai pas à reparaître. On pourrait dire
« que les Bourbons eurent alors ma mé-
« moire et ma conduite à leur disposi-
« tion; s'ils l'eussent voulu, je demeurais,
« pour le vulgaire, un ambitieux, un ty-
« ran, un brouillon, un fléau. Que de sa-
« gacité, de sang-froid il eût fallu pour
« m'apprécier et me rendre justice! Mais
« leur entourage, une fausse marche,
« m'ont rendu désirable, et ce sont eux
« qui ont réhabilité ma popularité et pro-
« noncé mon retour; autrement ma mis-
« sion politique était dès-lors consom-
« mée; je demeurais pour toujours à l'île
« d'Elbe; et nul doute qu'eux et moi

Digitized by Google

« nous y eussions tous gagné : car je ne « suis pas revenu pour recueillir un trô- « ne, mais bien pour acquitter une grande « dette. Peu le comprendront, n'importe, « j'entrepris une étrange charge ; mais je « la devais au peuple français ; ses cris « arrivaient jusqu'à moi, pouvais-je y « demeurer insensible ?

« Mon existence, du reste, à l'île d'El- « be, était encore assez enviable, assez « douce ; j'allais m'y créer en peu de « temps une souveraineté d'un genre « nouveau : ce qu'il y avait de plus dis- « tingué en Europe commençait à venir « passer en revue devant moi. J'aurais « offert un spectacle inconnu à l'his- « toire ; celui d'un monarque descendu « du trône, qui voyait défiler avec em- « pressement devant lui le monde ci- « vilisé.

« On m'objectera, il est vrai, que les

Digitized by Google

« alliés m'auraient enlevé de mon île, et « je conviens que cette circonstance a « même hâté mon retour. Mais si on eût « bien gouverné en France, si les Fran- « çais eussent été contens, mon influence « avait fini, je n'appartenais plus qu'à « l'histoire, et l'on n'eût point songé, à « Vienne, à me déplacer. C'est l'agita- « tion créée, entretenue en France, qui « a forcé de songer à mon éloignement. »

Ici le Grand-Maréchal est entré chez l'Empereur, annonçant l'arrivée du Gouverneur, conduit par l'Amiral, et suivi de tout son état-major.

Après quelque temps encore de conversation, Bertrand est resté seul avec Napoléon, et j'ai gagné le salon d'attente (*voir le plan*). Nous nous y trouvions en grand nombre, nous efforçant d'échanger quelques mots; nous nous observions bien plus que nous ne causions.

Digitized by Google

Au bout d'une demi-heure, l'Empereur étant passé dans son salon, le valet de chambre en service, à la porte et de notre côté, a appelé le Gouverneur, qui a été introduit. L'Amiral suivait de près; mais le valet de chambre, qui n'avait entendu demander que le Gouverneur, a refermé brusquement la porte sans admettre l'Amiral, qui, sur ses instances, s'est vu même repoussé; il s'est retiré, fort déconcerté, dans une embrasure de fenêtre.

Ce valet de chambre était Noverraz, bon et vrai Suisse, dont toute l'intelligence, disait souvent l'Empereur, était dans son attachement à sa personne.

Nous demeurâmes saisis d'une circonstance aussi inattendue, que nous crûmes être la volonté de l'Empereur. Mais bien que nous eussions à nous plaindre de l'Amiral, nous avons été à

Digitized by Google

lui pour le distraire de son embarras ; sa situation vraiment cruelle nous peinait. Cependant l'état-major du Gouverneur a bientôt après été demandé et introduit; l'embarras de l'Amiral s'en est accru. Au bout d'un quart d'heure, l'Empereur ayant congédié tout le monde, le Gouverneur est ressorti; l'Amiral a couru à lui, ils se sont dit quelques mots avec chaleur, nous ont salués et sont partis.

Nous avons rejoint l'Empereur au jardin, et lui avons parlé de la déconfiture de l'Amiral ; il ignorait tout. Par la plus singulière fatalité, le hasard seul avait amené cette circonstance; mais il en a été ravi, disait-il ; il en riait aux éclats, il s'en frottait les mains : c'était la joie d'un enfant, celle d'un écolier qui vient d'attraper son régent.

« Ah ! mon bon *Noverraz*, a-t-il dit, « tu as donc eu une fois de l'esprit. Vous

Digitized by Google

« verrez qu'il m'aura entendu dire que « je ne voulais plus voir l'Amiral, et il « se sera cru obligé de lui fermer la porte « au nez : c'est charmant ! Il n'y aurait « pourtant pas à se jouer avec ce bon « Suisse ; si j'avais le malheur de dire « qu'il faut se défaire du Gouverneur, il « serait homme à le tuer à mes yeux. Du « reste, continuait plus gravement l'Em- « pereur, c'est la faute du Gouverneur, « que ne demandait-il l'Amiral ? d'autant « plus qu'il m'avait fait dire ne pouvoir « m'être présenté que par lui ; que ne « l'a-t-il fait demander encore, quand il « m'a présenté ses officiers ? C'est donc « tout à fait sa faute. Au demeurant, l'A- « miral y a gagné sans doute, je n'eusse « pas manqué de l'apostropher en pré- « sence de tous ses compatriotes. Je lui « aurais dit que, par le sentiment de « l'habit militaire que nous portions tous

Digitized by Google

« deux depuis quarante ans, je le plai-
« gnais d'avoir, aux yeux du monde,
« compromis, dégradé son ministère, sa
« nation, son souverain, en manquant,
« sans nécessité et sans discernement,
« à un des plus vieux soldats de l'Eu-
« rope : je lui eusse reproché de m'avoir
« débarqué à Sainte-Hélène comme un
« galérien de Botany-Bay; je lui eusse dit
« que pour un véritable homme d'hon-
« neur, je devais être plus vénérable sur
« un roc que sur mon trône au milieu
« de mes armées. »

La force, la nature de ces paroles, mirent fin à toute gaîté, et terminèrent la conversation.

Mais puisque nous sommes sur le compte de l'Amiral, et qu'il va nous quitter, résumons ici, et avec autant d'impartialité que peuvent l'admettre notre situation et notre mauvaise hu-

Digitized by Google

meur, les torts que nous avons à lui reprocher; le tout pour n'y plus revenir.

Nous ne pouvions lui passer la familiarité affectée dont il usait avec nous, bien que nous y répondissions peu; nous lui pardonnions encore moins d'avoir osé essayer de l'étendre jusqu'à l'Empereur; nous ne pouvions lui pardonner non plus l'air gonflé et satisfait de lui-même avec lequel il l'appelait général. Certes, l'Empereur avait immortalisé ce titre; mais le terme, le ton et l'intention étaient autant d'outrages.

En arrivant dans l'île, il avait jeté l'Empereur dans une chambre de quelques pieds en carré, et l'y avait retenu deux mois, bien qu'il existât d'autres logemens dans l'île; notamment celui que lui-même s'était adjugé. Il lui avait indirectement interdit la promenade à cheval dans l'enclos de Briars; on avait

Digitized by Google

abreuvé d'embarras et d'humiliations les officiers de l'Empereur, lorsqu'ils venaient le visiter journellement dans sa petite cellule.

Plus tard, à Longwood, il avait placé des sentinelles sous les fenêtres même de l'Empereur; et, par un tour d'esprit qui ne pouvait être que la plus amère des ironies, il prétendait que ce n'était que dans l'intérêt du *Général*, et pour sa propre sûreté. Il ne permettait d'arriver à nous qu'avec un billet de sa part; et, en nous mettant ainsi au secret, il disait que c'était une attention particulière pour que l'on n'importunât pas l'Empereur, et qu'il n'était là que *Grand-Maréchal*. Il donnait un bal, et envoyait une invitation par écrit au *Général Bonaparte*, comme à chacun de ceux de sa suite. Il répondait avec un persiflage indécent aux notes du

Digitized by Google

Grand-Maréchal qui employait le mot d'*Empereur*, qu'il ne savait pas qu'il y eût aucun *Empereur* dans l'île de Sainte-Hélène, qu'il n'en connaissait aucun en Europe ou ailleurs qui fût hors de ses Etats. Il refusait à l'Empereur d'écrire au Prince Régent, à moins qu'il ne reçût la lettre ouverte, ou qu'on ne lui en donnât lecture. Il avait gêné les égards, les expressions, les sentimens d'autrui pour Napoléon; mis aux arrêts des subordonnés, nous assurait-on, pour s'être servis de la qualification d'Empereur, ou autres expressions semblables, usitées souvent néanmoins par ceux du 53^e^, et sans doute, disait Napoléon, par un sentiment irrésistible de ces braves.

L'Amiral avait limité, par son seul caprice, la direction de nos promenades. Il avait même, à cet égard, manqué de parole à l'Empereur; il l'avait

Digitized by Google

assuré, dans un moment de rapprochement, qu'il pouvait désormais aller dans toute l'île, sans que la surveillance de l'officier anglais préposé à sa garde pût même être aperçue. Mais deux ou trois jours après, au moment où Napoléon mettait le pied à l'étrier pour aller déjeuner à l'ombre, loin de notre demeure habituelle, il eut l'insigne désagrément d'être contraint de rentrer, l'officier ayant déclaré qu'il devait désormais faire partie de son groupe, et ne point le quitter d'un pas. Depuis cet instant, l'Empereur ne voulut jamais revoir l'Amiral. Celui-ci d'ailleurs n'avait jamais observé les formes de bienséance les plus ordinaires, affectant toujours de choisir pour ses visites des heures inaccoutumées; dirigeant dans la même voie les étrangers de distinction qui arrivaient dans l'île, pour éviter par-là,

Digitized by Google

sans doute, qu'ils ne parvinssent jusqu'à l'Empereur, qui ne manquait pas de les refuser. On a vu que l'Amiral en avait agi de la sorte lors de la première visite du nouveau Gouverneur; sa joie, dans cette dernière circonstance, sur le mauvais succès de sir Hudson Lowe, n'avait que trop visiblement trahi ses intentions.

Toutefois, s'il fallait, à travers notre mauvaise humeur et la délicatesse de sa mission, résumer une opinion impartiale, nous n'hésiterions pas à convenir, à la suite de tant de griefs, que ces griefs reposaient bien plus dans les formes que dans le fond, et nous dirions, avec l'Empereur, qui avait naturellement un faible pour lui, que l'amiral Cockburn est bien loin d'être un méchant homme, qu'il est même susceptible d'élans généreux et délicats, que nous en avons plusieurs

Digitized by Google

fois éprouvé les effets; mais qu'aussi, par contre, nous l'avons trouvé souvent capricieux, irascible, vain, dominateur, fort habitué à l'autorité, l'exerçant avec rudesse, mettant souvent la force à la place de la dignité. Et pour exprimer en deux mots la nature de nos rapports, nous dirions que, comme geôlier, il a été doux, humain, généreux, nous lui devons de la reconnaissance: mais que, comme notre hôte, il a été parfois impoli, souvent pire encore, et nous avons lieu d'en être mécontens et de nous plaindre.

En relisant ce résumé pour une nouvelle impression, je ne puis me défendre d'éprouver qu'il est peut-être plus que sévère. Serait-ce que le temps aurait dissipé l'irritation dans laquelle il fut tracé, ou bien serait-ce parce que je ne suis pas né pour de longs ressentimens;

Digitized by Google

ou bien encore serait-ce enfin parce que les manières, les procédés, les actes du successeur, n'admettant de comparaison avec personne, toutes autres plaintes doivent s'effacer et disparaître au simple souvenir de ce dernier.

Sur les deux ou trois heures, l'Empereur a fait sa promenade accoutumée; il a beaucoup causé avec nous dans le jardin, et en calèche, sur les circonstances du matin; et la conversation sur cet objet a repris encore après le dîner. Quelqu'un a fait observer, toutefois assez plaisamment, que les deux premiers jours du Gouverneur avaient été des jours de batailles, et devaient lui faire croire que nous étions intraitables, nous qui étions naturellement si doux et si patiens. A ces dernières expressions, l'Empereur n'a pu s'empêcher de sourire et de pincer l'oreille de l'observateur.

Digitized by Google

On est passé de là au signalement de sir Hudson Lowe; on l'a trouvé un homme d'environ quarante-cinq ans, d'une taille commune, mince, maigre, sec, rouge de visage et de chevelure, marqueté de taches de rousseur, des yeux obliques fixant à la dérobée et rarement en face, recouverts de sourcils d'un blond ardent, épais et fort proéminens. « Il est hideux! a dit l'Em-« pereur, c'est une face patibulaire. Mais « ne nous hâtons pas de prononcer : le « moral, après tout, peut raccommoder « ce que cette figure a de sinistre; cela « ne serait pas impossible. »

Jeudi 18.

Convention des Souverains sur Napoléon, etc. — Paroles remarquables.

Le temps avait été horrible depuis plusieurs jours; aujourd'hui il est de-

Digitized by Google

venu très beau ; l'Empereur est sorti de bonne heure pour se promener dans le jardin; sur les quatre heures il est monté en calèche, et a fait une promenade plus longue que de coutume. Avant dîner, l'Empereur m'a fait appeler pour lui traduire la convention des Souverains relative à sa captivité.

La voici :

Convention entre la Grande-Bretagne, l'Autriche, la Prusse et la Russie, signée à Paris le 2 août 1815.

« Napoléon Bonaparte étant au pouvoir des Souverains alliés, leurs Majestés le Roi du royaume-uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, l'Empereur d'Autriche, l'Empereur de Russie et le Roi de Prusse ont agréé, en vertu des stipulations du traité du 25 mars 1815, sur les mesures les plus propres

Digitized by Google

à rendre impossible toute entreprise de sa part contre le repos de l'Europe.

« ARTICLE 1^er^. Napoléon Bonaparte est considéré par les puissances qui ont signé le traité du vingt mars dernier, comme leur prisonnier.

« ART. 2^e^. Sa garde est spécialement confiée au Gouvernement Britannique. Le choix de la place et des mesures qui peuvent le mieux assurer l'objet de la présente stipulation, sont réservés à Sa Majesté Britannique.

« ART. 3^e^. Les Cours impériales d'Autriche et de Russie et la Cour royale de Prusse nommeront des commissaires pour se rendre et habiter dans la place que le gouvernement de Sa Majesté Britannique aura assignée pour la résidence de Napoléon Bonaparte, et qui, sans être responsables de sa garde, s'assureront de sa présence.

Digitized by Google

« ART. 4e. Sa Majesté très chrétienne est invitée, au nom des quatre Cours ci-dessus mentionnées, d'envoyer pareillement un commissaire français au lieu de la détention de Napoléon Bonaparte.

« ART. 5e. Sa Majesté le Roi du royaume-uni de la Grande-Bretagne et de l'Irlande s'oblige à remplir les engagemens qui lui sont assignés par la présente convention.

« ART. 6e. La présente convention sera ratifiée, et la ratification sera échangée dans quinze jours, ou plus tôt s'il est possible.

« En foi de quoi les plénipotentiaires respectifs ont signé la présente convention, et y ont apposé le sceau de leurs armes. »

Fait à Paris, ce 2 août de l'année de notre Seigneur, 1815.

Digitized by Google

La lecture faite, l'Empereur m'a demandé ce que j'en pensais.

« Sire, ai-je répondu, dans la position « où nous nous trouvons, j'aime mieux « dépendre des intérêts d'un seul que « de la décision compliquée de quatre. « L'Angleterre évidemment a dicté ce « traité; voyez avec quel soin elle stipule « qu'elle seule répondra, disposera du « *prisonnier*; je ne la vois occupée qu'à « nantir ses mains *du levier d'Archi-* « *mède*; elle ne saurait donc avoir l'idée « de le briser. »

L'Empereur, sans expliquer sa pensée sur cet objet, est passé aux différentes chances qui pouvaient amener sa sortie de Sainte-Hélène, et a dit ces paroles remarquables; « Si l'on est sage en Eu- « rope, si l'ordre s'établit partout, alors « nous ne vaudrons plus ni l'argent ni « les soins que nous coûtons ici; on se

Digitized by Google

« débarrassera de nous ; mais cela peut « se prolonger encore quelques années ; « trois, quatre ou cinq ans : autrement, « et, à part les événemens fortuits, qu'il « n'est pas donné à l'intelligence hu- « maine de prévoir, je ne vois guère, « mon ami, que deux grandes chances « bien incertaines pour sortir d'ici : le « besoin que pourraient avoir de moi les « rois contre les peuples débordés ; ou « celui que pourraient avoir les peuples « soulevés, aux prises avec les rois ; car, « dans cette immense lutte du présent « contre le passé, je suis l'arbitre et le mé- « diateur naturel ; j'avais aspiré à en être le « juge suprême ; toute mon administra- « tion au dedans, toute ma diplomatie « au dehors, roulaient vers ce grand « but. L'issue eût été plus facile et plus « prompte ; mais le destin en a ordonné « autrement. Enfin une dernière chance,

Digitized by Google

« et ce pourrait être la plus probable,
« ce serait le besoin qu'on aurait de moi
« contre les Russes ; car dans l'état ac-
« tuel des choses, avant dix ans, toute
« l'Europe peut être cosaque, ou toute
« en république; voilà pourtant les hom-
« mes d'Etat qui m'ont renversé . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . ,
. . . . . .

Et puis revenant sur la décision des souverains à son égard, à son style, au fiel qu'elle témoigne : « Il est difficile de « les expliquer, a-t-il dit.

« *François!* il est religieux, et je suis « son fils.

« *Alexandre!* nous nous sommes ai-« més!

« *Le roi de Prusse!* je lui ai fait beau-« coup de mal sans doute; mais je pou-

Digitized by Google

« vais en faire davantage ; et puis n'y a-
« t-il donc pas de la gloire, une véri-
« table jouissance à s'agrandir par le
« cœur ! »

« Pour l'*Angleterre*, c'est à l'animo-
« sité de ses ministres que je suis rede-
« vable de tout ; mais encore serait-ce
« au *Prince Régent* à s'en apercevoir, à
« interférer, sous peine d'être noté de
« fainéant ou de protéger une vulgaire
« méchanceté. . . . . .

« Ce qu'il y a de sûr, c'est que tous
« ces souverains se compromettent, se
« dégradent, se perdent en moi. ».....

Vendredi 19.

Déclaration exigée de nous.

L'Empereur avait le projet de déjeu-
ner dans le jardin ; le Grand-Maréchal
et M^me^ Bertrand étaient venus en suite
de cette intention. L'Empereur avait

Digitized by Google

passé une mauvaise nuit, n'avait point dormi; il a déjeuné dans son intérieur.

Le gouverneur nous a notifié officiellement que nous devions lui donner chacun notre déclaration, exprimant que nous demeurions volontairement à Longwood, et que nous nous soumettions d'avance à toutes les restrictions que nécessiterait la captivité de Napoléon. Voici la mienne :

Déclaration. — « Je, soussigné, réitère « la déclaration que j'ai déjà faite en rade « de Plymouth vouloir m'attacher à la « destinée de l'Empereur Napoléon, « l'accompagner, le suivre, et diminuer « autant qu'il est en mon pouvoir l'in- « juste traitement qu'il éprouve par la « violation la plus inouie du droit des « gens, laquelle m'est d'autant plus sen- « sible personnellement, que c'est moi « qui lui ai transmis l'offre et l'assurance

Digitized by Google

« du capitaine Maitland du Bellero-
« phon, comme quoi il avait les ordres
« de recevoir l'Empereur et sa suite sous
« la protection du pavillon britannique,
« si cela lui était agréable, et de le con-
« duire en Angleterre.

« La lettre de l'Empereur Napoléon
« (que connaît toute l'Angleterre) au
« Prince Régent, laquelle j'ai communi-
« quée d'avance au capitaine Maitland,
« sans qu'il m'ait fait la moindre obser-
« vation, démontre au monde, bien
« mieux que ne pourraient le faire tou-
« tes mes paroles, comme l'Empereur
« vint librement au devant de cette of-
« fre d'hospitalité, et combien, par con-
« séquent, on l'a rendu la dupe de sa
« confiance et de sa bonne foi.

« Aujourd'hui, malgré l'expérience
« que j'ai de l'horrible séjour de l'île de
« Sainte-Hélène, si contraire à la santé

Digitized by Google

« de l'Empereur et à celle de tout Euro-
« péen, et quoique, depuis six mois que
» nous sommes dans l'île, j'aie éprouvé
« toute espèce de privations, lesquelles
« je multiplie journellement moi-même
« pour m'exposer le moins possible au
« manque d'égards que réclament mon
« rang et mes habitudes; toutefois, con-
« stant dans les mêmes sentimens, et
« résolu désormais à ce que la crainte
« d'aucun mal, l'espoir d'aucun bien,
« ne pussent me séparer de l'Empereur
« Napoléon, je réitère mon désir de
« vouloir demeurer auprès de lui, en
« me soumettant aux restrictions qui
« seraient arbitrairement imposées. »

Samedi 30.

Visite d'adieu de l'ancien Gouverneur. — Conversation remarquable. — Saillie d'un vieux soldat anglais.

Le colonel Wilks, repassant en Eu-

Digitized by Google

rope, est arrivé avec sa fille pour prendre congé de l'Empereur; elle a été présentée par Madame Bertrand. J'ai déjà dit que le colonel Wilks était l'ancien gouverneur de la colonie, pour la compagnie des Indes; c'est lui que l'Amiral avait remplacé en cette qualité, au nom du Roi, lorsque notre translation à Sainte-Hélène avait fait passer cette île des mains de la compagnie dans celles du gouvernement.

L'Empereur était ce matin d'une gaîté remarquable; il a causé quelque temps avec ces dames, puis il s'est retiré avec M. Wilks dans une embrasure de fenêtre, me faisant suivre pour servir d'interprète.

Le colonel Wilks, comme je l'ai déjà peut-être dit, a été long-temps agent diplomatique de la Compagnie dans la péninsule indienne; il a écrit une his-

Digitized by Google

toire de ces régions, a beaucoup de connaissances, surtout en chimie; c'était donc un militaire, un littérateur, un diplomate, un chimiste. L'Empereur l'a questionné sur tous ces objets, et les a traités lui-même avec beaucoup d'abondance et d'éclat; la conversation a été longue, vive et variée, elle a duré plus de deux heures. Voici les principaux traits que j'en ai retenus. Je me répéterai peut-être, car l'Empereur et le colonel Wilks avaient déjà eu, il y a quelques mois, une longue conversation précisément sur les mêmes objets, mais n'importe, ces objets sont d'un tel intérêt, que j'aime mieux encore répéter quelque chose que de rien laisser perdre.

L'Empereur lui a d'abord parlé de l'armée anglaise, de son organisation, et surtout de son mode d'avancement; il l'a opposée à la nôtre, et a répété ce

Digitized by Google

que j'ai dit ailleurs sur son excellente composition, les avantages de notre conscription, l'esprit valeureux des Français, etc.

Passant à la politique, il a dit: « Vous « avez perdu l'Amérique par l'affranchis- « sement; vous perdrez l'Inde par l'in- « vasion. La première perte était toute « naturelle : quand les enfans devien- « nent grands ils font bande à part; mais « pour les Indous, ils ne grandissent pas, « ils demeurent toujours enfans; aussi la « catastrophe ne viendra que du dehors. « Vous ne savez pas tous les dangers « dont vous avez été menacés par mes « armes ou par mes négociations, etc., etc.

« Mon système continental!.... Vous « en avez ri peut-être? — Sire, a dit le « colonel, nous en avons fait le sem- « blant; mais tous les gens sensés ont « senti le coup. — Eh bien, a continué

Digitized by Google

« l'Empereur, moi, je me suis trouvé « seul de mon avis sur le continent; il « m'a fallu pour l'instant employer par- « tout la violence. Enfin l'on commence « à me comprendre, déjà l'arbre porte « son fruit : j'ai commencé, le temps fera « le reste.

« Si je n'eusse succombé, j'aurais « changé la face du commerce, aussi « bien que la route de l'industrie : j'a- « vais naturalisé au milieu de nous le « sucre, l'indigo; j'aurais naturalisé le « coton et bien d'autres choses encore : « on m'eût vu déplacer les colonies, si « l'on se fût obstiné à ne pas nous en « donner une portion.

« L'impulsion chez nous était im- « mense; la prospérité, les progrès crois- « saient sans mesure; et pourtant vos « ministres répandaient par toute l'Eu- « rope que nous étions misérables et « que nous retombions dans la barbarie.

Digitized by Google

« Aussi le vulgaire des alliés a-t-il été « étrangement surpris à la vue de notre « intérieur, aussi bien que vous autres, « qui en êtes demeurés déconcertés, etc.

« Le progrès des lumières en France « était gigantesque, les idées partout se « rectifiaient et s'étendaient, parce que « nous nous efforcions de rendre la « science populaire. Par exemple, on « m'a dit que vous étiez très forts sur « la chimie, eh bien! je suis loin de « prononcer de quel côté de l'eau se « trouve le plus habile ou les plus ha- « biles chimistes..... — En France, a dit « aussitôt le colonel. » — « Peu importe, « continue l'Empereur; mais je main- « tiens que dans la masse française il « y a dix et peut-être cent fois plus de « connaissances chimiques qu'en Angle- « terre; parce que les diverses branches « industrielles l'appliquent aujourd'hui à

Digitized by Google

« leur travail; et c'était là un des embar-
« tères de mon école : si l'on m'en eût
« laissé le temps, bientôt il n'y aurait
« plus eu de métiers en France, tous
« eussent été des arts, etc., etc. »

Enfin, il a terminé par ces mots remarquables : « L'Angleterre et la France
« ont tenu dans leurs mains le sort de
« la terre, celui surtout de la civilisation
« européenne. Que de mal nous nous
« sommes fait ! que de bien nous pou-
« vions faire!

« Sous l'école de Pitt, nous avons dé-
« solé le monde, et pour quel résultat ?
« Vous avez imposé quinze cents millions
« à la France, et les avez fait lever par
« des cosaques. Moi je vous ai imposé
« sept milliards, et les ai fait lever de
« vos propres mains, par votre parle-
« ment; et aujourd'hui encore, même
« après la victoire, est-il bien certain

Digitized by Google

« que vous ne succombiez pas tôt ou « tard sous une telle charge?

« Avec l'école de Fox, nous nous se- « rions entendus. . . . . , nous eussions « accompli, maintenu l'émancipation des « peuples, le règne des principes ; il n'y « eût eu en Europe qu'une seule flotte, « une seule armée; nous aurions gou- « verné le monde, nous aurions fixé « chez tous le repos et la prospérité, « ou par la force ou par la persuasion.

. . . . . .

« Oui, encore une fois que de mal nous « avons fait! que de bien nous pouvions « faire! »

Jamais Napoléon n'avait été plus causant, et il rit plus d'une fois de la volubilité avec laquelle je m'efforçais de rendre la rapidité de ses expressions; pour le colonel, il nous quitta saisi, confondu, ébloui.

Digitized by Google

Après son départ, l'Empereur a continué de causer long-temps dans le salon, il a ensuite gagné le jardin en dépit du mauvais temps; il a fait appeler tout le monde, il a voulu connaître et lire les déclarations que nous avions faites: elles sont devenues le sujet de la conversation. . . . . .

Quatre bâtimens sont arrivés aujourd'hui d'Europe; ils amenaient le 66e, et avaient quitté l'Angleterre avant le départ du *Phaéton*, frégate qui a amené le nouveau Gouverneur, sir Hudson Lowe.

Après le dîner, l'Empereur nous a raconté fort plaisamment le dire du plus vieux soldat du 53e, qui, l'ayant vu hier pour la première fois, était retourné à ses camarades en leur disant: « On m'a« vait bien trompé, on m'avait assuré « que Napoléon était si vieux; mais il « n'en est rien, le b. . . . . a encore

Digitized by Google

« au moins soixante campagnes dans le « corps. »

Nous étions jaloux de ce propos, disions-nous, il était trop français, nous le réclamions pour un de nos grenadiers; et nous avons raconté à notre tour à l'Empereur un grand nombre de bons mots de nos soldats, durant son absence et lors de son retour; il en a été fort amusé. Un surtout l'a fait beaucoup rire, c'était la réponse d'un grenadier, à Lyon.

On y passait une grande revue, lors du débarquement de l'île d'Elbe: le chef rappelait aux soldats qu'ils étaient bien vêtus, bien nourris, que leur solde était à jour; à quoi le grenadier, auquel il s'adressait, répondait à chaque observation : « Oui, assurément. — Eh bien! « conclut le chef, d'un air confiant et « proscripteur, vous n'étiez pas de la

Digitized by Google

« sorte avec Bonaparte? il y avait de l'ar-
« riéré, on vous devait? — Eh qu'est-ce
« que cela fait, repartit vivement le
« grenadier, s'il nous plaisait de lui faire
« crédit. »

Dimanche 21.

Message de l'Empereur au prince Régent. — Paroles caractéristiques. — Portefeuille perdu à Waterloo. — Sur les ambassadeurs. — M. de Narbonne. — Après Moscow, l'Empereur sur le point d'être arrêté en Allemagne. — Compte de toilette de l'Empereur. — Budget d'un ménage dans les capitales de l'Europe. — L'ameublement de la maison de la rue de la Victoire. — Ameublement des palais impériaux. — Moyens de vérification de Napoléon.

L'Empereur m'a fait demander au jardin, sur les quatre heures, pour servir d'interprète. Un capitaine Hamilton,

Digitized by Google

commandant la frégate la Havane, partait le lendemain pour l'Europe. Il était venu prendre congé de l'Empereur avec tous ses officiers.

Le capitaine Hamilton parlait français. Quand je suis arrivé, l'Empereur s'exprimait avec chaleur.

« On veut savoir ce que je désire, « disait-il; je demande ma liberté ou un « bourreau! Rapportez ces paroles à vo- « tre Prince Régent. Je ne demande plus « de nouvelles de mon fils, puisqu'on « a eu la barbarie de laisser mes pre- « mières demandes sans réponse.

Je n'étais point votre prisonnier : les « sauvages eussent eu plus d'égards pour « ma position. Vos ministres ont indi- « gnement violé en moi le droit sacré de « l'hospitalité, ils ont entaché votre na- « tion pour jamais! »

Le capitaine Hamilton s'étant hasardé

Digitized by Google

de répondre que l'Empereur n'était pas prisonnier de l'Angleterre seule, mais de tous les alliés, l'Empereur a repris avec chaleur :

« Je ne me suis point livré à la Russie, « elle m'eût bien reçu sans doute ; je ne « me suis point livré à l'Autriche, j'en « aurais été également bien traité ; mais « je me suis livré, librement et de mon « choix, à l'Angleterre, parce que je « croyais à ses lois, à sa morale publique. « Je me suis cruellement trompé ! Tou- « tefois il est un Ciel vengeur, et tôt ou « tard vous porterez les peines d'un at- « tentat que les hommes vous reprochent « déjà !..... Redites tout cela au Prince « Régent, Monsieur. » Et accompagnant ces dernières paroles d'un geste de la main, il le congédia.

Nous avons continué de marcher quelque temps encore. Le Grand-Maréchal,

Digitized by Google

qui avait accompagné quelques pas M. Hamilton, étant revenu, nous avons cru devoir le laisser tête-à-tête avec l'Empereur; mais à peine rentré dans ma chambre, il m'a fait appeler. Il était seul dans la sienne, et m'a demandé si je ne m'étais pas assez retiré dans la journée. Je lui ai dit que le respect seul et la discrétion m'avaient ôté d'auprès de lui. A quoi il m'a répondu que c'était à tort, qu'il n'y avait ici rien de mystérieux ni de secret. « Et puis, a-t-il « ajouté, une certaine liberté, un certain « abandon, ont bien aussi leur charme. » Ces paroles, découlées négligemment de la bouche de Napoléon, peuvent servir à le peindre plus que beaucoup de pages.

Nous avons alors parcouru une publication anglaise, renfermant les pièces officielles trouvées dans le portefeuille

Digitized by Google

qui lui a été enlevé à Waterloo. L'Empereur, étonné lui-même de tous les ordres qu'il donnait presque à la fois, des détails sans nombre qu'il dirigeait sur tous les points de l'Empire, a dit : « Cette publication, après tout, ne saurait me faire du mal ; elle fera dire à « bien des gens que ce qu'elle contient « n'est pas d'un homme qui dormait ; on « me comparera aux légitimes, je n'y « perdrai pas. »

Après le dîner, l'Empereur a causé long-temps de sujets rompus. En parlant de ses ambassadeurs, il a trouvé que M. *de Narbonne* était le seul qui eût bien mérité ce titre et rempli vraiment cette fonction. « Et cela, disait-il, par « l'avantage personnel, non seulement « de son esprit, mais bien plus encore « par celui de ses mœurs d'autrefois, de « ses manières, de son nom. Car, tant

Digitized by Google

« qu'on n'a qu'à prescrire, le premier « venu suffit, tout est bon; peut-être « même l'aide-de-camp est-il préférable; « mais dès qu'on en est réduit à négo- « cier, c'est autre chose; alors à la vieille « aristocratie des cours de l'Europe on « ne doit plus présenter que des élémens « de cette même aristocratie; car elle « aussi est une espèce de Maçonnerie : « un Otto, un Andréossi entreront-ils « dans les salons de Vienne? aussitôt les « épanchemens de l'opinion se tairont, « les habitudes de mœurs cesseront; ce « sont des intrus, des profanes; les mys- « tères doivent être interrompus. C'est « le contraire pour un Narbonne, parce « qu'il y a affinité, sympathie, identité; « et telle femme de la vieille roche livrera « peut-être sa personne à un plébéien, « qu'elle ne lui découvrira pas les secrets « de l'aristocratie. »

Digitized by Google

L'Empereur aimait beaucoup M. de Narbonne; il s'y était fort attaché, disait-il, et le regretta vivement. Il ne l'avait fait son aide-de-camp que parce que Marie-Louise, ajoutait-il, par une intrigue de son entourage, l'avait refusé pour chevalier d'honneur; poste qui était tout à fait son lot, disait Napoléon. « Jusqu'à son ambassade, répétait-« il, nous avions été dupes de l'Autriche. « En moins de quinze jours M. de Nar-« bonne eut tout pénétré, et M. de Met-« ternich se trouva fort gêné de cette « nomination.

« Toutefois, remarquait l'Empereur, « ce que peut faire la fatalité ! les succès « même de M. de Narbonne m'ont perdu « peut-être; ses talens m'ont été du moins « bien plus nuisibles qu'utiles : l'Autri-« che, se croyant devinée, jeta le masque « et précipita ses mesures. Avec moins

Digitized by Google

« de pénétration de notre part, elle eût « prolongé quelque temps encore ses « indécisions naturelles, et durant ce « temps d'autres chances pouvaient s'é- « lever. »

Quelqu'un ayant parlé des ambassades de Dresde et de Berlin, et penchant à blâmer nos agens diplomatiques dans ces Cours, lors de la crise du retour de Moscow, l'Empereur a répondu que le vice, à cet instant, n'avait point été dans les personnes, mais bien dans les choses ; que chacun avait pu prévoir d'un coup-d'œil ce qui pouvait arriver ; que lui n'en avait pas été la dupe d'une minute. Que s'il n'avait pas ramené l'armée lui-même à Wilna et en Allemagne, ce n'avait été que par la crainte de ne pouvoir regagner la France de sa personne. Il avait voulu remédier, disait-il, à ce péril imminent par de l'audace

Digitized by Google

et de la rapidité, en traversant toute la Germanie, seul et vite. Toutefois, il s'était vu à l'instant d'être retenu en Silésie : « Mais heureusement, disait-il, « les Prussiens passèrent à se consulter « le moment qu'ils eussent dû employer « à agir. Ils firent comme les Saxons « pour Charles XII, qui disait gaîment « à sa sortie de Dresde, dans une oc- « casion semblable : Vous verrez qu'ils « délibéreront demain s'ils auraient « bien fait de m'arrêter aujourd'hui, « etc., etc. »

L'Empereur, avant dîner, m'a fait appeler dans son cabinet pour faire quelques thêmes anglais; il venait, me disait-il, de faire son compte de toilette; elle lui coûtait quatre napoléons par mois. Nous avons beaucoup ri de l'immensité du budjet. Il m'a parlé de faire venir ses vêtemens, ses souliers, ses bottes,

Digitized by Google

de ses ouvriers ordinaires, qui avaient ses mesures. J'y trouvais de graves inconvéniens ; mais ce qui devait nous mettre d'accord, lui disais-je ; c'est que bien certainement on ne le permettrait pas.

« Il est dur, pourtant, disait-il, de « me trouver sans argent, et je veux ré- « gulariser quelque chose à cet égard. « Aussi, dès que le bill qui doit fixer « nôtre situation ici nous sera notifié, « je m'arrangerai pour avoir un crédit « annuel de sept à huit mille napoléons « sur Eugène. Il ne saurait s'y refuser, « il tient de moi plus de quarante millions « peut-être; et puis ce serait faire injure « à ses sentimens personnels que d'en « douter. D'ailleurs, nous avons de « grands comptes à régler ensemble; je « suis sûr que si j'avais chargé une com- « mission de mes Conseillers d'Etat d'un

Digitized by Google

« rapport à ce sujet, elle m'eût présenté « sur lui une reprise de dix à douze mil- « lions au moins. »

A dîner, l'Empereur nous a questionnés sur ce qui était nécessaire, disait-il, pour un garçon, dans une capitale de l'Europe, ou pour un ménage raisonnable, ou enfin pour un ménage de luxe.

Il aime ces questions et ces calculs, et les traite avec une grande sagacité, et des détails toujours curieux.

Chacun de nous a présenté ses budjets, et l'on s'est accordé, pour Paris, à quinze mille, quarante mille et cent mille francs. L'Empereur s'est arrêté sur l'extrême différence qu'il y avait entre le prix des choses et celui des mêmes choses, suivant les personnes et les circonstances.

« En quittant l'armée d'Italie, s-t-il

Digitized by Google

« dit, pour venir à Paris, Mme Bonaparte « avait écrit qu'on meublât, avec tout ce « qu'il y avait de mieux, une petite mai- » son que nous avions rue de la Victoire. » Cette maison ne valait pas plus de qua- « rante mille francs. Quelle fut ma sur- « prise, mon indignation et ma mauvaise « humeur, quand on me présenta le « compte des meubles du salon, qui ne « me semblaient rien de très extraordi- « naire, et qui montaient pourtant à la « somme énorme de cent vingt à cent « trente mille francs. J'eus beau me dé- « fendre, crier, il fallut payer. L'entre- « preneur montrait la lettre qui deman- « dait tout ce qu'il y avait de mieux : or, « tout ce qui était là était de nouveaux « modèles faits exprès, il n'y avait pas « de juge de paix qui ne m'eût con- « damné. »

De là l'Empereur est passé aux prix

Digitized by Google

fous demandés pour les ameublemens des palais impériaux, aux grandes économies qu'il y avait introduites. Il nous a donné le prix du trône, celui des ornemens impériaux, etc., etc..... Quoi de plus curieux que de tenir de sa bouche ces détails, ces comptes, le mode de ses économies! Combien je regrette de ne les avoir pas consignés dans le temps! Mais veut-on connaître un de ses moyens de vérification : il revenait aux Tuileries, qu'on avait magnifiquement meublées en son absence; on n'eut rien de plus pressé que de lui faire voir et admirer le tout : il s'en montre très satisfait, et s'arrêtant à une embrasure de fenêtre, devant une fort riche tenture, il demande des ciseaux, coupe un superbe gland d'or en pendant, le met froidement dans sa poche et continue son inspection, au grand étonnement

Digitized by Google

de ceux qui le suivaient, incertains et cherchant à deviner son motif.

A quelques jours de là, à son lever, le gland ressort de sa poche, et le remettant à celui qui était chargé des ameublemens : « Tenez, mon cher, lui « dit-il, Dieu me garde de penser que « vous me volez; mais on vous vole; « vous avez payé ceci un tiers au dessus « de sa valeur : on vous a traité en in- « tendant de grand seigneur, vous eus- « siez pu faire un meilleur marché si « vous n'aviez pas été connu. »

C'est que Napoléon, dans une de ses promenades matinales, et déguisé, ce qui lui arrivait fréquemment, était entré dans plusieurs magasins de la rue St-Denis, avait fait évaluer ce qu'il avait emporté, proposé des entreprises analogues, et amené le résultat, disait-il, à sa plus simple expression. Chacun con-

Digitized by Google

naissait son faire à cet égard, et c'était là, disait-il encore, ses grands moyens d'économie domestique, qui, malgré une extrême magnificence d'ailleurs, était portée au dernier degré d'exactitude et de régularité. En dépit de ses immenses occupations, il revisait lui-même tous ses propres comptes; mais il avait sa manière : on les lui présentait toujours par spécialité; il s'arrêtait sur le premier article venu, le sucre par exemple, et trouvant des milliers de livres, il prenait une plume et demandait au comptable : « Combien de per-« sonnes dans ma maison, Monsieur? (Et il fallait pouvoir lui répondre sur-le-« champ.) — Sire, tant. — A combien « de livres de sucre par jour les portez-« vous l'une dans l'autre?—Sire, à tant. » Il faisait aussitôt son calcul, et se montrait satisfait, ou s'écriait en lui rejetant

Digitized by Google

son papier : « Monsieur, je double votre « propre estimation, et vous dépassez « encore énormément ; votre compte « est donc faux? Recommencez tout « cela, et montrez-moi plus d'exacti- « tude. » Et il suffisait de ce seul calcul, de cette seule algarade, faisait-il observer, pour tenir chacun dans la plus stricte régularité. Aussi, disait-il parfois de son administration privée, comme de son administration publique : « J'ai « introduit un tel ordre, j'emploie de « telles contre-épreuves, que je ne puis « être volé de beaucoup. Si je le suis en- « core, je le laisse sur la conscience du « coupable ; il n'en sera pas étouffé, cela « ne saurait être lourd. »

Digitized by Google

Lundi 22 *au Jeudi* 25.

Le Gouverneur visite ma chambre.—Critique du Mahomet de Voltaire.—Grétry.

Depuis plusieurs jours le temps a été très mauvais. L'Empereur a discontinué ses promenades du matin; son travail est devenu plus régulier, il a dicté chaque jour sur l'époque des événemens de 1814.

Sir Hudson Lowe est venu visiter l'établissement; il est entré chez moi et y est demeuré un quart d'heure. Il m'a dit être fâché de la manière dont nous nous trouvions; nos demeures étaient plutôt des bivouacs, convenait-il, que des chambres. Et il avait raison : le papier goudronné dont on s'était servi pour la couverture, cédait déjà à la chaleur du climat; quand il faisait du soleil, j'étouf-

Digitized by Google

fais; quand il pleuvait, j'étais inondé.

Il allait donner l'ordre d'y remédier autant que possible, disait-il, et a ajouté poliment, qu'il avait apporté avec lui quinze cents à deux mille volumes français; que, dès qu'ils seraient en ordre, il se ferait un plaisir de les mettre à notre disposition, etc., etc.....

Racine et Voltaire ont fait les frais de ces soirées : Phèdre, Athalie, qui nous étaient lues par l'Empereur, ont fait nos délices. Il ajoutait des observations et des commentaires qui leur donnaient un nouveau prix.

Mahomet a été l'objet de sa plus vive critique, dans le caractère et dans les moyens. Voltaire, disait l'Empereur, avait ici manqué à l'histoire et au cœur humain. Il prostituait le grand caractère de Mahomet par les intrigues les plus basses. Il faisait agir un grand homme

Digitized by Google

qui avait changé la face du monde, comme le plus vil scélérat, digne au plus du gibet. Il ne travestissait pas moins inconvenablement le grand caractère d'Omar, dont il ne faisait qu'un coupe-jarrets de mélodrame, et un vrai masque....

Voltaire pêchait ici surtout par la base, en attribuant à l'intrigue ce qui n'appartient qu'à l'opinion. « Les hommes qui « ont changé l'univers, faisait observer « l'Empereur, n'y sont jamais parvenus « en gagnant des chefs; mais toujours « en remuant des masses. Le premier « moyen est du ressort de l'intrigue, et « n'amène que des résultats secondaires; « le second est la marche du génie, et « change la face du monde! »

De là, l'Empereur, passant à la vérité historique, doutait de tout ce qu'on attribuait à Mahomet. « Il en aura été « sans doute de lui comme de tous les

Digitized by Google

« chefs de sectes, disait-il. Le Coran, « ayant été fait trente ans après lui, aura « consacré bien des mensonges. Alors « l'empire du Prophète, sa doctrine, sa « mission, étant déjà fondés, accomplis, « on a pu, on dû parler en conséquence. « Néanmoins il reste encore à expliquer « comment l'événement prodigieux dont « nous sommes certains, la conquête du « monde, a pu s'opérer en si peu de « temps ; cinquante ou soixante ans ont « suffi. Par qui a-t-elle été opérée ? par « des peuplades du désert, peu nom- « breuses, ignorantes, nous dit-on, mal « aguerries, sans discipline, sans systè- « me. Et pourtant elles agissaient contre « le monde civilisé, riche de tant de « moyens ! Ici le fanatisme ne saurait « suffire ; car il lui a fallu le temps de se « créer lui-même, et la carrière de Ma- « homet n'a été que de treize ans.... »

Digitized by Google

L'Empereur pensait qu'indépendamment des circonstances fortuites qui amènent parfois les prodiges, il fallait encore qu'il y eût ici, en arrière, quelque chose que nous ignorons. Que l'Europe avait sans doute succombé sous les résultats de quelque cause première qui nous demeurait cachée; que peut-être ces peuples, surgis tout-à-coup du fond des déserts, avaient eu chez eux de longues guerres civiles, parmi lesquelles s'étaient formés de grands caractères, de grands talens, des impulsions irrésistibles, ou quelque autre cause de cette nature, etc.

En somme, Napoléon, sur les affaires de l'Orient, s'éloignait beaucoup des croyances communes, tirées de nos livres habituels. Il avait à cet égard des idées tout à fait à lui, et pas bien arrêtées, disait-il; et c'était son expédition

Digitized by Google

d'Egypte qui avait amené ce résultat dans son esprit.

« Il est étonnant, pour revenir à Vol-
« taire, disait-il, combien peu il supporte
« la lecture. Quand la pompe de la dic-
« tion, les prestiges de la scène ne trom-
« pent plus l'analyse ni le vrai goût,
« alors il perd immédiatement mille pour
« cent. On ne croira qu'avec peine, con-
« tinuait-il, qu'au moment de la Révo-
« lution, Voltaire eût détrôné Corneille
« et Racine : on s'était endormi sur les
« beautés de ceux-ci, et c'est au Premier
« Consul qu'est dû le réveil. »

Et l'Empereur disait vrai. Il est sûr que c'est en nous ramenant à la civilisation, qu'il nous a ramenés au bon goût. C'est lui qui fit reparaître alors tous nos chefs-d'œuvre nationaux dramatiques et lyriques, jusqu'aux pièces même proscrites par la politique : ainsi on revit

Digitized by Google

Richard Cœur-de-Lion, qu'un tendre intérêt avait comme consacré aux Bourbons.

« Le pauvre Grétry m'en sollicitait « depuis long-temps, nous disait un jour » l'Empereur, et je hasardais en l'accor- « dant une épreuve redoutable; on me « prédisait de grands scandales. La re- « présentation eut lieu néanmoins sans « nul inconvénient; alors j'ordonnai de « la répéter huit jours, quinze jours de « suite, jusqu'à indigestion. Le charme « rompu, Richard a continué d'être joué « sans qu'on y songeât davantage, jus- « qu'au moment où les Bourbons à leur « tour l'ont proscrit, parce qu'un tendre « intérêt le consacrait désormais à ma « personne. »

Etrange vicissitude, qui s'est renouvelée encore, nous a-t-on dit, pour le drame du prince Edouard ou du Pré-

Digitized by Google

tendant en Ecosse. L'Empereur l'avait interdit à cause des Bourbons, et les Bourbons viennent de l'interdire à cause de l'Empereur.

Vendredi 26.

Ma visite à Plantation-House.—Insinuation.—Première méchanceté de sir H. Lowe.—Proclamations de Napoléon.—Sa politique en Egypte.—Aveu d'acte illégal.

J'ai été à Plantation-House faire ma visite. Lady Lowe m'a paru belle, aimable, un tant soit peu actrice. Sir Hudson Lowe l'a épousée peu de temps avant son départ d'Europe, et précisément, nous a-t-on dit, pour l'aider à faire les honneurs de la Colonie. J'ai compris que cette dame était veuve d'un des officiers de l'ancien régiment de sir Hudson Lowe, et sœur d'un colonel tué à Waterloo.

Digitized by Google

Le Gouverneur m'a témoigné une politesse et une bienveillance toutes particulières, qui m'ont frappé. Nous étions de connaissance depuis long-temps, sans que je m'en doutasse, m'a-t-il dit. Depuis long-temps l'*Atlas de M. Lesage*, continuait-il, avait charmé ses instans, sans qu'il pût imaginer certainement alors la circonstance qui lui ferait connaître son auteur. Il s'était procuré cet ouvrage en Sicile, où il l'avait fait venir de Naples en contrebande. Il ne tarissait par sur les louanges données à l'Atlas; il avait souvent lu la bataille d'Iéna avec le général Blucher, au quartier-général duquel il était commissaire de sa nation, dans la campagne de 1814; il avait toujours admiré les expressions libérales, l'esprit de modération et d'impartialité avec lesquels l'Angleterre, bien qu'ennemie, y était con-

Digitized by Google

stamment traitée; mais certains passages équivoques l'avaient grandement frappé dans le temps, remarquait-il; c'étaient des passages d'opposition ou de censure envers celui qui nous gouvernait. Il les expliquait par ma qualité et mes doctrines d'ancien émigré; et aujourd'hui cela lui semblait une singulière contradiction de me retrouver ici, auprès de cette personne.

Or nous venions d'apprendre que sir Hudson Lowe avait toujours été en Italie un chef de haute police, un agent actif d'espionnage et d'embauchage. Je n'ai pu me défendre, je l'avoue, de soupçonner, dans cette conversation, certaine insinuation. S'il en eût été ainsi, et l'Empereur n'en a pas douté, la chose était assez bien embarquée de sa part; et si je me fusse moins respecté, je pouvais lui faire beau jeu, et le laisser

Digitized by Google

aller fort loin ; mais je me suis contenté de répondre qu'il s'était tout-à-fait mépris sur l'application des passages équivoques, et qu'ils ne pouvaient s'adresser à Napoléon, puisqu'il me voyait auprès de lui.

J'ai trouvé chez moi au retour deux ouvrages français que sir H. Lowe m'avait envoyés dès le matin, avec un billet dans lequel il exprimait son espoir qu'ils seraient agréables à l'Empereur. Le croirait-on ! le premier des ouvrages était l'Ambassade de Varsovie, par l'abbé de Pradt..... *Première méchanceté de sir H. Lowe !* car c'était une nouveauté, il est vrai, mais un véritable libelle, uniquement dirigé contre Napoléon.

Quant au second, au premier instant je l'ai cru un trésor, j'ai pensé qu'il allait tout-à-fait nous tenir lieu des Moni-

Digitized by Google

teurs, et nous fournir tous les matériaux qui nous manquaient. C'était le Recueil des proclamations et de toutes les pièces officielles de Napoléon, comme *Général*, comme *Premier-Consul*, comme *Empereur* : mais il était du libelliste Goldsmith, fort incomplet; les plus beaux bulletins sont supprimés, etc. Toutefois, dans cet état d'imperfection, ce recueil demeure encore le plus beau monument qu'aucun homme ait jamais laissé sur la terre.

L'Empereur, après le dîner, s'est amusé à lire dans Goldsmith quelques unes de ses proclamations à l'armée d'Italie. Elles réagissaient sur lui-même; il s'y complaisait, il en était ému. « Et « ils ont osé dire que je ne savais pas « écrire! » s'est-il écrié.

Il est ensuite passé aux proclamations d'Egypte, et a beaucoup plaisanté sur

Digitized by Google

celle dans laquelle il se donnait comme inspiré et envoyé de Dieu. « C'était du « charlatanisme, convenait-il; mais du « plus haut. D'ailleurs, tout cela n'était « que pour être traduit en beaux vers « arabes, et par un de leurs scheiks les « plus habiles. Mes Français, disait-il, « ne faisaient qu'en rire, et leurs dispo- « sitions à cet égard étaient telles, en « Italie et en Egypte, que pour pouvoir « les ramener à entendre citer la reli- « gion, j'étais obligé d'en parler fort « légèrement moi-même, de placer les « juifs à côté des chrétiens, les rabbins « à côté des évêques. »

Du reste il était faux, comme on le disait dans Goldsmith, qu'il se fût jamais habillé en musulman; s'il était jamais entré dans une mosquée, cela avait toujours été, disait-il, comme vainqueur, jamais comme fidèle (je renvoie à cet

Digitized by Google

égard aux campagnes d'Egypte); il donnait trop à la gravité, avait trop de respect de lui-même pour avoir jamais laissé échapper aucun signe équivoque à ce sujet.

« Et après tout, ajoutait-il gaîment, ce « n'est pas qu'il eût été impossible que « les circonstances m'eussent amené à « embrasser l'islamisme; et, comme disait « cette bonne reine de France : *Vous « m'en direz tant!*..... Mais ce n'eût été « qu'à bonne enseigne; il m'eût fallu « pour cela au moins jusqu'à l'Euphrate. « Le changement de religion, inexcusa- « ble pour des intérêts privés, peut se « comprendre peut-être par l'immensité « de ses résultats politiques. Henri IV « avait bien dit : *Paris vaut bien une « messe.* Croit-on que l'empire d'Orient, « et peut-être la sujétion de toute l'Asie, « n'eussent pas valu un turban et des

Digitized by Google

« pantalons ; car c'est au vrai unique-
« ment à quoi cela se fût réduit. Les
« grands scheiks s'étaient étudiés à nous
« faire beau jeu, ils avaient aplani les
« grandes difficultés ; ils permettaient le
« vin, et nous faisaient grace de toute
« formalité corporelle ; nous ne per-
« dions donc que nos culottes et un
« chapeau. Je dis nous, car l'armée, dis-
« posée comme elle l'était, s'y fût prêtée
« indubitablement, et n'y eût vu que du
« rire et des plaisanteries. Cependant
« voyez les conséquences ! je prenais
« l'Europe à revers, la vieille civilisation
« européenne demeurait cernée, et qui
« eût songé alors à inquiéter le cours
« des destinées de notre France, ni ce-
« lui de la régénération du siècle !...

« Qui eût osé l'entreprendre ! Qui eût
« pu y parvenir ! etc. »

L'Empereur continuant de parcourir

Digitized by Google

Goldsmith, est tombé par hasard sur l'acte des consuls qui cassait le commandant de Mantoue, pour la reddition de sa place. « C'était un acte illégal, tyrannique, sans doute, a-t-il dit; mais ici « c'était un mal nécessaire, c'était la faute « des lois. Il était cent fois, mille fois « coupable, et pourtant il est douteux « que nous l'eussions fait condamner. « Son acquittement eût produit le plus « mauvais effet. Nous le frappâmes donc « avec l'arme de l'opinion; mais, je le « répète, c'est un acte tyrannique, un « de ces coups de boutoir indispensa- « blement nécessaires parfois, au milieu « des grandes nations, et dans les gran- « des circonstances. »

Digitized by Google

Samedi 27.

Première insulte, première barbarie de sir H. Lowe.—Traits caractéristiques.

Le Gouverneur sir Hudson Lowe est venu sur les deux heures. Il a fait demander à l'Empereur son agrément pour qu'on fît comparaître tous ses domestiques devant lui. *Première insulte de sir Hudson Lowe.*

Il voulait probablement vérifier s'ils avaient fait leurs déclarations avec pleine et libre volonté. M. de Montholon, chargé du service de la maison, a répondu, au nom de l'Empereur, à sir Hudson Lowe que Sa Majesté ne pouvait imaginer qu'on eût la prétention de mettre le doigt entre lui et son valet de chambre; que si on demandait sa permission il la refusait; que si les instructions portaient cette mesure, on avait

Digitized by Google

la force, on pouvait la remplir; que ce serait un outrage de plus, ajouté à ceux que le ministère anglais accumulait sur sa tête.

Je les ai joints à cet instant; il m'a été aisé de voir que les deux interlocuteurs étaient peu satisfaits l'un de l'autre. Après quelques momens de silence et de mécontentement apparent, le Gouverneur s'adressant à moi m'a dit qu'il semblait qu'autour de l'Empereur on ne cherchât qu'à créer des désagrémens et des embarras. Il m'a mis au courant; je lui ai fait observer qu'il était assez simple que l'Empereur ayant une maison, qu'il n'avait pas demandée, il n'y voulût pas de son gré aucune interférence étrangère. Que si lui Gouverneur avait quelques doutes à éclaircir relativement aux domestiques, il avait deux systèmes à suivre : des voies indi-

Digitized by Google

rectes, inaperçues, qui ne blessent point, ou bien la force et l'autorité; qu'il possédait celles-ci, et que rien ne pouvait le gêner à cet égard : mais que la route qu'il prenait était fort éloignée de nos mœurs. Que l'Empereur, du reste, voulait se montrer l'homme le plus facile et le plus tranquille du monde, dans sa situation nouvelle; qu'il se retirait en lui-même, ne voulant, ne demandant rien; sentant, dévorant tout; que la fortune avait pu lui arracher la puissance; mais que rien ne pouvait le dépouiller du respect de lui-même; que la connaissance, la délicatesse de sa dignité étaient les seules choses qui lui restassent, dont il pût se dire le maître.

Toutefois les domestiques vinrent : M. de Montholon et moi nous nous mîmes à l'écart, pour ne pas sanctionner

Digitized by Google

une telle mesure par notre présence. Le Gouverneur leur parla et vint nous joindre ensuite, nous disant : « Je suis « content à présent, je puis mander à « mon Gouvernement que tous ont si- « gné de plein gré et de leur bonne vo- « lonté. »

Il lui restait pourtant de l'humeur sans doute; car il se mit, assez hors de propos, à nous vanter la beauté du site, nous disant qu'après tout nous n'étions pas si mal. Et comme nous lui disions que dans ce climat brûlant nous restions sans ombrage, sans un seul arbre. *On en plantera*, nous dit-il. Quel mot atroce! *Première barbarie de sir Hudson Lowe!* et il nous a quittés.

Vers les cinq heures, l'Empereur est monté en voiture pour faire un tour de promenade. En sortant de chez lui, il nous a dit : « *Messieurs, un homme de*

Digitized by Google

« *moins, et j'étais le maître du monde!* « Cet homme, le devinez-vous? » Nous écoutions..... « Eh bien! c'est l'abbé « de Pradt, a-t-il dit, l'aumônier du « Dieu Mars. » Nous nous sommes mis à rire.

« Je n'en impose pas, a-t-il continué, « c'est ainsi qu'il commence dans son « Ambassade de Varsovie, vous pouvez « le lire. C'est un bien méchant ouvrage « contre moi; un vrai libelle, dans le- » quel il m'accable de torts, d'injures, « de calomnies. Mais soit que j'aie été « bien disposé, soit qu'il n'y ait, comme « on dit, que la vérité qui blesse, il n'a « fait que me faire rire, il m'a vraiment « amusé. »

Au retour de la promenade l'Empereur est rentré chez lui et a travaillé avec l'un de ces Messieurs.

Deux de nous avaient parfois des dif-

Digitized by Google

férends. On ne le trouve ici que parce que j'y rencontre des traits caractéristiques de l'ame et du cœur de celui à qui nous nous étions consacrés; et puis d'ailleurs les papiers du temps et le retour de l'un d'eux en Europe, à cause de cette circonstance, l'ont assez fait connaître.

Me rendant au salon pour y attendre le dîner, j'y ai trouvé l'Empereur qui s'exprimait avec la dernière chaleur sur ce sujet, qui le contrariait à l'excès; cela a été fort long, très vif, fort touchant.

. . . . . .

« Vous m'avez suivi pour m'être agréa-
« bles, dites-vous? *Soyez frères!* autre-
« ment vous ne m'êtes qu'importuns!.....
« Vous voulez me rendre heureux? *Soyez*
« *frères!* autrement vous ne m'êtes qu'un
« supplice!

« Vous parlez de vous battre, et cela

Digitized by Google

« sous mes yeux! ne suis-je donc plus « tout l'objet de vos soins; et l'œil de « l'étranger n'est-il pas arrêté sur nous!.... « Je veux qu'ici chacun soit animé de mon « esprit..... Je veux que chacun soit heu- « reux autour de moi; que chacun sur- « tout y partage le peu de jouissances « qui nous sont laissées. Il n'est pas « jusqu'au petit Emmanuel que voilà « que je ne prétende en avoir sa part « complète..... »

Le dîner seul a terminé la mercuriale, l'Empereur y a été silencieux. Au dessert il s'est fait apporter Voltaire, et a entamé la lecture de quelques-unes de ses pièces, qu'il a interrompue bientôt après. Nous nous en dégoûtons chaque jour davantage.

L'Empereur s'est retiré de très bonne heure, et bientôt après m'a fait appeler dans sa chambre à coucher, où je suis

Digitized by Google

demeuré assez tard. . . . . .

Dimanche 28.

Abbé de Pradt.—Son ambassade à Varsovie. —Guerre de Russie.—Son origine.

L'Empereur est revenu sur M. l'abbé de Prâdt et sur son ouvrage; il le réduisait à la première et à la dernière page. « Dans la première, disait-il, il se « donne pour le seul homme qui ait ar- « rêté Napoléon dans sa course; dans « la dernière, il laisse voir que l'Empe- « reur, à son passage, au retour de « Moscow, le chassa de son ambassade, « ce qui est vrai; et c'est ce que son « amour-propre cherche à défigurer ou « à venger : voilà tout l'ouvrage.

« Mais l'abbé, continuait-il, n'avait « rempli à Varsovie aucun des buts qu'on « se proposait; il avait, au contraire, fait « beaucoup de mal. Les bruits contre lui

« étaient accourus en foule de toutes « parts au devant de moi. Les auditeurs « de son ambassade, ces jeunes gens « même avaient été choqués de sa te- « nue, et furent jusqu'à l'accuser d'in- « telligence avec l'ennemi, ce que je fus « loin de croire. Mais il eut en effet avec « moi une longue conversation qu'il dé- « nature, comme de raison; et c'est pen- « dant même qu'il débitait complaisam- « ment un long verbiage d'esprit, que « je jugeais être autant d'inepties et d'im- « pertinences, que je griffonnai sur le « coin de la cheminée, sous les propres « yeux de M. de Pradt, et tout en l'é- « coutant, l'ordre de le retirer de son « ambassade et de l'envoyer au plus tôt « en France *. Circonstance qui fit beau-

* Voyez lettres du Cap.

Digitized by Google

« coup rire alors, et que l'abbé semble « tenir extrêmement à dissimuler. »

Du reste, je ne puis me refuser de transcrire ici ce qu'il dit, dans cet ouvrage, de la Cour de l'Empereur Napoléon à Dresde, parce que ces paroles font image, et donnent une juste idée de la nature des choses et des personnes en ce moment-là.

« O vous, y est-il dit, qui voulez vous « faire une juste idée de la prépotence « qu'a exercée en Europe l'Empereur « Napoléon ! qui désirez mesurer les de- « grés de frayeur au fond de laquelle « étaient tombés presque tous les Sou- « verains ! transportez-vous en esprit à « Dresde, et venez-y contempler ce « Prince superbe, au plus haut période « de sa gloire, si voisin de sa dégrada- « tion !

« L'Empereur occupait les grands ap-

Digitized by Google

« partemens du château ; il y avait mené « une partie nombreuse de sa maison, « il y tenait table, et à l'exception du « premier dimanche, où le roi de Saxe « donna un gala, ce fut toujours chez « Napoléon que les Souverains et une » partie de leurs familles se réunirent, « d'après les invitations adressées par le « Grand-Maréchal de son palais. Quel- « ques particuliers y étaient admis. J'ai « joui de cet honneur, le jour de ma no- « mination à l'ambassade de Varsovie.

« Les levers de l'Empereur se tenaient, « comme aux Tuileries, à neuf heures. « C'est là qu'il fallait voir en quel nom- « bre, avec quelle soumission craintive, « une foule de princes, confondus avec « les courtisans, souvent à peine aperçus « par eux, attendaient le moment de « comparaître devant le nouvel arbitre « de leurs destinées. »

Digitized by Google

Ce morceau et quelques autres d'une aussi grande vérité et d'une aussi belle diction sont étouffés sous une foule de détails pleins de dégoûtement et de malice. Ce sont des faits dénaturés, dit l'Empereur, des conversations mutilées ; et, s'arrêtant sur les détails de l'Impératrice d'Autriche, comblée d'adulations, et sur ceux de l'Empereur Alexandre, dont l'auteur vante les vertus aimables, les qualités brillantes, au détriment et en opposition de lui, Napoléon, il a conclu : « Certes ce n'est « pas là un évêque français, c'est un « mage de l'Orient, adorateur du soleil « qui s'élève. » Et ici je vais supprimer encore, et par un sentiment de justice puisé dans ses derniers écrits, plusieurs autres articles et beaucoup de détails.

Toutefois à ses efforts pour prouver que nous avons été les injustes agres-

Digitized by Google

cours dans la querelle de Russie, je vais opposer ce qui suit :

L'Empereur, parlant de cette guerre, disait : « Il n'est point de petits événemens pour les nations et les souverains; ce sont eux qui gouvernent leurs destinées. Depuis quelque temps, il s'était élevé de la mésintelligence entre la France et la Russie.

« La France reprochait à la Russie la violation du système continental.

« La Russie exigeait une indemnité pour le duc d'Oldembourg, et élevait d'autres prétentions.

« Des rassemblemens russes s'approchaient du duché de Varsovie; une armée française se formait au nord de l'Allemagne. Cependant on était encore loin d'être décidé à la guerre, lorsque tout à coup une nouvelle armée russe se met en marche vers le

Digitized by Google

« duché, et une note insolente est pré-
« sentée à Paris comme *ultimatum* par
« l'ambassadeur russe, qui, au défaut de
« son acceptation, menace de quitter
« Paris sous huit jours.

« Je crus alors la guerre déclarée. De-
« puis long-temps je n'étais plus accou-
« tumé à un pareil ton. Je n'étais pas
« dans l'habitude de me laisser prévenir;
« je pouvais marcher à la Russie à la tête
« du reste de l'Europe; l'entreprise était
« populaire, la cause était européenne;
« c'était le dernier effort qui restait à faire
« à la France; ses destinées, celles du
« nouveau système européen, étaient au
« bout de la lutte. La Russie était la der-
« nière ressource de l'Angleterre; la paix
« du globe était en Russie, et le succès
« ne devait point être douteux. Je partis;
« toutefois, arrivé à la frontière, moi à
« qui la Russie avait déclaré la guerre

Digitized by Google

« en retirant son ambassadeur, je crus « devoir envoyer le mien (Lauriston) à « l'Empereur Alexandre, à Wilna; il fut « refusé et la guerre commença.

« Cependant, qui le croirait! Alexan- « dre et moi nous étions tous les deux, « continuait l'Empereur, dans l'attitude « de deux bravaches, qui, sans avoir en « vie de se battre, cherchent à s'effrayer « mutuellement. Volontiers, je n'eusse « pas fait la guerre; j'étais entouré, en- « combré de circonstances inopportu- « nes, et tout ce que j'ai appris depuis « m'assure qu'Alexandre en avait bien « moins envie encore.

« M. de Romanzof, qui avait conservé « des relations à Paris, et qui plus tard, « au moment des échecs éprouvés par les « Russes, fut fort maltraité par Alexan- « dre pour la résolution qu'il lui avait « fait prendre, l'avait assuré que le mo-

Digitized by Google

« ment était venu où Napoléon, embar-
« rassé, ferait des sacrifices pour éviter
« la guerre; que l'occasion était favora-
« ble, qu'il fallait la saisir; qu'il ne s'a-
« gissait que de se montrer et de parler
« ferme; qu'on aurait les indemnités du
« duc d'Oldembourg; qu'on acquerrait
« Dantzik, et que la Russie se créerait
« une immense considération en Eu-
« rope.

« Telle était la clé du mouvement des
« troupes russes, et de la note insolente
« du prince Kourakin, qui, sans doute,
« n'était pas dans le secret, et qui avait
« eu le tort, par son peu d'esprit, d'exé-
« cuter ses instructions trop à la lettre.
« La même présomption, le même sys-
« tème amena encore le refus de rece-
« voir Lauriston à Wilna; et voici, disait
« Napoléon, les vices et le malheur de
« ma diplomatie nouvelle; elle demeu-

Digitized by Google

« rait isolée, sans affinité, sans contact
« au milieu des objets qu'il s'agissait de
« manier. Si j'avais eu un ministre des
« relations extérieures de la vieille aris-
« tocratie, un homme supérieur, il eût
« pu, il eût dû dans la conversation
« deviner cette nuance, et nous n'eus-
« sions pas eu la guerre. Talleyrand en
« eût été capable peut-être, mais ce fut
« au-dessus de la nouvelle école. Pour
« moi, je ne pouvais pourtant deviner
« tout seul; la dignité m'interdisait les
« éclaircissemens personnels; je ne pou-
« vais juger que sur les pièces, et j'avais
« beau les tourner, les retourner, arrivé
« à un certain point, elles demeuraient
« muettes, et ne pouvaient répondre à
« toutes mes attaques.

« A peine eus-je ouvert la campagne,
« que le masque tomba; les vrais senti-
« mens de l'ennemi durent se montrer.

Digitized by Google

« Au bout de trois ou quatre jours, « frappé de nos premiers succès, Alexandre me dépêcha quelqu'un pour me « dire que si je voulais évacuer le territoire envahi, revenir au Niémen, il « allait traiter. Mais à mon tour je pris « cela pour une ruse; j'étais enflé du « succès, j'avais pris l'armée russe en « flagrant délit; tout était culbuté et en « désordre; j'avais coupé Bagration; je « devais espérer de le détruire; je crus « donc qu'on ne voulait que gagner du « temps pour le sauver et se rallier. Nul « doute que si j'avais été convaincu de « la bonne foi d'Alexandre, je n'eusse « accédé à sa demande. Je serais revenu « au Niémen, il n'eût pas passé la Dwina; « Wilna eût été neutralisé; nous nous y « serions rendus, chacun avec deux ou « trois bataillons de notre garde; nous « aurions traité en personne. Que de

Digitized by Google

« combinaisons j'eusse introduites !... « Il n'eût eu qu'à choisir !... Nous nous « serions séparés bons amis...

« Et malgré les événemens qui ont « suivi et le laissent triomphant, est-il « bien prouvé que ce parti eût été moins « avantageux pour lui que ce qui est ar- « rivé depuis ? Il est venu à Paris, il est « vrai, mais avec toute l'Europe. Il a « acquis la Pologne ; mais quelles seront « les suites de l'ébranlement donné à « tout le système européen, de l'agita- « tion donnée à tous les peuples, de l'ac- « croissement de l'influence européenne « sur le reste de la Russie, par l'agglo- « mération des acquisitions nouvelles, « par les courses lointaines des soldats « russes, par l'influence des hommes et « des lumières hétérogènes qui viennent « s'y réfugier de toutes parts ! etc., etc.

« Les souverains russes se contente-

Digitized by Google

« ront-ils de consolider ce qu'ils ont ac-
« quis? Mais si l'ambition les saisit au
« contraire, à quelle entreprise, à quelle
« extravagance ne peuvent-ils pas se li-
« vrer! et pourtant ils ont perdu Moscow,
« ses richesses, ses ressources, celles
« d'un grand nombre d'autres villes! Ce
« sont autant de plaies qui saigneront
« plus de cinquante ans. Et pourtant
« que n'aurions-nous pas pu fixer à
« Wilna pour le bien-être de tous, pour
« celui des peuples aussi bien que pour
« celui des rois!!!... »

Dans un autre moment, l'Empereur disait : « J'ai pu partager l'empire turc
« avec la Russie; il en a été plus d'une
« fois question entre nous. Constanti-
« nople l'a toujours sauvé. Cette capi-
« tale était le grand embarras, la vraie
« pierre d'achoppement. La Russie le
« voulait; je ne devais pas l'accorder :

Digitized by Google

« c'est une clé trop précieuse ; elle vaut « à elle seule un Empire : celui qui la « possédera peut gouverner le monde. »

Et comme l'Empereur se résumant en est revenu à dire : « Qu'a donc gagné « Alexandre qu'il n'eût obtenu à Wilna à « bien meilleur compte? » Il est échappé à quelqu'un de dire : « Sire, d'avoir vaincu « et d'être demeuré triomphant. — Ce « pourra être la pensée du vulgaire, s'est « écrié l'Empereur ; ce ne saurait être « celle d'un roi. Un roi, s'il gouverne « par lui-même, ou ses conseils, s'il en « est incapable, ne doit point, dans une « aussi grande entreprise, avoir pour « but la victoire, mais bien ses résultats. « Et puis ne s'arrêterait-on même qu'à « cette considération vulgaire, je main- « tiens que le but encore serait manqué, « car ici la palme des suffrages doit de- « meurer au vaincu.

Digitized by Google

« Qui pourrait mettre en parallèle mes « succès d'Allemagne avec ceux des al- « liés en France ? Les gens éclairés, ré- « fléchis, l'histoire, ne le feront point.

« Les alliés sont venus traînant toute « l'Europe contre presque rien du tout. « Ils présentaient six cent mille hommes « en ligne, ils avaient une réserve égale. « S'ils étaient battus, ils ne couraient au- « cun risque; ils se repliaient. Moi, au « contraire, en Allemagne, à cinq cents « lieues au loin, j'étais à peine à force « égale; je demeurais entouré de puis- « sances et de peuples retenus seulement « par la crainte; à chaque instant, au « premier échec, ils pouvaient se décla- « rer. Je triomphais au milieu des périls « toujours renaissans; il me fallait sans « cesse autant d'adresse que de force. « Qu'il me fallut un étrange caractère « dans toutes ces entreprises, un étrange

Digitized by Google

« coup-d'œil, une étrange confiance dans « mes combinaisons, désapprouvées par « tous ceux peut-être qui m'environ- « naient!

« Quels actes les alliés opposeront-ils « à de tels actes? Si je n'eusse vaincu à « Austerlitz, j'allais avoir toute la Prusse « sur les bras. Si je n'eusse triomphé à « Iéna, l'Autriche et l'Espagne se décla- « raient sur mes derrières. Si je n'eusse « battu à Wagram, qui ne fut pas une « victoire aussi décisive, j'avais à crain- « dre que la Russie ne m'abandonnât, « que la Prusse ne se soulevât, et les « Anglais étaient déjà devant Anvers.

« Toutefois quelles ont été mes con- « ditions après la victoire?

« A Austerlitz, j'ai laissé la liberté à « Alexandre, que je pouvais faire mon « prisonnier *.

* Depuis mon retour en Europe, on

Digitized by Google

« Après Iéna, j'ai laissé le trône à la « maison de Prusse, que j'en avais « abattue.

« Après Wagram, j'ai négligé de mor- « celer la monarchie autrichienne.

« Attribuera-t-on tout cela à de la « simple magnanimité? Les gens forts et « profonds auraient le droit de m'en « blâmer. Aussi, sans repousser ce sen- « timent, qui ne m'est pas étranger, as- « pirais-je à de plus hautes pensées en-

---

m'a assuré qu'il existait deux billets au crayon, de l'Empereur Alexandre, sollicitant anxieusement qu'on le laissât passer. Si cela était vrai, quelle vicissitude de fortune! Le vainqueur magnanime aurait péri dans les fers, au loin de l'Europe, privé de sa famille; et précisément au nom du vaincu qu'il avait si généreusement écouté!!!

Digitized by Google

« core. Je voulais préparer la fusion des « grands intérêts européens, ainsi que « j'avais opéré celle des partis au milieu « de nous. J'ambitionnais d'arbitrer un « jour la grande cause des peuples et des « rois; il me fallait donc me créer des « titres auprès des rois, me rendre po- « pulaire au milieu d'eux. Il est vrai que « ce ne pouvait être sans perdre auprès « des peuples, je le sentais bien; mais « j'étais tout puissant et peu timide; je « m'inquiétais peu des murmures passa- « gers des peuples, bien sûr que le ré- « sultat devait me les ramener infailli- « blement.

« Cependant, continuait l'Empereur, « je fis une grande faute après Wagram, « celle de ne pas abattre l'Autriche da- « vantage. Elle demeurait trop forte « pour notre sûreté : c'est elle qui nous « a perdus. Le lendemain de la bataille,

Digitized by Google

« j'aurais dû faire connaître, par une « proclamation, que je ne traiterais avec « l'Autriche que sous la séparation « préalable des trois couronnes d'Au- « triche, de Hongrie et de Bohême. Et, « le croira-t-on ! un prince de la maison « d'Autriche m'a fait insinuer plusieurs « fois de lui en faire passer une, ou « même de le mettre sur le trône de sa « maison, alléguant que ce ne serait « qu'alors que cette puissance marche- « rait de bonne foi avec moi. Il offrait « de me donner en espèce d'otage....., « en outre de toutes les garanties ima- « ginables. »

L'Empereur disait s'en être même occupé. Il avait balancé quelque temps avant son mariage avec Marie-Louise ; mais depuis, continuait-il, il en eût été incapable. Il se sentait des sentimens trop bourgeois sur l'article des alliances,

Digitized by Google

disait-il : « L'Autriche était devenue ma « famille ; et pourtant ce mariage m'a « perdu. Si je ne m'étais pas cru tran- « quille et même appuyé sur ce point, « j'aurais retardé de trois ans la résur- « rection de la Pologne, j'aurais attendu « que l'Espagne fût soumise et pacifiée. « J'ai posé le pied sur un abîme recou- « vert de fleurs? etc., etc.... »

Lundi 29.

L'Empereur souffrant. — Premier jour de complète réclusion. — Ambassadeurs Persan et Turc. — Anecdotes.

Sur les cinq heures, le Grand-Maréchal m'a fait une petite visite dans ma chambre, il n'avait pu voir l'Empereur, qui était resté enfermé toute la journée, étant souffrant et n'ayant voulu voir personne. Sur la fin du jour, je suis allé me promener dans les allées que l'Empe-

Digitized by Google

reur parcourt d'ordinaire vers ce temps; j'étais triste de m'y trouver seul. Nous avons dîné sans lui.

Sur les neuf heures, au moment où je calculais que la journée se serait écoulée sans que je le visse, il m'a fait demander; je lui ai témoigné de l'inquiétude. Il m'a dit qu'il était bien, « qu'il ne « souffrait pas, qu'il lui avait pris fan- « taisie de demeurer seul; qu'il avait lu « toute la journée, et qu'elle lui avait « paru courte et d'un calme parfait. »

Cependant il avait l'air triste, ennuyé. Dans son désœuvrement il a pris mon Atlas, qui s'est ouvert à la mappe-monde; il s'est arrêté sur la Perse. « Je l'avais « bien judicieusement ajustée, a-t-il dit; « quel heureux point d'appui pour mon « levier, soit que je voulusse inquiéter « la Russie ou déborder sur les Indes. « J'avais commencé des rapports avec ce

Digitized by Google

« pays, et j'espérais les amener jusqu'à « l'intimité, aussi bien qu'avec la Turquie. Il était à croire que ces animaux « eussent assez compris leurs intérêts « pour cela; mais il m'ont échappé l'un « et l'autre au moment décisif: l'or des « Anglais a été plus fort que mes combinaisons! Quelques ministres infidèles « auront, pour quelques guinées, livré « l'existence de leur pays; résultat ordinaire sous des monarques de sérail ou « des rois fainéans. »

De là l'Empereur, laissant la haute politique, est passé à des anecdotes de sérail, puis aux Persans de Montesquieu et à ses lettres, qu'il disait pleines d'esprit, d'observations fines, et surtout la satire sanglante du temps. Il s'est ensuite arrêté sur les ambassadeurs turc et persan qui ont demeuré à Paris sous son règne; il me demandait quelle impres-

Digitized by Google

sion ils avaient produite dans la capitale; s'ils y faisaient des visites, s'ils recevaient du monde, etc., etc.

Je répondais qu'un moment ils avaient occupé la capitale, et fort long-temps fait le spectacle de la Cour, le Persan surtout. A son arrivée, il recevait volontiers, et comme il distribuait facilement des essences et allait même jusqu'aux schalls, il y eut fureur parmi les femmes, mais le grand nombre le força bientôt de borner sa libéralité, et dès-lors, et le moment de la vogue passé, il ne fut plus question de lui. J'ajoutais à l'Empereur qu'à la Cour, et quand Sa Majesté n'y était pas, nous nous étions permis parfois, très inconsidérément sans doute, quelques espiégleries à leur égard. Un jour entre autres, à un concert de l'Impératrice Joséphine, *Asker-kan*, avec sa longue barbe peinte, s'en-

Digitized by Google

nuyant sans doute de cette musique, s'endormit debout adossé à la muraille, ses pieds un tant soit peu en avant, appuyés à un fauteuil que retenait le coin de la cheminée; on trouva gai de le lui soutirer doucement, de sorte qu'il manqua glisser tout de son long, et ne se retint qu'en faisant un bruit effroyable. C'était celui des deux qui entendait le mieux la plaisanterie; cependant cette fois il se fâcha violemment; et comme nous ne nous comprenions que des yeux et du geste, la scène était des plus plaisantes. Le soir l'Impératrice, qui se fit expliquer la cause du bruit qu'elle avait entendu, en rit beaucoup, et gronda bien davantage. « C'était très mal assurément, « remarquait l'Empereur; mais aussi que « diable venait-il faire là? — Sire, il ve- « nait faire sa cour, ainsi que son cama- « rade le Turc; ils espéraient que Votre

Digitized by Google

« Majesté le saurait, bien qu'elle fût
« peut-être alors à cinq cents lieues. »
J'ajoutais que nous leur avions vu faire des actes de courtisanerie bien plus forts encore, quoiqu'il ne s'en fût peut-être pas aperçu davantage. « Nous les « avons vus, lui disais-je, après les gran- « des audiences diplomatiques du diman- « che, suivre Votre Majesté à la messe, « et partager les travées de la chapelle « avec des Cardinaux de la sainte église « romaine. — Quelle monstruosité pour « eux! s'écriait l'Empereur. Quel ren- « versement de tous leurs principes et « de toutes leurs coutumes! Que de « choses extraordinaires j'ai fait faire! « et pourtant rien de tout cela n'était « commandé, pas même aperçu! »

La conversation continuant sur les deux Orientaux, je racontais qu'on m'avait dit que l'archi-chancelier Cam-

Digitized by Google

bacérès leur avait un jour donné un grand dîner à tous deux ensemble.

Quoique des mêmes contrées et de la même religion, ils montraient pourtant deux nuances fort différentes ; le Turc, disciple d'Omar, était le janséniste ; le Persan, sectateur d'Aly, était le jésuite. On disait plaisamment qu'à ce repas ils s'observaient l'un et l'autre à l'égard du vin, comme deux évêques auraient pu le faire pour le gras du vendredi.

Le Turc, atrabilaire et ignorant, fut déclaré n'être qu'une grosse bête. Le Persan, littérateur et fort causant, passa pour avoir beaucoup d'esprit. On observa qu'il prenait tous ses mets à pleines mains, n'employant que ses doigts pour manger, et il s'en serait peu fallu qu'il n'eût servi ses voisins de la sorte. Un de nos usages le frappa, c'était de nous voir manger du pain avec tous nos

Digitized by Google

mets : il ne concevait pas que nous nous crussions obligés, disait-il, de manger constamment de la même chose avec toutes choses.

Je dois avoir déjà dit que rien n'amuse et ne distrait plus complétement l'Empereur, que le récit des mœurs et des histoires de nos salons.

L'émigration, le faubourg Saint-Germain, étaient des sujets sur lesquels il revenait avec moi le plus volontiers, dès que nous étions ensemble; et il expliquait cela, me disant une fois : « J'é-« tais au fait des miens; mais j'ai tou-« jours ignoré ceux-là. » C'était d'ailleurs en lui, ajoutait-il, le penchant naturel de savoir ce qui se passait chez le voisin, le commérage des petites villes. « Ce n'est pas, continuait-il, qu'on ne « m'en parlât beaucoup au temps de ma « puissance; mais si l'on m'en disait du

Digitized by Google

« bien, je me tenais aussitôt en garde,
« je craignais les insinuations, et si l'on
« m'en parlait mal, je me défiais de la
« délation; et j'avais à me défendre du
« mépris. Ici, mon cher, aucun de ces
« inconvéniens; vous et moi nous som-
« mes déjà de l'autre monde, nous cau-
« sons aux Champs Elysées : vous êtes
« sans intérêts, et moi sans défiance. »

J'étais donc heureux quand l'occasion de raconter se présentait, et je la saisissais avec empressement. Du reste, l'Empereur me devinait à cet égard, et m'en tenait compte; car à la fin d'une de mes histoires, me pinçant l'oreille, il me dit d'un son de voix qui me ravissait : « J'ai
« trouvé dans votre atlas qu'un Roi du
« Nord ayant été muré dans un cachot,
« un soldat avait demandé et obtenu de
« s'y enfermer avec lui pour le désen-
« nuyer, soit en le faisant parler, soit en

Digitized by Google

« lui racontant : mon cher, vous voilà ce « soldat. » Je lui racontai donc en ce moment la mystification qu'on avait placée sur le compte de M. de Marbois ; elle était neuve pour l'Empereur.

Un jour Asker-kan, disait-on, qui était malade, et ennuyé de sa médecine persane, ordonna qu'on fût chercher M. *Bourdois*, un des fameux médecins de Paris ; on se trompa, et l'on fut chez M. de *Marbois*, ex-ministre du trésor, et alors président de la Cour des comptes. « Son Excellence l'ambassadeur de « Perse, lui dit-on, est fort malade et « désire avoir une entrevue avec vous. » M. de Marbois ne voit pas d'abord quels rapports il peut avoir avec l'ambassadeur de Perse. Toutefois c'était l'envoyé d'un grand prince, et il n'est rien dont la vanité ne s'accommode. Il s'y rend avec pompe, et il faut convenir

Digitized by Google

que son costume n'était guère propre à détromper Asker-kan, qui dès qu'il l'aperçoit lui tire la langue, lui tend le bras et lui présente le pouls. Ces gestes étonnent M. de Marbois; mais ce pouvait être un usage de l'Orient. Il accepte la main et la lui serre, quand quatre estafiers entrent avec solennité, et vont placer sous le nez de monsieur l'ex-ministre un vase des moins équivoques, pour sa meilleure information sur l'état du malade. A cette vue significative, le grave M. de Marbois se fâche tout rouge, et veut savoir ce qu'on a prétendu. Tout s'explique, c'est M. Bourdois qu'on a voulu avoir, la seule consonnance des noms a fait toute l'erreur; mais voilà pourtant M. de Marbois la risée de toute la capitale, et de long-temps il ne pourra se présenter nulle part, sans réveiller

Digitized by Google

aussitôt en tous lieux une bruyante gaîté.

« Les salons de Paris sont terribles « avec leurs quolibets, remarquait alors « l'Empereur; et cela parce qu'il faut « convenir que la plupart sont pleins de « sel et d'esprit. Avec eux on est tou- « jours battu en brèche, et il est bien « rare qu'on n'y succombe pas. — Il est « sûr, disais-je, que nous ne respections « rien, que nous nous attaquions même « aux dieux. Rien ne nous était sacré et « V. M. suppose bien qu'elle-même et « l'Impératrice n'étaient pas épargnées. « — Ah! je le crois bien, répondait l'Em- « pereur; mais n'importe, racontez tou- « jours. — Eh bien, Sire, on disait qu'un « jour V. M., fort mécontente à la lec- « ture d'une dépêche de Vienne, avait « dit à l'Impératrice, dans sa colère et « sa mauvaise humeur : *Votre père est*

Digitized by Google

« *une ganache.* Marie-Louise, qui igno-
« rait beaucoup de termes français, s'a-
« dressant au premier courtisan qui lui
« tomba sous la main : — L'Empereur
« me dit que mon père est une ganache;
« que veut dire cela? A cette interpella-
« tion inattendue, le courtisan, dans son
« embarras, balbutia que cela voulait
« dire un homme sage, de poids, de
« bon conseil. A quelques jours de là, et
« la mémoire encore toute fraîche de sa
« nouvelle acquisition, l'Impératrice
« présidant le Conseil d'Etat, et voyant
« la discussion plus animée qu'elle ne
« voulait, interpella, pour y mettre fin,
« Cambacérès, qui, à ses côtés, bayait
« tant soit peu aux corneilles. — C'est à
« vous à nous mettre d'accord dans cette
« occasion importante, lui dit-elle; vous
« serez notre oracle, car je vous tiens
« pour la première, la meilleure *gana-*

Digitized by Google

« *che* de l'Empire. » A ces paroles de mon récit, l'Empereur riait à s'en tenir les côtés. « Ah quel dommage, disait-il, « que cela ne soit véritable! Voyez-vous « bien l'ensemble du tableau : l'empe- « sure compromise de Cambacérès, l'hi- « larité de tout le Conseil, et l'embarras « de la pauvre Marie-Louise, épouvan- « tée de tout son succès*. »

---

* En relisant pour la nouvelle impression, on m'a suggéré de supprimer ces deux dernières mauvaises plaisanteries, comme devant être peu agréables à ceux qu'elles concernent. Certes, si une pareille idée m'eût été présentée avant leur impression première, et qu'il me fût resté les moindres doutes, je me serais empressé de les mettre de côté; mais les supprimer aujourd'hui qu'elles ont déjà été publiées, ce serait leur recon-

Digitized by Google

La conversation avait duré long-temps ainsi, et peut-être y avait-il déjà plus de deux heures que j'étais avec l'Empereur; je m'étais évertué à babiller tant

---

naître précisément une importance qu'elles n'ont point, et ce serait tout à la fois une véritable injure et à ceux qu'elles ne sauraient blesser, et à la masse des lecteurs qu'on semblerait croire hors d'état de les apprécier à leur juste valeur. Le temps n'est plus en France, où l'on perdait les personnes les plus distinguées par de simples plaisanteries; une telle frivolité a disparu d'au milieu de nous; on peut bien rire encore de contes faits à plaisir, quand ils sont gais; mais ils ne sauraient altérer aucunement ni le caractère honorable, ni le souvenir des grands services, ni la considération méritée de ceux qui

Digitized by Google

et plus pour le distraire, et j'avais réussi. L'Empereur s'était ranimé; il avait ri: quand il me renvoya il était beaucoup mieux, et moi je partais heureux.

Mardi 30.

Deuxième jour de réclusion.—L'Empereur reçoit le Gouverneur dans sa chambre.—Conversation caractéristique.

Je devais aller dîner avec mon fils à Briars, chez notre hôte, à notre an-

---

en sont l'objet; et c'est ce que j'éprouvais en les répétant sans malice à quelqu'un qui lui-même ne pensait pas qu'il pût en être autrement.

Du reste, il doit être bien entendu que ma présente observation doit s'appliquer à toutes les circonstances de même nature qui pourraient se trouver dans ce recueil.

Digitized by Google

cienne demeure. Sur les trois heures et demie, je suis allé prendre les ordres de l'Empereur ; il était comme hier, et n'avait pas le projet de sortir davantage.

Un instant avant d'arriver à Hut's gate, chez Mme Bertrand, j'ai rencontré le Gouverneur qui allait à Longwood. Il m'a demandé comment se portait l'Empereur. Je lui ai dit que j'en étais inquiet ; qu'il n'avait reçu aucun de nous hier ; qu'il m'avait dit ce matin être bien ; mais qu'à son visage j'eusse préféré qu'il m'eût dit être incommodé.

Vers les huit heures et demie, nous nous sommes mis en route pour revenir à Longwood ; il faisait très obscur. Le temps s'est mis à une pluie battante, aussi vive, aussi mordante que la grêle ; nous avons fait la course la plus désagréable, la plus pénible, la plus dangereuse ; à chaque instant à la veille de

Digitized by Google

nous précipiter dans les abîmes, parce que nous galopions au hasard sans rien voir. Nous sommes arrivés transpercés.

L'Empereur avait donné l'ordre de m'introduire chez lui à mon retour. Il était bien; mais il n'était pas sorti plus que la veille, et n'avait pas reçu davantage. Il m'attendait, a-t-il dit, et avait beaucoup de choses à me raconter.

Ayant appris que le Gouverneur était venu, il l'avait admis dans sa chambre, bien que n'étant pas habillé, et se trouvant obligé de garder son canapé. Il avait parcouru, vis-à-vis de lui, dans le calme le plus parfait, disait-il, tous les points qui pouvaient se présenter naturellement à l'esprit. Il a parlé de protester contre le traité du deux août, où les monarques alliés le déclarent proscrit et prisonnier. Il demandait quel était le droit de ces souverains de disposer de

Digitized by Google

lui sans sa participation, lui qui était leur égal, et avait été parfois leur maître.

S'il avait voulu se retirer en Russie, disait-il, Alexandre, qui s'était dit son ami, qui n'avait eu avec lui que des querelles politiques, s'il ne l'eût pas maintenu roi, l'eût du moins traité comme tel. Le Gouverneur n'en disconvenait pas.

S'il eût voulu, continuait-il, se réfugier en Autriche, l'Empereur François, sous peine de flétrissure et d'immoralité, ne pouvait lui interdire non seulement son empire, mais même sa maison, sa famille, dont lui Napoléon était membre. Le Gouverneur en convenait encore.

« Enfin, si comptant mes intérêts per-« sonnels pour quelque chose, lui avait-« il dit, je me fusse obstiné à les défen-

Digitized by Google

« dre en France les armes à la main, nul « doute que les alliés ne m'eussent ac- « cordé par traité une foule d'avantages, « peut-être même du territoire. » Le Gouverneur, qui était demeuré long-temps sur les lieux, est convenu positivement qu'il eût obtenu sans peine quelque grand établissement souverain.— « Je ne l'ai pas voulu, avait poursuivi « l'Empereur, je me suis décidé à quitter « les affaires, indigné de voir les meneurs « de la France la trahir, ou se méprendre « grossièrement sur ses plus chers inté- « rêts; indigné de voir que la masse des « représentans pouvait, plutôt que de « périr, transiger avec cette indépen- « dance sacrée, qui, non moins que « l'honneur, est aussi *une île escarpée et* « *sans bords*. Dans cet état de choses, à « quoi me suis-je décidé? quel parti ai- « je pris? J'ai été chercher un asile dans

Digitized by Google

« un pays auquel on croyait des lois
« toutes puissantes, chez un peuple dont
« pendant vingt ans j'avais été le plus
« grand ennemi. Vous autres, qu'avez-
« vous fait?... Vos actes ne vous honore-
« ront pas dans l'histoire! Et toutefois
« il est une providence vengeresse; tôt
« ou tard vous en porterez la peine! Un
« long temps ne s'écoulera pas que votre
« prospérité, vos lois, n'expient cet at-
« tentat!... Vos ministres, par leurs in-
« structions, ont assez prouvé qu'ils vou-
« laient se défaire de moi! Pourquoi les
« Rois qui m'ont proscrit n'ont-ils pas
« osé ordonner ouvertement ma mort!
« L'un eût été aussi légal que l'autre!
« Une fin prompte eût montré plus d'é-
« nergie de leur part, que la mort lente
« à laquelle on me condamne. Les Ca-
« labrois ont été bien plus humains,
« plus généreux que les souverains ou

Digitized by Google

« vos ministres! Je ne me donnerai pas « la mort; je pense que ce serait une « lâcheté; il est noble et courageux de « surmonter l'infortune! chacun ici-bas « est tenu à remplir son destin! mais si « l'on compte me tenir ici, vous me la « devez comme un bienfait; car ma de- « meure ici est une mort de chaque jour! « L'île est trop petite pour moi, qui cha- « que jour faisais dix, quinze, vingt lieues « à cheval; le climat n'est pas le nôtre, « ce n'est ni notre soleil ni nos saisons. « Tout ici respire un ennui mortel! la « position est désagréable, insalubre; il « n'y a point d'eau; ce coin de l'île est « désert, il a repoussé ses habitans! »

Le Gouverneur ayant alors remarqué que ses instructions ordonnaient ces limites resserrées, qu'elles commandaient même qu'un officier le suivrait en tout temps. — « Si elles eussent été obser-

Digitized by Google

« vées ainsi, je ne serais jamais sorti de « ma chambre; et si les vôtres ne peuvent « point accorder plus d'étendue, vous « ne pouvez désormais rien pour nous. « Du reste, je ne demande ni ne veux « rien. Transmettez mes sentimens à vo- « tre Gouvernement. »

Il est échappé au Gouverneur de dire: Voilà ce que c'est que de donner des instructions de si loin, et sur une personne que l'on ne connaît pas. Il s'est rejeté sur ce qu'à l'arrivée de la maison ou du palais de bois qui est en route, on pourrait prendre peut-être de meilleures mesures; que le vaisseau qui arrivait portait un grand nombre de meubles, des comestibles qu'on supposait lui être agréables; que le Gouvernement faisait tous ses efforts pour adoucir sa situation.

L'Empereur a répondu que tous ces

Digitized by Google

efforts se réduisaient à bien peu de choses : qu'il avait prié qu'on l'abonnât au Morning Chronicle et au Statesman pour lire *la question* sous les expressions les moins désagréables ; on n'en avait rien fait ; il avait demandé des livres, sa seule consolation ; neuf mois étaient écoulés, il ne les avait point reçus ; il avait demandé des nouvelles de son fils, de sa femme, on était demeuré sans répondre.

« Quant aux comestibles, aux meu-
« bles, au logement, avait-il continué,
« vous et moi sommes soldats, mon-
« sieur ; nous apprécions ces choses ce
« qu'elles valent. Vous avez été dans ma
« ville natale, dans ma maison peut-être ;
« sans être la dernière de l'île, sans que
« j'aie à en rougir, vous avez vu toute-
« fois le peu qu'elle était. Eh bien ! pour
« avoir possédé un trône et distribué
« des couronnes, je n'ai point oublié ma

Digitized by Google

« condition première : mon canapé, mon « lit de campagne, que voilà, me suffi- « sent. »

Le Gouverneur a fait l'observation que ce palais de bois et tout ce qui l'accompagne, était du moins une attention.

« Pour vous satisfaire peut-être aux « yeux de l'Europe, a repris l'Empereur; « mais à moi, ils sont tout à fait indiffé- « rens et étrangers. Ce n'est point une « maison, ce ne sont point des meubles « qu'il fallait m'envoyer; mais bien plu- « tôt un bourreau et un linceul! Les uns « me semblent une ironie, les autres me « seraient une faveur. Je le répète, les « instructions de vos ministres y condui- « sent, et moi je le réclame. L'Amiral, « qui n'est point un méchant homme, « me semble à présent les avoir adoucies; « je ne me plains point de ses actes, ses

Digitized by Google

« formes seules m'ont choqué. » Ici le Gouverneur a demandé si, dans son ignorance, il n'avait pas lui-même commis quelques fautes. « Non, monsieur, « nous ne nous plaignons de rien depuis « votre arrivée. Toutefois un acte nous « a blessés : c'est votre inspection de nos « domestiques, en ce qu'elle était injurieuse à M. de Montholon, dont c'était « suspecter la bonne foi ; petite, pénible, offensante envers moi, et peut-« être aussi envers un général anglais « lui-même, qui venait mettre le doigt « entre moi et mon valet de chambre. »

Le Gouverneur était assis dans un fauteuil en travers de l'Empereur, demeuré étendu sur son canapé. Il faisait sombre, le soir était venu, on ne se distinguait plus bien. « Aussi, remarquait l'Empe-« reur, est-ce inutilement que j'ai cher-« ché à étudier le jeu de sa figure et à

Digitized by Google

« connaître l'impression que je pouvais « causer en ce moment. »

Dans le cours de la conversation, l'Empereur, qui avait lu le matin la campagne de 1814, par Alphonse de Beauchamp, dans laquelle tous les bulletins anglais sont signés *Lowe*, a demandé au Gouverneur si c'était lui. Celui-ci s'est hâté de répondre et avec un embarras marqué qu'ils étaient de lui, et que cela avait été sa manière de voir.

En se retirant, sir Hudson Lowe, qui dans le cours de la conversation, avait plusieurs fois offert à l'Empereur son médecin, qu'il disait très habile, lui a réitéré de la porte la prière de trouver bon qu'il le lui envoyât; mais l'Empereur le devinait et l'a constamment refusé.

Après ce récit, l'Empereur a gardé le silence quelques minutes, puis il a repris, comme par suite de réflexion :

Digitized by Google

« Quelle ignoble et sinistre figure que
« celle de ce Gouverneur ! Dans ma vie
« je ne rencontrai jamais rien de pareil !
« C'est à ne pas boire sa tasse de café,
« si on avait laissé un tel homme un ins-
« tant seul auprès !... Mon cher, on pour-
« rait m'avoir envoyé pis qu'un geôlier ! »

Digitized by Google

FRAGMENS

DE LA CAMPAGNE D'ITALIE.

Nous allons placer ici trois autres chapitres des campagnes d'Italie.

Le premier montre une campagne de vingt-six jours, pleine des plus grands événemens, et couronnée par la *Bataille de Castiglione*, dont il porte le titre.

Le second et le troisième, sous les titres d'*Arcole* et de *Rivoli*, sont une suite de nouveaux prodiges.

Digitized by Google

BATAILLE DE CASTIGLIONE.

Depuis l'invasion de Wurmser, le 29 juillet 1796, jusqu'au reblocus de Mantoue, le 24 août suivant, espace de vingt-six jours. (*Voyez la Carte.*)

I. *Le maréchal Wurmser quitte le commandement de l'armée d'Allemagne, et prend le commandement de l'armée autrichienne en Italie.* — L'armée d'Italie avait ouvert la campagne au mois d'avril. On était en juin, et les armées du Nord, du Rhin et de Sambre-et-Meuse étaient encore inactives. Ces grandes et belles armées, de plus de deux cent mille hommes, faisant les principales forces de la République, tenaient tranquillement garnison en Hollande, sur Meuse et Rhin, et dans l'Alsace.

Digitized by Google

Lorsqu'on apprit l'arrivée des Français sur l'Adige et le blocus de Mantoue, la Cour d'Autriche renonça à l'offensive qu'elle avait projetée en Alsace et sur le Bas-Rhin, et ordonna au maréchal Wurmser, qui avait été destiné à cette opération, de *revenir* en toute hâte diriger les affaires d'Italie, et d'y amener trente mille hommes de ses meilleures troupes, qui, jointes aux renforts envoyés de toute la monarchie, devaient lui composer une armée de *près* de cent mille hommes.

L'armée française d'Italie avait rempli sa tâche en détruisant l'armée qui lui était opposée. Si les armées du Nord en eussent fait autant, la grande lutte eût été terminée.

Cependant le bruit des préparatifs de la maison d'Autriche retentissait dans toute l'Italie. Toutes les nouvelles con-

Digitized by Google

fidentielles des agens diplomatiques, toutes les lettres des ennemis de la France étaient pleines de détails sur l'immensité des moyens qu'on allait déployer, sur la certitude que *l'empereur d'Allemagne*, avant la fin d'août, serait maître de Milan, et aurait chassé les Français de l'Italie.

II. *Situation de l'armée d'Italie.* Dès la fin de juin *le général français* suivait attentivement tous ces préparatifs, et en concevait de vives alarmes. Il faisait sentir au Directoire qu'il était impossible que trente mille Français pussent soutenir seuls l'effort de toute la puissance autrichienne. Il demandait qu'on lui envoyât des renforts des armées du Rhin; ou bien que ces mêmes armées entrassent en campagne *sans délai*. Il rappelait la promesse positive qu'on lui avait donnée, à son départ de Paris,

Digitized by Google

qu'elles commenceraient à opérer le quinze avril; il se plaignait que deux mois se fussent écoulés sans qu'elles eussent bougé.

Wurmser quitta le Rhin, avec ses renforts, vers le commencement de juin; et vers la fin du même mois les armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse ouvrirent enfin la campagne. Mais alors leur diversion n'était plus utile à l'armée d'Italie : Wurmser y était déjà arrivé.

Le général français réunit toutes ses forces sur l'Adige, et sur la Chiesa; il ne laissa personne dans les Légations, ni en Toscane, si ce n'est un bataillon de dépôt dans la citadelle de Ferrare et deux à Livourne. Il affaiblit, autant que possible, les garnisons de Coni, Tortone et Alexandrie; il rassembla sous sa main tous les moyens disponibles de l'armée. Le siége de Mantoue commençait à don-

Digitized by Google

ner des malades; et quelque soin que l'on eût porté à mettre le moins de monde possible devant cette place malsaine, nos pertes ne laissaient pas que d'être considérables.

Le général en chef ne put *réunir en ligne* que trente mille hommes présens sous les armes. C'est avec *cette armée* qu'il allait avoir à lutter contre la principale armée de la maison d'Autriche.

La correspondance des divers pays de l'Italie étant très active avec le Tyrol, où se réunissaient toutes ces forces ennemies, on pouvait s'apercevoir chaque jour de l'influence funeste de ces grands préparatifs sur les esprits. Les partisans des Français tremblaient; ceux de l'Autriche, au contraire, étaient fiers et menaçans. Mais tous s'étonnaient qu'une puissance comme la France laissât une armée qui avait si bien mérité d'elle,

Digitized by Google

sans secours et sans appui. Ces observations pénétraient jusqu'aux soldats mêmes, par leur habituelle communication avec les habitans du pays.

A la fin de juillet, le général Soret avait son quartier-général à Salo : il était chargé de couvrir le débouché de la Chiesa, où passe une grande route qui communique de Trente à Brescia. Masséna était à Bussolengo, faisant occuper la Corona et Montebaldo par la brigade Joubert, et campait, avec le reste de sa division, sur le plateau de Rivoli. La brigade de Dallemagne était postée à Vérone; la division d'Augereau occupait Porto-Legnago et le Bas-Adige. Le général Guillaume commandait à Peschiera, où six galères, sous les ordres du capitaine de vaisseau Lallemand, assuraient le lac de Guarda. Enfin Serrurier pressait le siége de Mantoue. Kil-

Digitized by Google

maine commandait la cavalerie de l'armée.

III. *Plan de campagne de Wurmser.* — *Wurmser pouvait* passer la Brenta, déboucher par Vicence et Padoue, sur l'Adige. Par-là il évitait les montagnes; mais il se trouvait séparé de Mantoue par l'Adige, et obligé de la passer de vive force devant l'armée française; ou bien il pouvait déboucher entre l'Adige et le lac de Guarda; s'emparer de Montebaldo, du plateau de Rivoli, faire venir son artillerie et ses bagages par la chaussée qui suit la rive gauche de l'Adige. Son armée se trouvait alors avoir franchi les montagnes et l'Adige, et n'avoir plus d'obstacle pour arriver jusqu'à Mantoue. Mais son artillerie et sa cavalerie ne pouvaient se joindre à son infanterie qu'après la prise du plateau de Rivoli. Il pouvait donc se trouver atta-

Digitized by Google

qué, et obligé de livrer *une bataille décisive*, avant d'être joint par son artillerie et sa cavalerie.

Cependant il ne tint pas compte de cet inconvénient, et adopta ce dernier parti. *Würmser*, instruit de la prise du camp retranché de Mantoue et des dangers de la place, précipita son mouvement de huit à dix jours. Il divisait son armée en trois corps : le premier et le plus considérable, formant son centre, déboucha par Montebaldo et s'empara de tout le pays entre l'Adige et le lac de Guarda; il était composé de quatre divisions formant quarante mille hommes. Le second, formant sa gauche, composé d'une division d'infanterie de dix à douze mille hommes avec toute l'artillerie, la cavalerie et les bagages, suivit la chaussée qui de Roveredo conduit à Vérone, le long de la rive gauche

Digitized by Google

de l'Adige, et devait se réunir à l'armée en passant l'Adige, soit au plateau de Rivoli, soit sur les ponts de Vérone. Le troisième, formant sa droite, fort de trois divisions, composant trente à trente-cinq mille hommes, se dirigea sur la rive gauche du lac de Guarda, suivit le débouché de la Chiesa, en côtoyant le lac d'Idro; par cette marche, ce corps avait tourné le Mincio, coupait une des grandes routes de l'armée française à Milan, et tournait tout le siége de Mantoue. Ce plan était, de la part de l'ennemi, le résultat d'une extrême confiance dans ses forces et dans ses succès. Il comptait tellement sur notre défaite, qu'il s'occupait déjà de nous couper toute retraite. Ainsi Wurmser, en perspective, cernait d'avance l'armée française; la croyant enchaînée à la nécessité de défendre le siége de Mantoue,

Digitized by Google

il pensait que cerner ce point fixe, c'était cerner l'armée française, qu'il en regardait comme inséparable.

IV. *Wurmser débouche par Montebaldo, par la chaussée de Roveredo à Vérone, et par celle de la Chiesa, vingt-neuf juillet.* — A la fin de juillet, le quartier-général de l'armée française fut transporté à Brescia. Le vingt-huit, à dix heures du soir, le général français partit de Brescia pour visiter ses avant-postes. Arrivé le vingt-neuf à la pointe du jour, à Peschiera, il y apprit que la Corona et Montebaldo étaient attaqués par des forces considérables. Il arriva à huit heures du matin à Vérone. A deux après midi, les troupes légères de l'ennemi se montrèrent sur le sommet des montagnes qui séparent Vérone du Tyrol, et s'engagèrent avec nos troupes. Le général en chef rétrograda toute la soi-

Digitized by Google

rée, et porta le quartier-général à Castelnovo, entre l'Adige et le Mincio. Il était là plus à portée de recevoir les rapports de toute la ligne.

Dans le courant de la nuit, il apprit que Joubert, attaqué à la Corona par toute une armée, avait résisté tout le jour; mais qu'il venait de se replier sur le plateau de Rivoli, que Masséna occupait en grande force; que des lignes nombreuses de feu couvraient toutes les montagnes entre le lac de Guarda et l'Adige; que sur les hauteurs de Vérone, les feux indiquaient qu'à la fin du jour les troupes ennemies s'y étaient augmentées; que du côté de Montebello, Vicence, Bassano, Lignano, il n'y avait ni mouvemens, ni ennemis; mais que du côté de Brescia, trois divisions ennemies avaient débouché par la vallée de la Chiesa. Une couvrait les hauteurs de

Digitized by Google

Saint-Osetto, semblant se diriger sur Brescia; l'autre avait pris position à Gavardo, et paraissait se porter sur Ponte-St-Marco et Lonato; la troisième avait pris sur Salo, où l'on se battait déjà.

Un peu plus tard, il fut instruit que la division *ennemie* de Saint-Osetto avait déjà envoyé son avant-garde à Brescia, où elle n'avait trouvé aucune résistance, puisqu'on n'y avait laissé que trois cents convalescens pour la garde des hôpitaux. Ainsi la communication de l'armée avec Milan, par Brescia, se trouvant interceptée, on ne pouvait plus correspondre avec cette ville que par Crémone.

Des coureurs ennemis se faisaient déjà voir sur toutes les routes qui de Brescia vont sur Milan, Crémone et Mantoue, annonçant partout qu'une armée de

Digitized by Google

quatre-vingt mille hommes avait débouché par Brescia, en même temps qu'une autre de cent mille débouchait par Vérone.

Il apprit aussi que la division ennemie, dirigée sur Salo, en était venue aux mains avec Soret, et que celui-ci, ayant eu connaissance des deux autres divisions qui se portaient sur Brescia et sur Lonato, avait craint de se trouver coupé et de Brescia et de l'armée, et avait jugé à propos de se replier sur les hauteurs de Dezenzano, afin de conserver ses communications; qu'il avait laissé le général Guieux à Salo, avec quinze cents hommes dans un antique château, espèce de forteresse à l'abri d'un coup de main; que la division ennemie de Gavardo avait envoyé quelques coureurs sur Ponte-Saint-Marco: mais qu'ils y *avaient été* contenus par une compagnie de chasseurs qui s'y trouvait.

Digitized by Google

V. *Grande et prompte résolution que prend le général français. Combat de Salo. Combat de Lonato, trente et un juillet.* — Dès ce moment le plan d'attaque de Wurmser se trouvait dévoilé. Seule contre toutes ces forces, l'armée française ne pouvait rien : on n'était pas un contre trois. Mais seul contre chacun des corps ennemis, il y avait égalité.

Le général français prit son parti sur-le-champ. L'ennemi avait pris l'initiative, qu'il espérait conserver; le général français résolut de déconcerter ses projets, en prenant lui-même cette initiative. Wurmser supposait l'armée française fixée à la position de Mantoue. Napoléon décida aussitôt de la rendre mobile, en levant le siége de cette place, sacrifiant son équipage de siége, et se portant rapidement, avec toutes les forces réunies de l'armée, sur un des

Digitized by Google

corps de l'armée ennemie, pour revenir successivement contre les autres corps. La droite de l'armée autrichienne, qui avait débouché par la chaussée de la Chiesa et Brescia, étant la plus engagée, il marcha d'abord sur elle.

Serrurier *brûla ses affûts et ses plates-formes, jeta* ses poudres à l'eau, enterra ses projectiles, encloua ses pièces, et leva le siége de *Mantoue* dans la nuit du trente et un juillet au premier août.

Augereau se porta de *Legnago* sur le Mincio à Borghetto. Masséna défendit, toute la journée du trente, les hauteurs entre l'Adige et le lac de Guarda. Dallemagne se dirigea sur Lonato.

Le général en chef se rendit sur les hauteurs, en arrière de Dezenzano. Il fit marcher Soret sur Salo, pour dégager le général Guieux, qui se trouvait compromis dans la mauvaise position

Digitized by Google

où il l'avait laissé. Cependant ce général s'était battu quarante-huit heures contre toute une division ennemie; cinq fois on lui avait livré l'assaut, et cinq fois il avait couvert les avenues de cadavres. Soret arriva au moment même où l'ennemi tentait un dernier effort : il tomba sur ses flancs, le défit entièrement, lui prit des drapeaux, et dégagea Guieux.

Dans le même moment, la division autrichienne de Gavardo s'était portée sur Lonato, pour prendre *position sur les hauteurs*, et tâcher d'opérer sa jonction avec Wurmser sur le Mincio. Le général en chef mena lui-même la brigade de Dallemagne contre cette division. *Cette brigade* fit des prodiges de valeur; la 32e en faisait partie. L'ennemi fut battu, mis en déroute, et éprouva une grande perte.

Digitized by Google

Ces deux divisions ennemies, battues par Soret et Dallemagne, *se rallièrent* à Gavarde. Soret craignit *de se compromettre*, et revint prendre une position intermédiaire entre Salo et Dezenzano.

Pendant ce temps Wurmser avait fait passer sur les ponts de Vérone son artillerie et sa cavalerie. Maître de tout le pays entre l'Adige et le lac de Guarda, il plaçait une de ses divisions sur les hauteurs de Peschiera, pour masquer cette place et garder ses communications. Il en dirigeait deux autres, avec une partie de sa cavalerie, sur Borghetto, pour s'emparer du pont sur le Mincio, et déboucher sur la Chiesa, afin de se mettre en communication avec sa droite. Enfin, avec ses deux dernières divisions d'infanterie et le reste de sa cavalerie, il marchait sur Mantoue, pour faire lever le siége de cette place.

Digitized by Google

Depuis vingt-quatre heures, les troupes françaises avaient tout évacué *devant Mantoue* : Wurmser y trouva les tranchées et les batteries encore entières, les pièces renversées et encloués, et partout des débris d'affûts, de plates-formes et de munitions de toute espèce. La précipitation qui semblait avoir présidé à ces mesures dut le réjouir agréablement; tout ce qu'il voyait autour de lui semblait bien plus le résultat de l'épouvante que les suites d'un plan médité.

Masséna, après avoir contenu l'ennemi toute la journée du trente, passa, dans la nuit, le Mincio à Peschiera, et continua sur Brescia. La division autrichienne qui *se présenta devant* Peschiera, trouva la rive droite du Mincio garnie de tirailleurs fournis *par la garnison* et par une arrière-garde laissée par Mas-

Digitized by Google

séna, laquelle avait ordre de *disputer le passage du Mincio*, et, lorsqu'il serait forcé, de se concentrer sur Lonato.

En se dirigeant sur Brescia, Augereau avait passé le Mincio à Borghetto. Il avait coupé le pont et laissé aussi une arrière-garde pour border la rivière, avec ordre de se concentrer à Castiglione *lorsqu'elle serait forcée*.

Toute la nuit du trente et un juillet au premier août, *le général en chef* marcha avec *les divisions* Augereau et Masséna sur Brescia, où l'on arriva à dix heures du matin. La division ennemie de Brescia, instruite que toute l'armée française débouchait sur elle par toutes les routes, n'eut garde d'attendre, et se retira en toute hâte. Les Autrichiens en entrant dans Brescia y avaient trouvé tous nos malades et nos convalescens; mais ils y restèrent si peu, et furent

Digitized by Google

contraints d'en sortir si précipitamment, qu'ils n'eurent pas le temps de reconnaître leurs prisonniers, ni d'en disposer.

Le général Despinois et l'adjudant-général Harbin, chacun avec quelques bataillons, furent mis à la poursuite des ennemis sur Saint-Osetto et *les débouchés de la Chiesa.*

Les deux divisions Augereau et Masséna *retournèrent*, par une contre-marche rapide, du côté du Mincio, d'où elles étaient parties *pour soutenir leur arrière-garde.*

VI. *Bataille de Lonato, trois août.* — Le deux août, Augereau, formant la droite, occupait Montechiaro; Masséna, formant le centre, était campé à Ponte-Marco, se liant avec Soret, qui, formant la gauche, occupait une hauteur entre Salo et Dezenzano, faisant face en ar-

Digitized by Google

rière pour contenir toute la droite de l'ennemi.

Cependant les arrière-gardes qu'Augereau et Masséna avaient laissées sur le Mincio, s'étaient retirées devant les divisions ennemies, qui avaient passé cette rivière. Celle d'Augereau, qui avait ordre de se réunir à Castiglione, quitta ce poste avant le temps, et revint en désordre joindre son corps.

Napoléon, mécontent du général Valette, qui la commandait, le destitua devant les troupes pour n'avoir pas montré plus de fermeté dans cette occasion. Quant au général Pigeon, chargé de l'arrière-garde de Masséna, il vint en bon ordre sur Lonato, qui lui avait été indiqué, et s'y établit.

L'ennemi, profitant de la faute du général Valette, s'empara de Castiglione le deux même, et s'y retrancha.

Digitized by Google

Le trois, eut lieu la bataille de Lonato: elle fut donnée par les deux divisions de Wurmser, venues de Borghetto, et par une des brigades de la division demeurée sur Peschiera, ce qui, avec la cavalerie, pouvait composer trente mille hommes. Les Français en avaient vingt à vingt-trois mille; aussi le succès ne fut pas douteux. Wurmser, avec les deux divisions d'infanterie et la cavalerie qu'il avait conduites à Mantoue, ne put s'y trouver.

A l'aube du jour, l'ennemi se porta sur Lonato, qu'il attaqua vivement: c'est par là qu'il prétendait faire sa jonction avec sa droite, sur laquelle, du reste, il commençait à concevoir des inquiétudes. L'avant-garde de Masséna fut culbutée; l'ennemi prit Lonato. Le général en chef, qui était à Ponte-Marco, marcha lui-même pour reprendre Lonato.

Digitized by Google

Le général autrichien, s'étant trop étendu, toujours dans l'intention de gagner sur la droite, afin d'ouvrir ses communications avec Salo, fut enfoncé, Lonato repris au pas de charge, et la ligne ennemie coupée. Une partie se replia sur le Mincio, l'autre se jeta sur Salo; mais elle rencontra le général Soret en front, et avait le général Saint-Hilaire en queue.

Tournée de tout côté, elle fut obligée de mettre bas les armes. Si nous fûmes attaqués au centre, ce fut nous qui attaquâmes à la droite. Au jour, Augereau aborda l'ennemi, qui couvrait Castiglione, et l'enfonça, après un combat opiniâtre, où la valeur des troupes suppléa au nombre. L'ennemi éprouva beaucoup de mal, perdit Castiglione, et se retira sur Mantoue, d'où lui arrivèrent les premiers renforts, mais seulement

Digitized by Google

quand la journée était déjà finie. Nous perdîmes beaucoup de braves dans cette affaire opiniâtre; l'armée regretta particulièrement le général Beyrand et le colonel Pourailles, officiers très distingués.

VII. *Reddition des trois divisions de droite de l'ennemi, et d'une partie de son centre.*—Les trois divisions de droite de l'armée ennemie eurent nouvelle, dans la nuit, de la bataille de Lonato; elles en entendaient le canon: leur découragement devint extrême. Leur jonction avec le corps principal de l'armée devenait impossible. Elles avaient vu d'ailleurs sur elles *plusieurs divisions* françaises, et les croyaient toujours manœuvrant contre elles. *L'armée française* leur semblait innombrable, elles la voyaient partout.

Wurmser avait, de Mantoue, dirigé

Digitized by Google

une partie de ses troupes vers Marcaria, pour poursuivre Serrurier. Il lui fallut perdre du temps pour faire revenir ces troupes sur *Castiglione*. Le quatre, il ne se trouvait pas en mesure. Il employa toute la journée à rassembler ses corps, à réorganiser ce qui avait combattu à Lonato, et à réapprovisionner son artillerie.

Quand le général français, sur les deux ou trois heures après-midi, vint observer sa ligne de bataille, il la trouva formidable; elle présentait encore quarante mille combattans. Il ordonna qu'on se retranchât à Castiglione, et partit lui-même pour Lonato, afin de veiller en personne au mouvement de ses troupes, qu'il devenait de la plus haute importance de rassembler, dans la nuit, autour de Castiglione. Toute la journée, Soret et Herbin d'un côté, Dal-

Digitized by Google

lemagne et Saint-Hilaire de l'autre, avaient marché à la suite des trois divisions ennemies de la droite, *et de celles coupées du centre à la journée de Lonato*, les avaient poursuivies sans relâche, faisant des prisonniers à chaque pas. Des bataillons entiers avaient posé les armes à Saint-Osetto, d'autres à Gavardo, d'autres enfin erraient incertains dans les vallées voisines,

Quatre ou cinq mille de ceux-ci sont instruits par des paysans qu'il n'y avait que douze cents Français dans Lonato; ils y marchent dans l'espoir de s'ouvrir un chemin vers le Mincio. Il était quatre heures après-midi; Napoléon y entrait de son côté, venant de Castiglione. On lui annonce un parlementaire; il apprend en même temps qu'on prend les armes, que des colonnes ennemies débouchent par Ponte-Saint-Marco, qu'el-

Digitized by Google

les veulent entrer dans Lonato, et font sommer cette ville de se rendre.

Cependant nous étions toujours maîtres de Salo et de Gavardo; dès-lors il devenait évident que ce ne pouvait être que des colonnes perdues, qui cherchaient à se frayer un passage. Napoléon fait monter à cheval son nombreux état-major : il se fait amener l'officier parlementaire, et lui fait débander les yeux au milieu de tout le mouvement d'un grand quartier-général. « Allez dire à « votre général, lui dit-il, que je lui « donne huit minutes pour poser les ar- « mes. Il se trouve au milieu de l'armée « française; passé ce temps il n'aurait « rien à espérer. »

Harassés depuis trois jours, errans, incertains, ne sachant plus que devenir, persuadés qu'ils avaient été trompés par les paysans, ces quatre ou cinq mille

Digitized by Google

hommes posèrent les armes. Ce seul trait peut donner une idée du désordre et de la confusion de ces divisions autrichiennes, qui, battues à Salo, à Lonato, à Gavardo, poursuivies dans toutes les directions, étaient désormais à peu près fondues. Tout le reste du quatre et la nuit entière se passèrent à rallier la totalité des colonnes et à les concentrer sur Castiglione.

VIII. *Bataille de Castiglione, cinq août.* — Le cinq, avant le jour, *l'armée française toute réunie*, forte de vingt-cinq mille hommes y compris la division Serrurier, *occupa les hauteurs de Castiglione*, excellente position. Le général Serrurier avec la division du siége de Mantoue, avait reçu l'ordre de marcher toute la nuit, et de tomber au jour sur les derrières de la gauche de Wurmser, son attaque devait être le signal de la

Digitized by Google

bataille. On attendait un grand succès moral de cette attaque inopinée; et, pour la rendre plus sensible, *l'armée française feignit* de reculer.

Aussitôt qu'on entendit les premiers coups du corps de Serrurier, qui, étant malade, avait été remplacé par le *général* Fiorella, on marcha vivement à l'ennemi, et l'on tomba sur des gens déjà ébranlés dans leur confiance, *et n'ayant plus* leur première ardeur. Un mamelon, au milieu de la plaine, formait un fort appui pour la gauche ennemie. L'adjudant-général Verdier fut chargé de l'attaquer; l'aide-de-camp *du général en chef*, Marmont, s'y dirigea avec vingt pièces d'artillerie : le poste fut enlevé. Masséna attaqua la droite, Augereau le centre, Fiorella prit la gauche à revers; partout on fut victorieux, l'ennemi fut mis dans une déroute complète; l'ex-

Digitized by Google

cessive fatigue des troupes françaises put seule sauver les débris de Wurmser: ils furent en désordre au-delà du Mincio, où Wurmser espérait se maintenir: il y eût trouvé l'avantage de rester en communication avec Mantoue. Mais la division Augereau se dirigea sur Borghetto, celle de Masséna sur Peschiera.

Le général Guillaume, commandant de cette dernière place, qui y avait été laissé avec quatre cents hommes seulement, en avait muré les portes pour s'y mieux défendre. Il eût fallu quarante-huit heures pour les désencombrer. Les soldats durent sauter par-dessus les remparts pour aller à l'ennemi. Les troupes autrichiennes qui bloquaient Peschiera, étaient fraîches. Elles soutinrent longtemps le combat contre la 18e de ligne. Elles furent enfin enfoncées, perdirent dix-huit pièces de canon, et beaucoup de prisonniers,

Digitized by Google

Le général en chef marcha avec la division Serrurier sur Vérone. Il y arriva le sept dans la nuit; Wurmser en avait fait fermer les portes, voulant gagner la nuit pour faire filer ses bagages; mais on les enfonça à coups de canon et l'on pénétra dans la ville. Les Autrichiens y perdirent beaucoup de monde. La division Augereau éprouvant des difficultés à opérer son passage à Borghetto, revint passer à Peschiera.

Perdant l'espérance de conserver la ligne du Mincio, Wurmser essaya de conserver les positions importantes du Montebaldo et de la Roca d'Anfo. Le général Saint-Hilaire marcha sur la Roca d'Anfo, attaqua l'ennemi dans la vallée de Loudon, et lui fit beaucoup de prisonniers. On s'empara de Riva, et Wurmser fut obligé de brûler sa flottille. Masséna marcha sur le Montebaldo, et reprit

Digitized by Google

la Corona. Augereau remonta la rive gauche de l'Adige, en suivant les crêtes des montagnes, et arriva jusqu'à la hauteur d'Ala. L'ennemi éprouva des pertes considérables dans les tentatives dont il accompagna sa retraite. Ses troupes n'avaient plus de moral.

Après la perte de deux batailles comme celles de Lonato et de Castiglione, Wurmser aurait dû comprendre qu'il ne pouvait plus disputer ce qu'il convenait aux Français d'occuper, pour s'assurer de la ligne de l'Adige. Il se retira à Roveredo et à Trente. L'armée française avait elle-même besoin de repos. Les forces de Wurmser, après ses défaites, étaient encore égales aux nôtres; mais avec cette différence, que désormais un bataillon de l'armée d'Italie en mettait quatre des ennemis en fuite, et que partout on ramassait du

Digitized by Google

canon, des prisonniers et des objets militaires.

Wurmser avait ravitaillé la garnison de Mantoue, il est vrai; mais il ne ramenait pas en ce moment, de toute sa belle armée, y compris sa cavalerie, plus de quarante à quarante-cinq mille hommes. Du reste, rien ne saurait être comparable au découragement et à la démoralisation de cette belle armée, après ses revers, si ce n'est l'extrême confiance dont elle était animée au commencement de la campagne.

Le plan de Wurmser, qui pouvait réussir dans d'autres circonstances, ou contre un autre homme que son adversaire, devait pourtant avoir l'issue funeste qu'il a eue; et, bien qu'au premier coup d'œil la défaite de cette grande et belle armée, en si peu de jours, semble ne devoir être attribuée qu'à l'habileté du

Digitized by Google

général français, qui improvisa sans cesse ses manœuvres contre un plan général arrêté à l'avance, il faut convenir que ce plan reposait sur des bases fausses. C'était une faute que de faire agir séparément des corps qui n'avaient entre eux aucune communication, *vis-à-vis d'une armée centralisée, et* dont les communications étaient faciles.

La droite ne pouvait communiquer avec le centre que par Roveredo et Lodron. Ce fut une seconde faute encore que de subdiviser le corps de la droite et de donner des buts différens à ces différentes divisions. Celle qui fut à Brescia ne trouva personne contre elle, et celle qui atteignit Lonato eut affaire aux troupes qui la veille étaient à Vérone devant la gauche *autrichienne*, laquelle, dans ce moment, n'avait plus rien devant elle. L'armée autrichienne comptait de

Digitized by Google

très bonnes troupes ; mais elle en avait aussi de médiocres : tout ce qui était venu du Rhin, avec Wurmser, était excellent et animé de l'espoir de la victoire ; mais tous les cadres de l'ancienne armée de Beaulieu, battue dans tant de circonstances, traînaient avec eux le découragement. Une des dispositions de Wurmser que les circonstances rendirent des plus funestes, c'est que la plus grande partie de sa droite se trouva composée de Hongrois, troupes lourdes, qui, une fois déroutées, ne surent plus comment se tirer de ces montagnes et qui, à cause de leur langage, ne purent se faire entendre.

IX. *Second siége de Mantoue.* — Les premiers *jours* de la levée du blocus de Mantoue furent employés par la garnison à défaire les ouvrages des assiégeans, à faire entrer les pièces et les munitions

Digitized by Google

qu'ils *trouvèrent*. Mais les prompts revers de Wurmser ramenèrent bientôt les Français devant la place. La perte de l'équipage d'artillerie ne laissait plus d'espérance de pouvoir en faire le siége. Cet équipage, formé à grande peine de pièces recueillies dans les différentes places de l'Italie, était presque entièrement perdu. D'ailleurs, la saison devenait trop mauvaise, l'ouverture et le service de la tranchée eussent été trop dangereux pour les troupes, au moment où la malignité de climat allait exercer ses ravages. *Le général français* n'ayant donc pas sous la main un équipage de siège qui pût lui donner l'assurance de prendre Mantoue avant six semaines, ne voulut pas songer à en former un second, qui n'eût été prêt qu'au moment même où de nouveaux événemens pouvaient l'exposer à le perdre de nouveau, en le

Digitized by Google

forçant de lever le siége une seconde fois. Il se contenta donc d'un simple blocus. Le général Sahuguet en fut chargé; il attaqua Governolo; et le général Dallemagne, Borgo-Forte: ils s'en emparèrent ainsi que de tout le Seraglio, rejetèrent l'ennemi dans la place et en resserrèrent étroitement le blocus. On s'occupa de multiplier les redoutes et les fortifications autour de la ville, afin d'y employer le moins de monde possible; car tous les jours les assiégeans diminuaient par le ravage de la fièvre, et l'on prévoyait avec effroi que ce ravage ne ferait qu'accroître avec l'automne. Il était vrai que la garnison était soumise aux mêmes maux et à la même diminution.

X. *Conduite des différens peuples d'Italie durant cette crise.* — Cependant la position de l'Italie, dans le peu de jours qui venaient de s'écouler, avait été une

Digitized by Google

véritable révélation. Toutes les passions s'étaient montrées au grand jour; chacun se démasqua. Le parti ennemi se montra à Crémone, à Casal-Major; et quelques étincelles se laissèrent voir à Pavie. En général, la Lombardie montra un bon esprit; à Milan surtout presque tout le peuple témoigna une grande constance et beaucoup de fortitude: ils gagnèrent notre confiance, et méritèrent les armes qu'ils ne cessaient de demander avec instances. Aussi le général français leur écrivait-il dans sa satisfaction: « Lorsque « l'armée battait en retraite, que les par- « tisans de l'Autriche et les ennemis de « la liberté la croyaient perdue sans « ressource, lorsqu'il était impossible à « vous-mêmes de soupçonner que cette « retraite n'était qu'une ruse, vous avez « montré de l'attachement pour la Fran- « ce, de l'amour pour la liberté; vous

« avez déployé un zèle et un caractère « qui vous ont mérité l'estime de l'armée, « et vous mériteront la protection de la « république française.

« Chaque jour votre peuple se rend « davantage digne de la liberté. Il ac- « quiert chaque jour de l'énergie. Il pa- « raîtra sans doute un jour avec gloire « sur la scène du monde. Recevez le té- « moignage de ma satisfaction et du vœu « sincère que fait le peuple français pour « vous voir libres et heureux. »

Les peuples de Bologne, Ferrare, Reggio, Modène, montrèrent un véritable intérêt pour notre cause. Parme demeura fidèle à son armistice ; mais la régence de Modène se montra ouvertement notre ennemie. A Rome, les Français furent insultés dans les *rues*, on y proclama leur expulsion de l'Italie. On suspendit l'accomplissement des condi-

Digitized by Google

tions de l'armistice non encore remplies. Le général en chef eût pu punir une pareille conduite ; mais d'autres pensées le portaient ailleurs, et l'obligeaient d'ajourner le châtiment, si les négociations n'amenaient le repentir.

Le cardinal Mattey, archevêque de Ferrare, témoigna sa joie à la nouvelle de la levée du siége de Mantoue. Il appela les peuples à l'insurrection contre les Français. Il prit possession de la *citadelle* de Ferrare, et y arbora les couleurs du Pape. Le Pape y envoya aussitôt un légat, et par là viola l'armistice. Après la bataille de Castiglione, le général français fit arrêter Mattey, et le fit conduire à Brescia. Le cardinal, interdit, ne répondit que par ce seul mot : Peccavi ! ce qui désarma *Napoléon*, qui se contenta de le mettre trois mois dans un séminaire à Brescia. Depuis ce car-

Digitized by Google

dinal a été plénipotentiaire du Pape à Tolentino. Le cardinal Mattey était d'une famille princière à Rome : c'était un homme borné, de peu de talent; mais qui passait pour être d'une dévotion sincère. Il était minutieusement attaché aux pratiques du culte. Après la mort du pape Pie VI, la cour de Vienne s'agita beaucoup, au conclave de Venise, pour le faire nommer Pape; mais elle ne réussit point. *Chiaramonti, évêque d'Imola, l'emporta, et prit le nom de Pie VII.*

N. B. de l'éditeur écrit sous dictée. — Le rapport ne donne que vingt mille hommes amenés du Rhin par Wurmser. Le chapitre dit trente, et celui-ci a raison. L'inégalité des forces a toujours été telle entre les deux armées, que le général français, dans ses rapports,

Digitized by Google

croyait être obligé souvent de diminuer les forces de l'ennemi, pour ne pas décourager sa propre armée. C'est ce qui explique la différence des nombres qu'on rencontre parfois entre l'ouvrage et les pièces officielles.

BATAILLE D'ARCOLE.

De l'offensive d'Alvinzi, le 2 novembre 1796, jusqu'à l'entière expulsion de son armée, le 21 du même mois : espace de dix-neuf jours. (*Voyez la Carte.*)

I. *Le maréchal Alvinzi prend le commandement de la nouvelle armée autrichienne ; sa force.* — Les armées françaises du Rhin et de Sambre-et-Meuse avaient été battues en Allemagne ; elles avaient repassé le Rhin. Ces succès consolaient la Cour de Vienne de ses pertes

Digitized by Google

en Italie. Ils lui donnaient la facilité d'humilier l'orgueil des Français dans cette partie. Elle donna des ordres pour former une armée, dégager Mantoue, délivrer Wurmser, et réparer les affronts qu'elle avait reçus de ce côté. Elle assembla quatre divisions *d'infanterie et une de cavalerie* dans le Frioul, et deux dans le Tyrol, faisant ensemble soixante mille hommes. Ces troupes se composaient de forts détachemens des armées victorieuses d'Allemagne, des cadres recrutés de l'armée de Wurmser, et d'une levée extraordinaire de quinze mille Croates. Le commandement général fut donné au maréchal Alvinzi, et l'on confia le corps particulier du Tyrol d'environ dix-huit mille hommes au général Davidowich. Le sénat de Venise secondait en secret les Autrichiens. Il lui demeurait démontré que les succès de la

Digitized by Google

cause française seraient la ruine de son aristocratie. Il voyait chaque jour l'esprit de ses peuples de terre-ferme se détériorer, et appeler à grands cris une révolution. La Cour de Rome avait levé le masque : se trouvant compromise depuis les affaires de Wurmser, elle n'espérait plus son salut que dans les succès de l'Autriche. Elle n'exécutait aucune des conditions de l'armistice de Bologne; elle s'apercevait avec effroi que le général français temporisait, et que, par une feinte modération et des négociations prolongées, il ajournait l'instant du châtiment. Elle était exaltée d'ailleurs par les succès d'Allemagne, et instruite à point du petit nombre de Français, et du grand nombre de leurs malades; elle mettait en mouvement ses moyens physiques en levant des troupes, et ses moyens moraux en persua-

Digitized by Google

dant les esprits, à l'aide des couvens et des prêtres, de la faiblesse des Français, et de la force irrésistible des Autrichiens.

II. *Bon état de l'armée française; l'opinion des peuples d'Italie appelle ses succès.*—Le général français s'était flatté long-temps de recevoir de nouveaux renforts. Il avait fortement représenté au Directoire ou que les armées du Nord devaient repasser le Rhin, ou qu'il fallait qu'on lui envoyât cinquante mille hommes. On lui fit des promesses qu'on ne réalisa pas; et tous les secours qu'on lui donna se réduisirent à quatre régimens, détachés de la Vendée : l'esprit de cette province s'était amélioré. Ces régimens, composant environ huit mille hommes, arrivèrent successivement dans un intervalle de deux mois. Ils furent d'un grand secours, compensèrent les

Digitized by Google

pertes éprouvées *les mois précédens*, et maintinrent l'armée active à son nombre habituel de trente mille combattans. Les lettres du Tyrol, du Frioul, de Venise, de Rome, ne cessaient *de parler* des grands préparatifs qui se faisaient contre les Français ; mais cette fois l'esprit plus prononcé des peuples, et d'autres circonstances, donnaient une tout autre physionomie à l'Italie et aux affaires. Ce n'était plus *comme* avant Lonato et Castiglione. Les prodiges accomplis par les Français, les nombreuses défaites éprouvées par les Autrichiens, avaient tourné l'opinion. Alors les trois quarts de l'Italie pensaient qu'il était impossible que les Français pussent conserver leur conquête. Aujourd'hui les trois quarts de cette même Italie ne croyaient pas qu'il fût au pouvoir des Autrichiens de jamais la leur arra-

Digitized by Google

cher. On fit sonner bien haut l'arrivée de quatre régimens venant de France. Leur mouvement se fit par bataillons, ce qui composa douze colonnes. On prit toutes les mesures pour que le pays et une partie de l'armée crussent qu'on s'était renforcé de douze régimens.

On croyait que les vivres manquaient dans Mantoue, et que cette place tomberait infailliblement avant que l'armée autrichienne pût recommencer la lutte, de sorte que nos troupes *entendaient parler* des préparatifs de l'*Autriche* avec confiance : *elles semblaient sûres* de la victoire. L'armée était bien nourrie, bien payée, bien vêtue; son artillerie était nombreuse et bien attelée; sa cavalerie faible en nombre, à la vérité, mais ne manquant de rien, et en aussi bon état que possible.

Digitized by Google

La population de tous les pays occupés par nos armées faisait à présent cause commune avec nous. Elle appelait nos succès de tous ses vœux. La disposition des pays au-delà du Pô était telle, qu'ils pouvaient même suffire à contenir les levées que le cardinal secrétaire d'état de Rome appelait l'armée du Pape. Cette misérable Cour, sans esprit, sans courage, sans talens, sans bonne foi, n'était pas autrement redoutable.

III. *Combat de la Brenta.* — *Vaubois évacue le Tyrol en désordre.* — Au commencement de novembre, le quartier-général de l'armée autrichienne était à Conegliano, et de nombreux *postes* garnissaient la rive *gauche* de la Piave. Dans le Tyrol, des corps opposés à chacun des nôtres se formaient sur la ligne du Lavisio; partout l'ennemi se montrait

Digitized by Google

en force. Le projet d'Alvinzi n'était pas douteux ; il ne voulait pas, comme Wurmser, attaquer par le Tyrol; il craignait de s'engager dans les montagnes. Il attribuait à l'intelligence du soldat français, à sa plus grande dextérité, les succès de *Lonato et de Castiglione*. Il résolut donc de faire sa principale attaque par la plaine, et d'arriver sur l'Adige par le Véronais, le Vicentin et le Padouan. Le deux novembre, ce général jeta deux ponts sur la Piave, et se porta sur Bassano avec quarante-neuf à cinquante mille hommes. Masséna, en observation, contint toutes ses colonnes, l'obligea de déployer toutes ses forces, gagna quelques jours, et se replia sur Vicence, où il fut joint par le général français, qui amenait avec lui la division Augereau, une brigade de Mantoue, et se trouvait dès-lors avoir

Digitized by Google

sous sa main vingt à vingt-deux mille hommes. Le projet de Napoléon était de battre Alvinzi, et de se porter ensuite sur Trente, par un mouvement inverse à celui qu'il avait fait il y avait peu de temps, et de prendre à dos l'armée qui opérait dans le Tyrol. Alvinzi, qui avait passé la Brenta, fut attaqué le cinq et culbuté. Toutes ses divisions furent jetées au-delà de cette *rivière*.

Mais Vaubois, qui était aux mains avec l'ennemi, depuis le deux novembre, n'avait pu se maintenir ni à Trente, ni dans aucune position intermédiaire. Sa division ne disputant plus le terrain, revenait en désordre sur Véronè. Tout paraissait faire craindre que la position de la Corona et du Montebaldo *ne pourrait arrêter l'ennemi. On craignit pour le siége de* Mantoue. Le général en chef *fut donc obligé* de rétrograder sur Vé-

Digitized by Google

rone, et d'y arriver assez à temps pour rallier Vaubois, et *assurer* les positions de Montebaldo et de Rivoli. Il passa la revue de la division Vaubois sur le plateau de Rivoli. « Soldats, leur dit-il d'un « ton sévère, je ne suis pas content de « vous. Vous n'avez marqué ni discipline, « ni constance. Vous avez cédé au pre- « mier échec. Aucune position n'a pu « vous rallier. Il en était dans votre re- « traite qui étaient inexpugnables. Soldats « du 85e et du 39e, vous n'êtes pas des « soldats français. Que l'on me donne « ces drapeaux, et que l'on écrive des- « sus : Ils ne sont plus de l'armée d'Ita- « lie! » Un morne silence régnait dans tous les rangs; la consternation était peinte sur toutes les figures. Des sanglots se font entendre; de grosses larmes coulent de tous les yeux, et l'on voit ces vieux soldats, dans leur émo-

Digitized by Google

tion, déranger leurs armes pour essuyer leurs pleurs. Le général en chef fut obligé de leur adresser quelques paroles de consolation. Général, lui criaient-ils, *mets-nous à l'avant-garde*, et tu verras si nous sommes de l'armée d'Italie!!! Effectivement, ces régimens qui avaient été le plus grondés, furent mis à l'avant-garde, et s'y couvrirent de gloire.

IV. *Bataille de Caldiero, douze novembre.* — Les opérations d'Alvinzi se trouvèrent couronnées des plus heureux succès : déjà il était maître de tout le Tyrol et de tout le pays entre la Brenta et l'Adige; mais le plus difficile lui restait encore *à faire;* c'était de passer l'Adige de vive force, devant l'armée française. Le chemin de Vérone à Vicence longe l'Adige pendant trois lieues, et ne quitte la direction du *fleuve qu'à* Ronco, où il tourne perpendiculairement à

Digitized by Google

gauche pour *se diriger* sur Vicence, à Villa-Nova, la petite rivière de l'Alpon coupe la grande route, et se jette, après avoir traversé Arcole, dans l'Adige, entre Ronco et Albaredo. Sur la gauche de Villa-Nova se trouvent des hauteurs offrant de très belles positions, connues sous le nom de Caldiero. En occupant ces positions, on garde une partie de l'Adige, on couvre Vérone, et l'on se trouve en mesure de tomber sur les derrières de l'ennemi, si celui-ci se dirigeait sur le Bas-Adige.

Le général français eut à peine *assuré* la défense de Montebaldo, et raffermi les troupes de Vaubois, qu'il voulut occuper Caldiero comme donnant plus de chances à la défensive, et plus d'énergie à son attitude. Il déboucha le onze de Vérone, la brigade de Verdier en tête, culbuta l'avant-garde ennemie, et

Digitized by Google

parvint bientôt aux pieds de Caldiero : mais Alvinzi lui-même avait occupé cette position, qui est *bonne* également contre Vérone. Le douze, à la pointe du jour, on vit toute son armée couronner ces hauteurs, qu'il avait couvertes de formidables batteries. Le terrain reconnu, Masséna dut attaquer la hauteur, et forcer la droite de l'ennemi ; cette hauteur enlevée, et l'ennemi la gardait mal, la bataille se trouvait décidée. Le général Launay marcha avec sa demi-brigade et s'empara de la hauteur ; mais il ne put s'y maintenir, et fut fait prisonnier. Cependant la pluie tombait par torrens, le chemin devint bientôt impraticable pour notre artillerie, pendant que nous étions écrasés par celle de l'ennemi. Nous avions trop de désavantage à gravir contre un ennemi en position. L'attaque fut contremandée, et l'on se

Digitized by Google

contenta de soutenir la bataille tout le reste du jour. Comme la pluie dura toute la journée et celle du lendemain, le général français prit le parti de retourner au camp de Vérone.

Les pertes dans cette affaire avaient été égales, cependant l'ennemi s'attribua avec raison la victoire, ses avant-postes s'approchèrent de Saint-Michel, et la situation des Français devint critique.

V. *Murmures et sentimens divers qui agitent l'armée française.* — Vaubois, battu en Tyrol, avait fait des pertes considérables; il n'avait plus que six mille hommes. Les deux autres divisions, après s'être vaillamment battues sur la Brenta, s'étaient vues en retraite sur Vérone, ayant manqué leur opération sur Caldiero. Le sentiment des forces de l'ennemi était dans toutes les têtes. Les soldats de Vaubois, pour justifier

Digitized by Google

leur retraite dans le Tyrol, disaient s'y être battus un contre trois. Les soldats même demeurés sous les yeux de Napoléon, trouvaient les ennemis trop nombreux. Les deux divisions, après leurs pertes, ne comptaient pas plus de treize mille hommes sous les armes.

L'ennemi avait perdu aussi sans doute: mais il avait eu l'avantage; il avait acquis le sentiment de sa supériorité, il avait pu compter à son aise le petit nombre des Français; aussi ne doutait-il déjà plus de la délivrance de Mantoue, ni de la conquête de l'Italie. Il avait fait ramasser une grande quantité d'échelles, et en faisait faire beaucoup d'autres, voulant enlever Vérone d'assaut. A Mantoue, la garnison s'était réveillée; elle faisait de fréquentes sorties, qui harcelaient sans cesse les assiégeans; et les troupes se trouvaient trop faibles

Digitized by Google

pour contenir une si forte garnison. Tous les jours on était instruit que quelque nouveau secours arrivait à l'ennemi : nous ne pouvions en espérer aucun ! Enfin les agens de l'Autriche, ceux de Venise et du Pape, faisaient sonner très haut les avantages obtenus par Alvinzi, et sa supériorité sur nous. Nous n'étions plus en position de prendre l'offensive nulle part : d'un côté la position de Caldiero, que nous n'avions pu enlever; de l'autre, les gorges du Tyrol, qui venaient d'être le théâtre de la défaite de Vaubois. Mais eussions-nous occupé des positions qui eussent permis d'entreprendre sur Alvinzi, il avait trop de supériorité par le nombre. Tout interdisait pour l'instant toute offensive; il fallait donc laisser l'initiative à l'ennemi, et attendre froidement ce qu'il voudrait entreprendre. La saison était

Digitized by Google

extrêmement mauvaise, la pluie tombait par torrens, et tous les mouvemens se faisaient dans la boue. L'affaire de Caldiero, celle du Tyrol, avaient sensiblement baissé le moral de l'armée. On avait bien encore le sentiment de la supériorité sur l'ennemi à nombre égal, mais on ne croyait pas pouvoir lui résister, dans l'infériorité où l'on se trouvait. Un grand nombre de braves avaient été blessés deux ou trois fois à différentes batailles, depuis l'entrée en Italie. La mauvaise humeur s'en mêlait.

« Nous ne pouvons pas seuls, disaient-« ils, remplir la tâche de tous, l'armée « d'Alvinzi qui se trouve ici est celle « devant laquelle les armées du Rhin et « de Sambre-et-Meuse se sont retirées; « et elles sont oisives dans ce moment; « pourquoi est-ce à nous à remplir leur « tâche? On ne nous envoie aucun se-

Digitized by Google

« cours; si nous sommes battus, nous « regagnerons les Alpes, en fuyards et « sans honneur. Si au contraire nous « sommes vainqueurs, à quoi aboutira « cette nouvelle victoire, on nous op- « posera une autre armée semblable à « celle d'Alvinzi, comme Alvinzi lui- « même a succédé à Wurmser; et, dans « cette lutte constamment inégale, il « faudra bien que nous finissions par « être écrasés. »

Napoléon faisait *répondre* : « Nous « n'avons plus qu'un effort à faire, et « l'Italie est à nous. Alvinzi est sans « doute plus nombreux que nous; mais « la moitié de ses troupes sont de véri- « tables recrues; et lui battu, Mantoue « succombe; nous demeurons maîtres « de l'Italie, nous voyons finir nos tra- « vaux, car non seulement l'Italie, mais « encore la paix générale sont dans Man-

Digitized by Google

« tône. Vous voulez aller sur les Alpes,
« vous n'en êtes plus capables. De la vie
« dure et fatigante de ces stériles ro-
« chers, vous avez bien pu venir con-
« quérir les délices de la Lombardie;
« mais des bivouacs rians et fleuris de
« l'Italie, vous ne vous élèveriez plus
« aux rigueurs de ces âpres sommets,
« vous ne supporteriez plus long-temps
« sans murmurer les neiges ni les glaces
« des Alpes. Des secours nous sont ar-
« rivés; nous en attendons encore;
« beaucoup sont en route. Que ceux qui
« ne veulent plus se battre, qui sont
« assez riches, ne nous parlent pas de
« l'avenir. Battez Alvinzi, et je vous ré-
« ponds du reste!!! » Ces paroles, répé-
tées par tout ce qu'il y avait de cœurs
généreux, relevaient les ames, et faisaient
passer successivement à des sentimens
opposés. Ainsi, tantôt l'armée, dans son

Digitized by Google

découragement, eût voulu se retirer; tantôt, remplie d'enthousiasme, elle parlait de courir aux armes.

Lorsque l'on apprit à Brescia, Bergame, Milan, Crémone, Lodi, Pavie, Bologne, que l'armée avait essuyé un échec, les blessés, les malades, sortirent des hôpitaux encore mal guéris, et vinrent se ranger dans les rangs, la blessure encore sanglante. Ce spectacle était touchant, et remplit l'armée des plus vives émotions.

VI. *Marche de nuit de l'armée sur Ronco; elle y passe l'Adige sur un pont de bateaux.* — Enfin le quatorze novembre, à la nuit tombante, *le camp de Vérone* prit les armes. Les colonnes se mettent en marche dans le plus grand silence : on traverse la ville, et l'on vient se former sur la rive droite. L'heure à laquelle on part, la direction qui est

Digitized by Google

celle de la retraite, le silence qu'on garde, contre l'habitude constante d'apprendre, par l'ordre du jour, qu'on va se battre; la situation des affaires, tout enfin ne laisse aucun doute qu'on se retire. Ce premier pas de retraite, qui entraîne nécessairement la levée du siége de Mantoue, *présage* la perte de toute l'Italie. Ceux des habitans qui plaçaient dans nos victoires l'espoir de leurs nouvelles destinées, suivent inquiets, et le cœur serré, les mouvemens de cette armée qui emporte toutes leurs espérances.

Cependant l'armée, au lieu de suivre la route de Peschiera, prend tout-à-coup à gauche, et longe l'Adige : on arrive avant le jour à Ronco. Andréossy achevait d'y jeter un pont; et l'armée, aux premiers rayons du soleil, se voit avec étonnement, par un simple à gau-

Digitized by Google

che, sur l'autre rive. Alors les officiers et les soldats, qui du temps qu'ils poursuivaient Wurmser avaient traversé ces lieux, commencèrent à deviner l'intention du général. Ils voient que ne pouvant enlever Caldiero, il le tourne. Qu'avec douze mille hommes ne pouvant rien en plaine contre quarante-cinq mille, il les attire sur de simples chaussées, dans de vastes marais, où le nombre ne sera plus rien, mais où le courage des têtes de colonne sera tout. Alors l'espoir de la victoire ranime tous les cœurs, et chacun promet de se surpasser, pour seconder un plan si beau et si hardi.

Kilmaine était resté dans Vérone avec quinze cents hommes de toutes armes, les portes étroitement fermées, les communications sévèrement interdites. L'ennemi ignorait parfaitement notre mouvement,

Digitized by Google

Le pont de Ronco fut jeté sur la droite de l'Alpon, à peu près à un quart de lieue de son embouchure. S'il l'eût été sur la rive gauche, du côté d'Albaredo, on se fût trouvé en plaine, tandis qu'on voulait se placer dans des marais, où le nombre demeurait sans effet. D'un autre côté on craignait qu'Alvinzi, instruit, ne marchât subitement à Vérone, et ne s'en emparât; ce qui eût obligé le corps de Rivoli de se retirer à Peschiera, et eût compromis celui de Ronco. Il fallut donc se placer sur la rive droite de l'Alpon, de manière à pouvoir tomber sur les derrières de l'ennemi qui attaquerait Vérone, et par-là soutenir cette place par la rive gauche, ce que l'on n'eût pû faire si l'on eût jeté le pont sur la rive gauche de l'Alpon, parce que l'ennemi aurait pu border la rive droite de cette rivière, et, sous cette protection, enle-

Digitized by Google

ver Vérone. Cette double raison avait donc déterminé le placement du pont. Or, trois chaussées partaient de Ronco, où ce pont avait été jeté; et toutes étaient environnées de marais. La première se dirige sur Vérone en remontant l'Adige; la deuxième conduit à Villa-Nova, et passe devant Arcole, qui a un pont à une lieue et demie de l'Adige, sur la petite rivière de l'Alpon. La troisième descend l'Adige, et va sur Albaredo.

VII. *Bataille d'Arcole première journée, quinze novembre.* — Trois colonnes se dirigèrent sur ces trois chaussées. L'une, à gauche, *remonta l'Adige* jusqu'à l'extrémité des marais; *de là* l'on communiquait sans obstacle avec Vérone: ce point était des plus importans. Par là plus de craintes de voir l'ennemi attaquer Vérone, puisqu'on se fût trouvé sur ses derrières. La colonne de droite

Digitized by Google

prit vers Albaredo, et occupa jusqu'à l'Alpon. Celle du centre se porta sur Arcole, où nos tirailleurs parvinrent jusqu'au pont sans être aperçus. Il était cinq heures du matin, et l'ennemi ignorait tout. Les premiers coups de fusils se tirèrent sur le pont d'Arcole, où deux bataillons de Croates, avec deux pièces de canon, bivouaquaient comme corps d'observation, pour garder les derrières de l'armée où étaient tous les parcs, et surveiller les partis que la garnison de Legnago aurait pu jeter dans la campagne. Cette place n'était qu'à trois lieues: l'ennemi avait eu la négligence de ne pas pousser des postes jusqu'à l'Adige; il regardait cet espace comme des marais impraticables. L'intervalle d'Arcole à l'Adige n'était point gardé; on s'était contenté d'ordonner des patrouilles de hussards, qui, trois fois par jour, parcouraient les digues et éclairaient l'A-

Digitized by Google

dige. La route de Ronco à Arcole rencontre l'Alpon à deux milles, et de là remonte pendant un mille la rive droite de ce petit ruisseau, jusqu'au pont, qui tourne perpendiculairement à droite, et entre dans le village d'Arcole. Des Croates étaient bivouaqués, *la droite* appuyée au village, et la gauche vers l'embouchure. Par ce bivouac ils avaient devant leur front *la digue*, dont ils n'étaient séparés que par le ruisseau; tirant devant eux, ils prirent en flanc la colonne dont la tête était sur Arcole. Il fallut se replier en toute hâte jusqu'au point de la chaussée, qui ne prêtait plus son flanc à la rive gauche. On instruisit Alvinzi que quelques coups de fusils avaient été tirés au pont d'Arcole; il y fit peu d'attention. Cependant à la pointe du jour on put observer de Caldiéro et des clochers voisins le mouvement des

Digitized by Google

Français. D'ailleurs les reconnaissances des housards, qui tous les matins longeaient l'Adige pour s'assurer des événemens de la nuit, furent reçues à coups de fusils de toutes les digues, et poursuivis par la cavalerie française. Alvinzi acquit donc de tout côté la certitude que les Français avaient passé l'Adige, et se trouvaient en force sur toutes les digues. Il lui parut insensé d'imaginer qu'on pût jeter ainsi toute une armée dans des marais impraticables. Il pensa plutôt que c'était un détachement posté de ce côté pour l'inquiéter, lorsqu'on l'attaquerait en force du côté de Vérone. Cependant ses reconnaissances du côté de Vérone lui ayant rapporté que tout y était tranquille, Alvinzi crut important de rejeter ces troupes françaises au-delà de l'Adige, pour tranquilliser ses derrières. Il dirigea une division sur la digue d'Arcole,

Digitized by Google

et une autre vers la digue qui *longe* l'Adige, avec ordre de tomber tête baissée sur ce qu'elles rencontreraient et de *tout* jeter dans *la rivière*. Vers les neuf heures *du matin*, ces deux divisions attaquèrent en effet vivement. Masséna, qui était chargé de la digue de gauche, ayant laissé engager l'ennemi, courut sur lui au pas de charge, l'enfonça, lui causa beaucoup de perte, et lui fit un grand nombre de prisonniers. On en fit autant sur la digue d'Arcole: on attendit que l'ennemi eût dépassé le coude du pont. On l'attaqua au pas de charge; on le mit en déroute, et on lui fit beaucoup de prisonniers. Il devenait de la plus haute importance de s'emparer d'Arcole, puisque de là on débouchait sur les derrières de l'ennemi, et qu'on pouvait s'y établir avant que l'ennemi pût être formé. Mais ce pont d'ar-

Digitized by Google

cole, par sa situation, résistait à toutes nos attaques. Napoléon essaya un dernier effort de sa personne : il saisit un drapeau, s'élança vers le pont, et *l'y plaça*. La colonne qu'il conduisait l'avait à moitié franchi, lorsque le feu de flanc fit manquer l'attaque. Les grenadiers de la tête abandonnés par la queue hésitent, ils sont entraînés dans la fuite, mais ils ne veulent pas se dessaisir de leur général; ils le prennent par le bras, les cheveux, les habits, et l'entraînent dans leur fuite, au milieu des morts, des mourans et de la fumée. *Le général en chef* est précipité dans un marais; il y enfonce jusqu'à la moitié du corps; *il est au milieu des ennemis;* mais les Français s'aperçoivent que leur général n'est point avec eux. Un cri se fait entendre: « Soldats, en avant pour sauver le gé- « néral. » Les braves reviennent aussitôt

Digitized by Google

au pas de course sur l'ennemi, le repoussent jusqu'au-*delà du pont*, et Napoléon est sauvé. Cette journée fut celle du dévouement militaire. Le général Lannes était accouru de Milan; il avait été blessé à *Governolo*; il était encore souffrant dans ce moment : il se plaça entre l'ennemi et Napoléon, le couvrit de son corps et reçut trois blessures, ne voulant jamais le quitter. Muiron, aide-de-camp du général en chef, fut tué couvrant de son corps son général..... Mort héroïque et touchante!.... Belliard, Vignoles, furent blessés en ramenant les troupes en *avant*. Le brave *général* Robert y fut tué.

On fit jeter un pont à l'embouchure de l'Alpon, afin de prendre Arcole à revers; mais pendant ce temps, Alvinzi, instruit du véritable état des choses, et concevant les plus vives alarmes sur le

Digitized by Google

danger de sa position, avait abandonné Caldiéro, défait ses batteries, et fait repasser l'Alpon à tous ses parcs, ses bagages et ses réserves. Les Français, du haut du clocher de Ronco, virent avec douleur cette proie leur échapper; et c'est alors, et dans les mouvemens précipités de l'ennemi, qu'on put juger toute l'étendue et les conséquences du plan du général français. Chacun vit quels auraient pu être les résultats d'une combinaison si profonde et si hardie: l'armée ennemie échappait à sa destruction. Ce ne fut que vers les quatre heures, que le général Guyeux put marcher sur Arcole par la rive gauche *de l'Alpon.* Le village fut enlevé sans coup férir; mais alors il n'y avait plus rien d'utile; il était six heures trop tard; l'ennemi s'était mis en position naturelle. Arcole n'était plus qu'un poste intermédiaire

Digitized by Google

entre le front des deux armées. Le matin, ce village était sur les derrières de l'ennemi.

Toutefois de grands résultats avaient couronné cette journée : Caldiéro était évacué, et Vérone ne courait plus de dangers. Deux divisions d'Alvinzi avaient été défaites avec des pertes considérables. De nombreuses colonnes de prisonniers et grand nombre de trophées qui défilèrent *au travers du camp*, remplirent d'enthousiasme les soldats et les officiers, et chacun reprit la confiance et le sentiment de la victoire.

VIII. *Seconde journée, seize novembre.* — Cependant Davidowich avec son corps du Tyrol, avait attaqué, dès la veille, les hauteurs de Rivoli. Il en avait chassé Vaubois, et l'avait contraint de se retirer sur Castel-Novo. Déjà les coureurs ennemis paraissent aux portes de Vérone.

Digitized by Google

Kilmaine, débarrassé d'Alvinzi et de toutes craintes sur la rive gauche, par l'évacuation de Caldiéro, avait dirigé toute *son attention* sur la rive droite; mais il était à craindre que si l'ennemi marchait vigoureusement sur Castel-Novo, il ne forçât Vaubois, n'arrivât à Mantoue, ne surprît l'armée assiégeante, ne se joignît à la garnison, ne coupât la retraite au quartier-général et à l'armée qui était à Ronco. Il fallait donc être, à la pointe du jour, en mesure de soutenir Vaubois, protéger Mantoue et ses communications, et battre Davidowich, s'il s'était avancé dans la journée. Il était nécessaire, pour la réussite de ce projet, de calculer les heures. Il se résolut donc, dans l'incertitude de ce qui se serait passé dans la journée, de supposer que tout avait été mal du côté de Vaubois. Il fit évacuer Arcole, qui avait coûté tant

Digitized by Google

de sang; replia toute son armée sur la rive droite de l'Adige, ne laissant sur la rive gauche qu'une brigade et quelques pièces de canon. Il ordonna, dans cette position, qu'on fît la soupe, en attendant ce qui se serait passé du côté de Vaubois, pendant cette journée. Si l'ennemi avait marché sur Castel-Novo, il fallait lever le pont de l'Adige, disparaître de devant Alvinzi, se trouver à dix heures derrière Vaubois à *Castel-Novo, et culbuter l'ennemi sur Rivoli.* On avait laissé à Arcole des bivouacs allumés, ainsi que des piquets de grand'garde, pour qu'Alvinzi ne s'aperçût de rien. A quatre heures après minuit, l'on battit pour prendre les armes, afin d'être prêt à marcher. Mais dans le même moment on apprit que Vaubois *était encore en* position à moitié chemin de Rivoli à Castel-Novo, et qu'il garantissait de te-

Digitized by Google

nir toute la journée. Davidowich était le même général qui avait commandé une des divisions que Wurmser avait fait déboucher par la Chiesa : il se souvenait des résultats ; il n'avait garde de se compromettre. Cependant vers trois heures du matin, Alvinzi, instruit de la marche rétrograde des Français, fit occuper Arcole sur-le-champ, dirigea au jour deux colonnes sur les digues de l'Adige et d'Arcole pour marcher sur nous. La fusillade s'engagea à deux cents toises de notre pont ; les troupes le repassèrent au pas de charge, tombèrent sur l'ennemi, le rompirent, le poursuivirent vivement jusqu'aux débouchés des marais qu'ils remplirent de leurs morts. Des drapeaux, du canon et des prisonniers furent les trophées de cette journée, où deux nouvelles divisions d'Alvinzi furent défaites.

Digitized by Google

Sur le soir, le *général français*, par les mêmes motifs et les mêmes combinaisons, fit le même mouvement que la veille. Il concentra toutes ses troupes sur la rive droite de l'Adige, ne laissant qu'une avant-garde sur la rive gauche.

IX. *Troisième journée, dix-sept novembre.*—Cependant Alvinzi, induit en erreur par un espion qui assurait que le général français avait repassé l'Adige, marché sur Mantoue, et n'avait laissé qu'une arrière-garde à Ronco, débouncha à la pointe du jour, avec l'intention d'enlever le pont de Ronco. Un moment avant le jour, on apprit que rien n'avait bougé du côté de Vaubois, que Davidowich n'avait point fait de mouvemens. On revint sur l'autre bord de l'Adige. Les têtes de nos colonnes se rencontrèrent à moitié des digues avec deux autres divisions d'Alvinzi. Il se livra un

Digitized by Google

combat opiniâtre, nos troupes furent *alternativement en avant et en arrière. Pendant un moment*, les balles arrivaient sur le pont. La 75e avait été rompue; le général en chef plaça la 32e en embuscade, ventre à terre dans un petit bois de saules; le long *de la digue* d'Arcole. Cette demi-brigade se releva, fit une décharge, marcha à la baïonnette, et culbuta dans les marais une colonne ennemie, épaisse de toute sa longueur; c'était trois mille Croates; et ils y péririrent tous. Masséna, sur la gauche, éprouvait des vicissitudes; mais il marcha *à la tête de sa division*, son chapeau au bout de son épée, en signe de drapeau, et fit un horrible carnage de la division *qui lui était* opposée.

Après midi, *le général français* jugea qu'enfin le moment d'en finir était venu: Car si Vaubois *avait été* battu le *jour*

Digitized by Google

encore par Davidowich, il serait obligé de se porter, *la nuit prochaine*, à son secours et à celui de Mantoue. Dès-lors Alvinzi se porterait sur Vérone, il recueillerait l'honneur et les résultats de la victoire; tant d'avantages remportés dans trois journées seraient perdus. Il fit compter soigneusement le nombre des prisonniers, récapitula les pertes de l'ennemi; il conclut qu'il s'était affaibli *dans ces trois jours* de plus de vingt mille hommes, qu'ainsi désormais ses forces en bataille ne seraient pas *beaucoup plus d'un tiers au-dessus des nôtres. Il donna ordre de sortir des marais et d'aller attaquer l'ennemi en plaine.*

Les circonstances de ces trois journées avaient tellement changé le moral des deux armées, que la victoire nous était assurée. L'armée passa le pont jeté à l'embouchure de l'Alpon. Elliot, *aide-*

Digitized by Google

de-camp du général en chef, chargé d'en construire un second, y fut tué. A deux heures *après midi*, l'armée française était en bataille, sa gauche à Arcole et sa droite dans la direction de Porto-Lignano; elle avait en face l'ennemi, dont la droite s'appuyait sur l'Alpon, et la gauche à des marais. *L'ennemi était à cheval sur* la route de Montébello. L'adjudant Lorcet était parti de Lignano avec six à sept cents hommes, quatre pièces de canon et deux cents chevaux, pour tourner les marais auxquels l'ennemi appuyait sa gauche.

Vers les trois heures, au moment où ce détachement de la garnison de Lignano se portait sur l'ennemi, que la canonnade était vive sur toute la ligne, et que les tirailleurs en étaient aux mains, *le général français* ordonna au chef d'escadron Hercule de se porter,

Digitized by Google

avec cinquante guides, et quatre ou cinq trompettes, au travers des roseaux, et de charger sur l'extrémité de la gauche de l'ennemi, au même moment que la garnison de Lignano commencerait à la canonner par derrière; ce qu'il exécuta avec intelligence, et contribua beaucoup au succès de la journée. L'ennemi fut culbuté partout; sa ligne fut rompue, il laissa beaucoup de prisonniers. Alvinzi avait échelonné sept à huit mille hommes sur ses derrières, pour assurer sa retraite, et pour escorter ses parcs; et par-là sa ligne de bataille ne se trouva pas plus forte que la nôtre. Il fut mené battant tout le reste de la soirée. Toute la nuit il continua sa retraite sur Vicence. Notre cavalerie le poursuivit au-delà de Montébello.

Arrivé à Villa-Nova, Napoléon s'arrêta pour avoir les rapports de la poursuite

Digitized by Google

de l'ennemi, et de la contenance que faisait son arrière-garde. Il entra dans le couvent de Saint-Boniface; l'église avait servi d'ambulance. Il y trouva quatre ou cinq cents blessés, la plus grande partie morts; *il en sortait une odeur de cadavre*, il recula d'horreur! Il s'entendit appeler par son nom : deux malheureux soldats français blessés étaient depuis trois jours au milieu des morts, sans avoir mangé; ils n'avaient point été pansés, ils désespéraient d'eux-mêmes; mais ils furent rappelés à la vie par la vue de leur général : tous les secours leur furent prodigués.

Le général français visita les hauteurs de Caldiéro, et se remit en marche vers Vérone. A mi-chemin, il rencontra un officier d'état-major autrichien, que Davidowich envoyait à Alvinzi. Ce jeune homme se croyait au milieu des siens.

Digitized by Google

D'après ses dépêches, il y avait trois jours que les deux armées ne s'étaient communiquées. Davidowich ignorait tout.

X. *L'armée française rentre triomphante dans Vérone par la rive gauche.* — Napoléon entre triomphant dans Vérone, par la porte de Venise, trois jours après en être sorti mystérieusement par la porte de Milan. On se peindrait difficilement l'étonnement et l'enthousiasme des habitans; nos ennemis même les plus déclarés ne purent rester froids, et joignirent leurs hommages à ceux de nos amis. Le général français passe *sur la rive droite de l'Adige*, et court sur Davidowich qui était encore à Rivoli. Il est chassé de poste en poste et poursuivi l'épée dans les reins jusqu'à Roveredo. De ses soixante à soixante-dix mille hommes, on calcule qu'Al-

Digitized by Google

vinzi en perdit de trente à trente-cinq mille dans ces affaires, et que ce fut l'élite de ses troupes.

Cependant de si grands résultats ne s'étaient pas obtenus sans pertes, et l'armée avait plus que jamais besoin de repos. Le général français ne jugea pas devoir reprendre le Tyrol, et s'étendre jusqu'à Trente. Il se contenta de faire occuper Montébello, la Corona, les gorges de la Chiusa et de l'Adige. Alvinzi se rallia à Bassano, et Davidowich à Trente. Cependant on devait croire qu'on obtiendrait bientôt Mantoue, avant que le général autrichien pût recevoir une nouvelle armée. Les fréquentes sorties de Wurmser, pour obtenir quelques vivres, le grand nombre de déserteurs qui étaient maigres, et depuis un mois à la demi-ration, le dénûment de ses hôpitaux et le grand

Digitized by Google

nombre de ses malades, tout dut donner l'espoir d'une prompte reddition.

BATAILLE DE RIVOLI.

Depuis l'offensive de Provéra, le 1er janvier 1797, jusqu'à la reddition de Mantoue, le 1er février suivant : espace d'un mois. (*V. la Carte.*)

I. *Etat de l'Italie.* — Venise faisait de nouvelles levées d'Esclavons, il arrivait tous les jours de nouveaux bataillons dans les lagunes ; les partis étaient en présence dans toutes les villes du pays Vénitien. Les citadelles de Vérone et de Brescia étaient dans les mains des troupes françaises. Des troubles survenus à Bergame firent sentir la nécessité d'occuper la citadelle ; le général Baraguey-d'Hilliers en prit possession.

Digitized by Google

Les négociations avec Rome continuaient, *mais elles ne marchaient pas* : l'expérience avait prouvé qu'on *ne pouvait rien obtenir de cette Cour que par les menaces et la présence de la force.*

Le général en chef annonça à Milan son départ pour Rome; il fit partir *le général Lahosse avec* quatre mille *Italiens* pour Bologne, y dirigea une colonne de trois mille Français, et fit prévenir le Grand-Duc de Toscane que ses troupes traverseraient ses Etats pour se rendre à Perrugia; il partit effectivement lui-même, et *se rendit à Bologne.* Manfredini vint l'y trouver, pour ménager les intérêts de son maître, et s'en retourna convaincu que le général français marchait sur Rome. Pour cette fois, cette Cour ne fut point dupe de toutes ces apparences; elle resta immobile. Elle était au fait des plans adoptés à

Digitized by Google

Vienne, et en espérait le succès. Cependant, lorsqu'elle apprit que le général français était à Bologne, le secrétaire d'Etat fut étonné; mais le ministre d'Autriche soutint son courage, en lui faisant comprendre que rien n'était plus heureux pour leurs vues, que d'attirer le général français dans le fond de l'Italie; et que fallût-il quitter Rome, ce serait encore un bonheur, puisque la défaite des Français, sur l'Adige, en serait d'autant plus assurée.

II. *Situation de l'armée autrichienne.* — Alvinzi recevait *tous les jours* des renforts considérables. Le Padouan, le Trévisan et tout le Bassanais étaient *couverts* de troupes autrichiennes. Il s'était écoulé deux mois depuis la bataille d'Arcole; l'Autriche les avait *mis à profit, pour* faire arriver dans le *Frioul les divisions* tirées des rives du Rhin, où

Digitized by Google

les armées françaises étaient inactives, et en plein quartier d'hiver. Un mouvement avait été imprimé à toute la monarchie autrichienne. On leva dans le Tyrol plusieurs bataillons d'excellens tireurs : il *fut* aisé de leur persuader qu'il fallait défendre leur territoire et aider à reconquérir l'Italie, si essentielle à la prospérité du Tyrol. Les succès de l'Autriche, dans la campagne dernière, en Allemagne, et ses humiliations en Italie, avaient remué *l'esprit public*. Les grandes villes offraient des bataillons de volontaires; Vienne en fournit quatre : on leva ainsi *un renfort* de dix à douze mille volontaires. Les bataillons de Vienne reçurent de l'Impératrice des drapeaux brodés de ses propres mains. *Ils les perdirent*, mais les défendirent avec honneur. L'armée d'Autriche se composait de huit divisions de forces inéga-

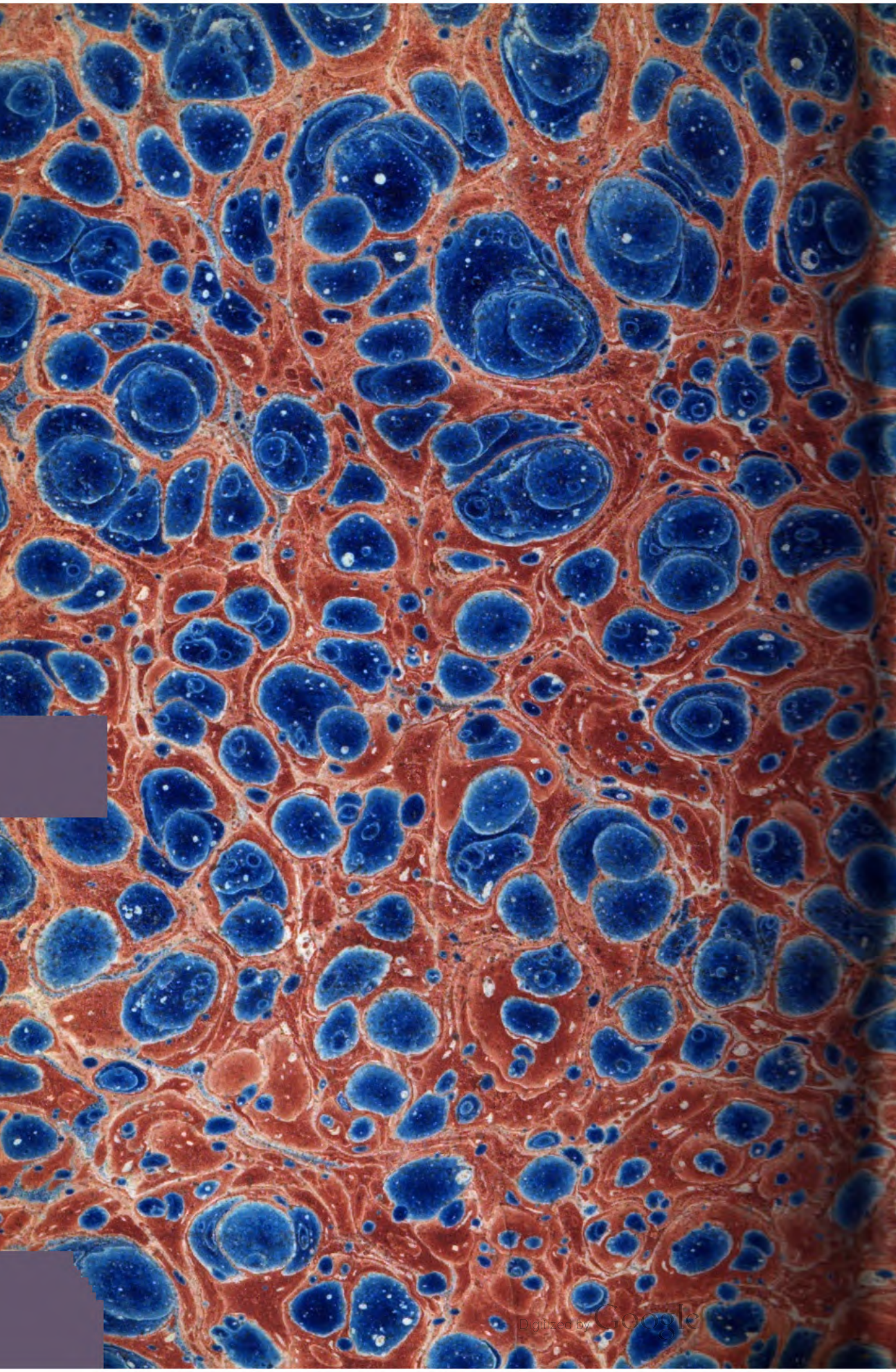
Digitized by Google

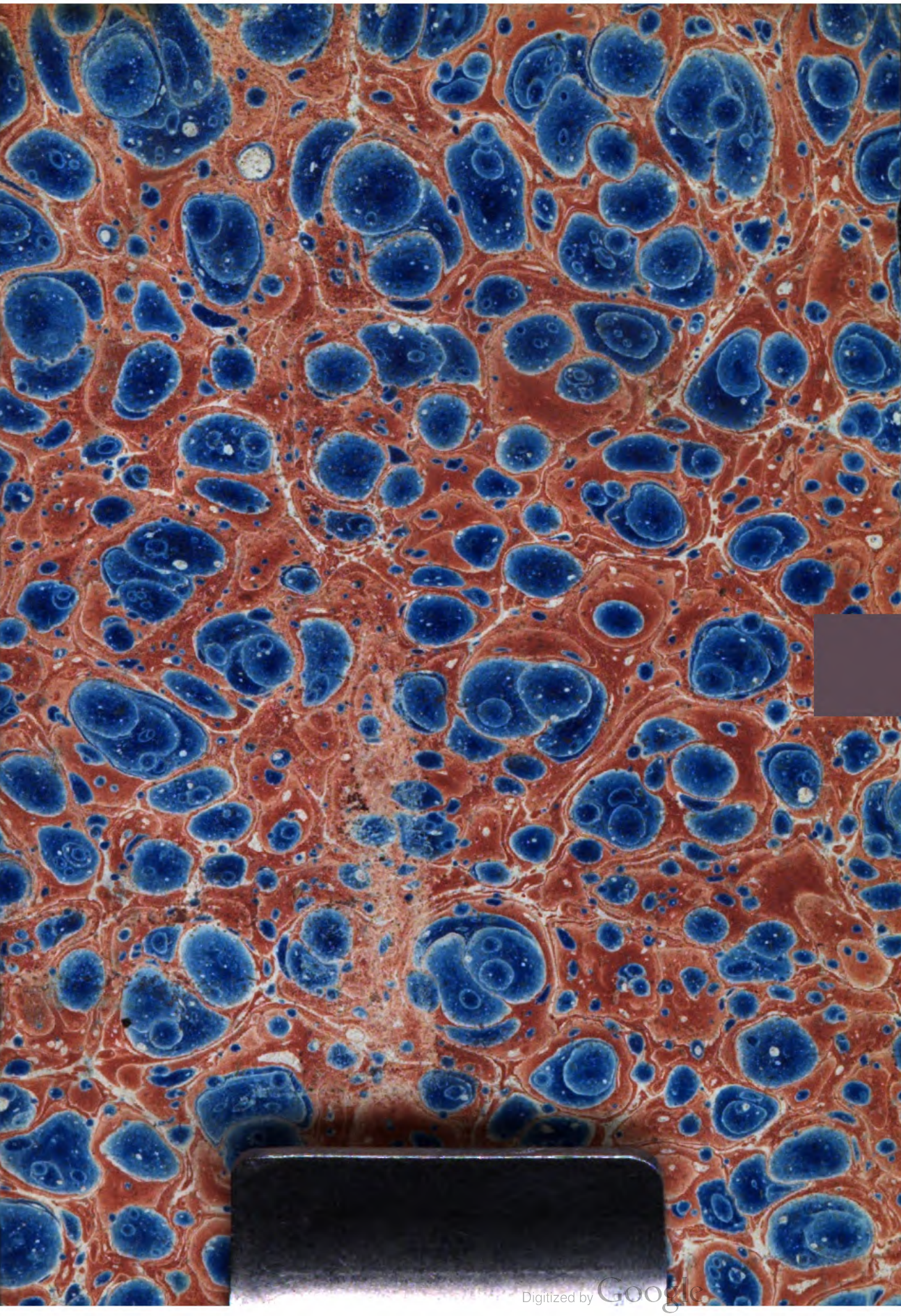
les, de plusieurs brigades de cavalerie incorporées avec ces divisions, et de deux divisions de cavalerie. On évaluait cette armée à plus de quatre-vingt mille combattans.

FIN DU SEPTIÈME VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google


Digitized by Google

Digitized by Google